

TRUMP
RETOUR À DC

LACARELLE
RETOUR AU GRAAL

JOY DIVISION
RETOUR À MANCHESTER

ET AUSSI : Le Vigan, les zèbres, Jean-Éric Branaa, Joe Biden, Les Karen, Churchill, Pierre Legendre, Simon Liberati, Julia Kerninon, Alice Dufour, Pierre Ducrozet, Wejdene, Marion Maréchal...

L'INCORRECT

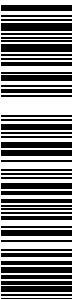
Faites-le taire !

UN ENNEMI QUI VOUS VEUT DU BIEN



BELUX : 7€ - CH : 9,10 CHF - CAN : 11,90\$CAD

L 13401 - 36 - F : 6,50 € - RD



Elysée

C'EST LA RENTRÉE !

uniquement sur
lincorrect.org



DES HISTOIRES | DE L'INFO | DE L'ANALYSE

À partir de
1,50 €
par mois

L'INCOTIDIEN

Faites-le taire tous les jours

26 mai – Saint Béranger

L'Edito

Ange Appino

Acte III, scène 1

« Un être à deux pieds peut devenir général et rester être ». Oui, ces mots qui éclairent mieux la vie politique française que n'importe quel babillage matraqué d'éditorialiste sont de la comtesse de Ségur. Ils viennent de son Général Dozrakine, pour être précis. Il était important de commencer par elle car son nom s'apprête à être souillé par des journalistes et des politiques, rivaux en inculture, qui ne connaissent pas une ligne de l'univers cruel, tendre et coloré auquel l'émigrée russe donna naissance.

Car oui, le Ségur de la Santé est bien le nom étrange que, dans le cabinet de je-ne-sais-quel ministre, celui de la Santé sirement (qui se trouve sur l'avenue du même nom), un cerveau déjà rouillé d'ex-étudiant en com' vient de donner au plan du gouvernement pour guérir l'hôpital public, dont la crise du coronavirus a révélé les failles. Au programme, revalorisation du salaire des soignants et investissements publics. De fort bonnes attentions me direz-vous, et vous autres raison. Quel, le gouvernement tire de fort instructives leçons de la situation tragique dans lequel est plongé le pays, et nous trouvons encore matière à pinaillage ? Malheureusement, ce plan trop tardif, trop timide et bientôt abandonné dans les méandres de je-ne-sais-quelle commission, n'a même pas pour participer au lancement du

**LA LETTRE QUOTIDIENNE
DE L'INCORRECT**



Éditorial
Par Jacques de Guillebon

Simple soldat

Acculée, la gauche mord mais ne se rend pas. Depuis quelques mois, ce camp de vieux ringards et de boomers répugnants, qui parvient toujours à recruter, à son habitude, parmi les franges de la population les plus faibles intellectuellement et culturellement, savoir : les jeunes filles « en transition », ce qu'on appelait autrefois des adolescentes, qui croient dur comme fer que leurs cheveux bleus vont sauver la planète et qui hurlent derrière la monstrueuse poupée venue du nord, Greta, « how dare you », dans un bavement de rage ; la racaille sans nom, sans langage, sans cerveau et sans espérance, qui se moque bien des idéologies tant qu'on peut prendre l'oseille et injurier ; les étudiants de Sciences Po que grisent les mots derridiens dénués de sens ; les punks à chien enivrés de mauvaise bière qui ont pris Notre-Dame des Landes pour le paradis ; depuis quelques mois donc, la gauche montre les crocs et dénonce, et fait le ménage autour d'elle. Terrée dans son bunker de la Maison de la radio, interdit à jamais à tout homme de droite, elle anathématise à l'aide de ses relais médiatiques comme *Le Monde*, ou politiques, comme La France insoumise, tout ce qui vient contester son hégémonie. C'est un jour le ridicule scandale de *Valeurs actuelles* par où l'on assiste à cette scène ahurissante : le quotidien du soir enjoint dans un éditorial d'exclure tous ces semi-droitards des plateaux télé ; deux heures après, Geoffroy Lejeune, directeur de la rédaction de l'hebdomadaire est viré de LCI. Une autre fois, c'est nous-mêmes qui sommes censurés par la multinationale JC Decaux qui a jugé ce que bon lui semble, c'est-à-dire que notre Une sur la remigration ne pouvait figurer sur les kiosques de la région parisienne. Une autre fois encore, c'est Jean-Luc Mélenchon qui décide de bannir le buste de saint Louis hors du Sénat.

Tous ces assauts rageux dissimulent de moins en moins le projet de haine qui est celui de la gauche : raser bien entendu tout ce qui fait la grandeur de la France et de la civilisation européenne.

Tous ces assauts rageux dissimulent de moins en moins le projet de haine qui est celui de la gauche : raser bien entendu tout ce qui fait la grandeur de la France et de la civilisation européenne, mais non plus au nom d'une raison abstraite : au nom de la substitution d'une autre culture à la nôtre, culture par ailleurs vague et indéfinie, dont tout ce que l'on sait c'est qu'elle sera sans pères, sans blancs, sans chrétiens, sans histoire, sans sexes, sans objectivité. Cette gauche bave et mord, il a longtemps qu'on le sait.

La nouveauté, c'est qu'elle est secondée objectivement dans sa tâche par un pouvoir central, le macronien, qui pétrifie toute opposition et annihile par injections narcotiques toute tentative de révolte. Emmanuel Macron n'est pas tout-puissant, il est au contraire tout impuissant mais c'est par cela qu'il règne. Il jouit à l'évidence des castagnes qui ont lieu autour de lui dans la cour de récré, et en fait son miel, tel le délégué rapportant à la maîtresse. Un jour il balance la gauche, le lendemain, il dénonce la droite. Et nul ne songe à s'attaquer réellement à lui. Car il est dur d'attaquer un ventre mou, difficile de saisir un fantôme qui se dérobe. Il offre Darmanin à la droite, et Dupont-Moretti à la gauche. Il est matamore et humaniste dans le même temps. Chef de guerre et maman poule.

Avions-nous mérité cela ? L'histoire le dira. Elle dira surtout si nous avons essayé de résister au chant de Kaa qui nous disait d'avoir confiance dans qui s'apprêtait à nous étrangler. Elle dira si nous aurons perdu notre temps en bavardes querelles durant que la maison flambait. Elle dira si nous aurons réussi à rassembler, dans un élan invincible, et à convaincre, et à gagner à la fin. Aristote l'a dit : « Quand l'armée est en déroute et qu'un simple soldat fait front, tout le front bientôt se reconstitue autour de lui ». Soyons simple soldat. ♦

RÉGIS LE SOMMIER

Embedded

Lorsque nous nous entretenons dans les locaux de *Paris Match*, il rentre tout juste d'Afghanistan. Régis Le Sommier y réalisait un reportage sur une jeune fille nommée Qamar Gul, devenue une icône pour avoir abattu, seule avec sa kalachnikov, les assassins islamistes de ses parents. Au programme du voyage, une rencontre inédite avec les Talibans, avant de repartir pour la Libye du maréchal Haftar. Régis Le Sommier ne craint pas le danger physique. Peut-être un héritage de son père, officier sous-marinier, qui lui a donné le sens du sang-froid.

C'est peu dire que le directeur adjoint de *Paris Match* ne manque pas de culot. D'ailleurs c'est crânement qu'il pousse les portes du magazine à la fin des années 80 pour demander un stage (rituel de passage obligatoire pour tout bon jeune journaliste qui se respecte). À force de travail il devient pigiste, et découvre peu à peu le monde très fermé des grands reporters. Les seigneurs de la profession. « *Je voyais des mecs revenir de Tchétchénie ou des Balkans avec des histoires fabuleuses !* » raconte-t-il, des étoiles dans les yeux. Alors il se lance. Après quelques années à couvrir des faits divers qui sentaient bon la fin de l'histoire fukuyamienne, le tragique fait son retour et lance le XXI^e siècle d'une manière aussi spectaculaire qu'inattendue, excepté pour les lecteurs de Tom Clancy. « *Je suis un enfant du 11 septembre* », se définit-il. Ce tremblement de terre connaît ensuite plusieurs répliques : Régis Le Sommier suit la trace sanglante des islamistes jusqu'à Bali en 2002, ou Casablanca en 2003.

Il finit par être envoyé comme correspondant permanent aux États-Unis, pendant six ans, de 2003 à 2009. « *Ce furent des années magnifiques* », se souvient-il, un brin nostalgique. « *L'Amérique de Trump, je l'ai vue venir après m'être trompé, comme tout le monde, sur la réélection de Georges W. Bush face à John Kerry, que je voyais gagnant* », se remémore-t-il. Cette élection a été pour lui un premier signal d'alerte sur le fait que l'horloge politique américaine, jusqu'alors parfaitement régulière, commençait lentement et imperceptiblement à se dérégler. Il part donc à la rencontre de cette Amérique périphérique, si différente de la côte Est, et si éloignée des lumières trompeuses de la prospère Californie.

C'est à ce moment qu'il parvient à décrocher un entretien avec le candidat démocrate Barack Obama, qui sera élu 44^e président des États-Unis. Derrière le sourire inclusif et

radieux de ce président marketé comme le dernier iPhone, Régis Le Sommier découvre une autre face des États-Unis : le *Home Front*, le retour des GI d'Irak ou d'Afghanistan, soit vivants, mais souvent détruits intérieurement par des syndromes post-traumatiques ; soit, hélas, entre quatre planches. Désireux de comprendre de plus près ce qui motive des *boys* du Kentucky ou de l'Ohio à partir combattre les Talibans dans le Wardak, ou Al Qaeda à Fallujah, Le Sommier décide de se joindre à eux, tout simplement.

S'il y a bien une chose que Régis Le Sommier, au cours de sa longue carrière, a soutenue et servie, c'est la recherche de la vérité, par l'information et le terrain.

Il devient donc reporter de guerre. Et en 2009, directeur adjoint de *Paris Match*. L'année précédente, il tente de décrocher un entretien avec le président syrien Bachar al-Assad, alors reçu en grande pompe à Paris, sans succès. Il faut néanmoins plus d'un échec pour le décourager. Le début de la guerre en Syrie, en mars 2011, va lui permettre d'approcher de très près le pouvoir syrien. Il est frappé par la dichotomie entre les faits rapportés par la presse occidentale et la réalité du terrain. Il comprend que les

soi-disant « rebelles modérés » ne tarderont pas à dévoiler leur vrai visage à la Syrie et au monde, celui du terrorisme islamique, du sunnisme le plus radical et violent. Si Régis Le Sommier est alors, parce qu'il fait le choix de couvrir les deux côtés de la Syrie, accusé de complaisance envers le pouvoir baasiste, il s'en défend vigoureusement : « *Ma démarche n'est pas idéologique, elle est explicative ! Je ne fais que raconter ce que je vois* ». À plusieurs reprises, il rencontre et interviewe le président syrien. Il tire de ces entretiens un livre, *Assad*, qui fera grand bruit lors de sa parution en 2018. Malgré les accusations du landerneau néoconservateur français, Le Sommier n'hésite pas à couvrir l'évacuation de la Ghouta, banlieue sunnite de Damas occupée par la rébellion islamiste, dont les combattants sont, en mars 2018, évacués vers la poche d'Idleb, tenue encore à l'heure actuelle par Al-Qaeda. Il réussit à approcher les islamistes, et est le témoin d'une scène surréaliste qui voit soldats de l'Armée arabe syrienne et djihadistes discuter de leur quartier avant la guerre, alors que quelques heures plus tôt, tout ce petit monde se tirait allègrement dessus.

S'il y a bien une chose que Régis Le Sommier, au cours de sa longue carrière, a soutenue et servie, c'est la recherche de la vérité, par l'information et le terrain. La base du journalisme, somme toute. Certains confrères seraient fort avisés de s'en souvenir. Et de l'imiter. ♦ **Emmanuel de Gestas**



STELLA KAMNGA

Ligue de défense noire française

Stella Kamnga en a gros sur la patate, et pas la langue dans sa poche ! Cette jeune Camerounaise débarquée voilà trois ans en France s'est fait connaître cet été à l'occasion du mouvement Black Lives Matter, importé en France notamment par Assa Traoré, qui défend avec vigueur la mémoire de son délinquant et agresseur sexuel de frère Adama, et la Ligue de Défense Noire Africaine, dont elle n'hésite pas à pointer d'un doigt sûr l'hypocrisie. Dans une longue vidéo, elle s'en prenait au violeur Egountchi, porte-parole de la LDNA, dans des termes que nous sommes ici trop pudiques pour les retranscrire.

Mais plus que tout, c'est le lent délitement de la société française, qui se regarde s'effondrer sous les coups de boutoir indigénistes, qui l'effare. Elle, dont chaque mot respire l'amour de la France, est terrifiée par la décadence de ce peuple pluri-millénaire qu'est le nôtre. « J'étais à Sarcelles l'autre jour... C'est comme si le train avait pris un tunnel entre Creil et l'Afrique. Le bruit, l'odeur, l'état délabrement. Même au Cameroun ce n'est pas comme cela », lâche-t-elle, encore incrédule devant ce qu'elle a vu.

Afin de lutter, à son échelle, contre cela, elle a monté une page Facebook, « Stella Kamnga, citoyenne contre la désinformation », dans laquelle elle, ainsi qu'une équipe de bénévoles, se tient droite contre les « vents mauvais » (pour subvertir les mots de Christiane Taubira) qui soufflent par chez nous. Bien entendu, toute personne osant se dresser contre le bourrage de crâne antiraciste se voit accuser des pires tares. Imaginez en plus si elle est noire : c'est l'hallali !

Un déferlement de haine comme peuvent en connaître ceux que l'on soupçonne d'être des « traîtres à leur race », comme Zineb El Razhaoui, quotidiennement insultée et menacée de mort ou de viol. Un sort auquel n'échappe pas Stella Kamnga, en témoignent les nombreuses captures d'écran qu'elle partage régulièrement sur sa page Facebook. Un torrent de boue et un harcèlement en meute qui devraient normalement faire réfléchir à deux fois la gauche avant d'intenter des procès en harcèlement à la droite.

« On m'accuse d'être une négresse de maison, de desservir la communauté noire. Mais il n'y a pas de communauté noire en France. Si la communauté, c'est de cracher sur la France, je ne veux pas en

faire partie. J'ai subi beaucoup de racisme de la part des noirs, qui me disaient que je ne pouvais pas dire ce que je disais, mais aussi de la gauche. La gauche aime se poser en chantre de l'antiracisme, mais c'est elle qui aimerait me faire taire : ces gens refusent de comprendre qu'une noire peut aimer la France ! Je ne suis pas politisée, mais j'ai reçu beaucoup plus de soutien à droite qu'à gauche », nous assure-t-elle.

Sur ce point, il est difficile de mettre sa parole en doute, tant la gauche a tendance à voir dans les « populations racisées » de gentils simples à qui l'on dit pour qui voter. Un racisme cynique, effarant et pernicieux, mais pas étonnant pour qui-conque connaît un peu leur façon de penser. On rappellera notamment que la colonisation est née de l'universalisme de la gauche, et de leur volonté de civiliser des populations à leurs yeux sauvages, comme en témoigne avec éloquence le discours sur l'Afrique de Victor Hugo, en 1879.

Pour lutter contre cela, Stella Kamnga a choisi de parler, mais aussi de se former. C'est pour cela qu'elle suit la formation continue de l'ISSEP, école bien connue des

lecteurs de ces pages. Elle apparaît aussi régulièrement dans les médias du service public, très attachés au pluralisme d'opinion. Plutôt : ce serait le cas dans un monde idéal. Elle apparaît cependant régulièrement sur *Sud Radio*, et on a pu la lire sur *Boulevard Voltaire*, ainsi que dans d'autres médias qui n'étonneront pas le lectorat.

Mais, même si elle est déterminée à se battre, lorsqu'on lui demande si elle voit un espoir de redressement pour la France, sa réponse fait froid dans le dos : « Pour la première fois de ma vie, je ne suis pas optimiste. Je pense qu'on est allé trop loin, et voir que même les Français défendent ces délires est effrayant ». Et, pour l'instant, le présent

a tendance à lui donner raison : le pseudo antiracisme dévoyé et racialisé de la gauche communautaire actuelle a le vent en poupe, en témoigne notamment l'anathème unanimement prononcé contre *Valeurs Actuelles*, au moment même où la presse signait une tribune contre la liberté d'expression. Cocasse.

Stella Kamnga mène tout de même le combat pour cette liberté d'expression, pour le droit de défendre la France, et à l'aimer, d'où qu'on vienne. Mais elle n'est pas optimiste pour l'issue de ce combat, qui semble de plus en plus déséquilibré. Espérons, espérons et prions que l'avenir lui donnera tort. ♦ **Alain Blanville**

« On m'accuse d'être une négresse de maison, de desservir la communauté noire. Mais il n'y a pas de communauté noire en France. Si la communauté, c'est de cracher sur la France, je ne veux pas en faire partie. »

Stella Kamnga



BASILE DE KOCH

Rire contagieux

Né Bruno Tellenne à l'aube des années 50 dans une famille de moyenne bourgeoisie supérieure et catholique du VII^e arrondissement, Basile de Koch ne le devient qu'au milieu des années 70. Dûment diplômé de Sciences politiques, il crée Jalons, avec l'idée générale de se moquer de la société politico-médiatique, déjà politiquement correcte avant la lettre. Jalons sera d'abord un petit bulletin ronéoté bizarre pratiquant un humour assez droitiste ; normal puisque l'idéologie officielle est déjà, sous Giscard, gauchiste ou gauchisante. Jalons deviendra à partir des années 80 un magazine présentable, mais toujours subtilement contestataire. Bruno/Basile est plutôt, dans l'absolu, pour Dieu et le Roi, et aime à faire son jogging en écoutant sur son baladeur des cassettes de l'abbé de Nantes, chef d'une ligue assez intégriste dans son genre mais restée fidèle au Pape.

Bruno Tellenne gagne d'abord sa vie dans des structures giscardiennes, comme rédacteur ou nègre de Michel Poniatowski, le Pasqua de VGE.

Permanent du Parti Républicain, installé dans un bel hôtel particulier de la rue de la Bienfaisance, il consacre dans les faits autant de temps à Jalons – dont il s'est institué « président à vie » – qu'au président de la République. À l'approche de la présidentielle de 81, Jalons décide de soutenir une candidature de Pompidou. C'est absurde, mais à Jalons on prend l'absurdité au sérieux : BdK fait imprimer des bulletins de vote au nom de l'ancien président, et nous serons une vingtaine à les glisser dans l'urne au deuxième tour. On sait la suite, Giscard est battu, Bruno Tellenne licencié, et doit quitter son studio du VII^e pour se réfugier dans une chambre de bonne du XVII^e, avec la consolation de s'être sacrifié à une grande idée.

Bon, Bruno T retrouve du travail dès 1982 auprès de Pasqua, au Sénat puis – sous la première cohabitation – au ministère de l'Intérieur. Mais là aussi c'est Jalons qui lui importe surtout. À l'hiver 1985, le succès médiatique d'une manifestation sur le thème « *Verglas assassin, Mitterrand complice !* » (au métro Glacière), puis l'édition de deux parodies assez réussies du *Monde* et de *Libération*, lancent vraiment Jalons qui, pendant une bonne dizaine d'années, sera assez tendance. D'autres parodies suivent, dont en 1987 celle du *Figaro Magazine*, réalisée avec SOS Racisme, alliance de la carpe et du lapin qui donnera un hilarant magazine ultra-réac au premier comme au second degré et se soldera par un procès sur des bases

comptables entre SOS et Jalons. À propos, c'est à Jalons que l'on doit le slogan : « *Non seulement les races n'existent pas mais elles sont égales entre elles !* »

Et puis il y a les manifestations parodiques : l'irruption au défilé de la gauche le 1^{er} mai 1980, avec des slogans comme « *Au Chili comme ailleurs, tirons sur les travailleurs !* » se termine mal. L'irruption au défilé de Jeanne d'Arc (édition 1989) sous la banderole « *Fils et filles de criminels de guerre* » doit être écourtée. Citons celle des anciens combattants de mai 68 en soutien aux jeunes mobilisés contre le gouvernement Chirac en novembre 1986 : déboulant avec drapeaux rouges, slogans anachroniques, journaux gauchistes vintage et fringues années 70, le cortège de Jalons (relativement grossi du Caca's Club de Frédéric Beigbeder) est rejoint à un moment par quelques centaines d'étudiants et lycéens reprenant « *De Gaulle démission !* » ou « *Paix au Viêt Nam !* » Rarement Jalons se sera autant approché du but que s'était fixé son président : faire descendre 1 000 personnes dans la rue pour rien. Autre manif mémorable : un défilé de soutien aux putschistes pro-soviétiques à l'été 91, hérissé de drapeaux rouges et encadré par un orateur en uniforme de Vopo, et parti de la place Victor Hugo au cœur du XVI^e pour aboutir à l'ambassade d'URSS défendue au premier degré par des policiers pas très amusés.

« Jalons, ils font semblant d'être drôles mais en fait ils sont de droite. »

Libération

Deux procès, l'un pour une parodie du magazine trash *Entrevue*, l'autre pour un remake décalé du best-seller de vulgarisation philosophique *Le Monde de Sophie*, mettront Jalons sur la paille. L'implication de Frigide Barjot, son épouse devant Dieu et les hommes, dans la

Manif pour tous, vaudra au petit couple de se faire expulser de son appartement historique du XV^e, victime de la hargne idéologique d'une certaine presse, et sans doute du maire de Paris Bertrand Delanoë. Toute une gauche n'a jamais prisé l'humour de Jalons : « *Ils font semblant d'être drôles mais en fait ils sont de droite* », avait écrit un jour *Libération* dans un accès de comique involontaire et citoyen.

Giscard et Pasqua n'embauchant plus, il gagnera sa vie avec une chronique nocturne et mondaine dans *Voici*, et aussi dans *VA* et *Causeur*. Un projet, Basile ? Oui, un livre colligeant les « 33 meilleures blagues du Christ », rédigé à quatre mains avec Richard de Seze, qui témoignera que le fils de Dieu fait homme ne boudait pas le second degré (parution prévue aux alentours de l'été prochain, aux éditions du Cerf)... ♦ **Pierre Robin**



L'INCORRECT

Faites-le taire !

Directeur de publication
Laurent Meeschaert

Directeur de la rédaction
Jacques de Guillebon

Directeur-adjoint de la rédaction
Benoît Dumoulin

Directeur artistique
Nicolas Pinet

Rédacteur en chef
Arthur de Watrigant

Rédacteur en chef Culture

Romarc Sangars

Rédacteur en chef Monde

Hadrien Desuin

Rédacteur en chef L'Époque

Gabriel Robin

Rédacteur en chef Politique

Bruno Larebière

Rédacteur en chef Portraits

Louis Leconte

Rédacteur en chef Essais

Rémi Lélian

Rédacteurs en chef L'Incotidien

Marc Obregon & Ange Appino

Comité éditorial: Thibaud Collin, Chantal Delsol, Frédéric Rouvillois, Bérénice Levet, Bertrand Lacarelle, Marc Defay, Gwen Garnier-Duguy, Jérôme Besnard, Romée de Saint-Céran, Joseph Achoury Klejman, Sylvie Perez, Richard de Seze, Pierre Valentin, Jupiter

Photographe: Benjamin de Diesbach

Graphiste: Jeanne de Guillebon

Stagiaires: Guillaume Duprat, Jeanne Leclerc, Rémi Carlu

Cantinière: Laurence Prévaut

Ont collaboré à ce numéro: Emmanuel de Gestas, Alain Blanville, Pierre Robin, Pierre Valentin, Maël Pellan, Philippe Delorme, Jean Masson, Blanche Sanlehenne, Frédéric Saint-Clair, Charles Le Cerf, Radu Stoensescu, Sébastien de Diesbach, Alexandre Mendel, Joseph Lombart, François Gerfault, Bernard Quiriny, Alain Leroy, Jérôme Malbert, Paolo Kowalski, Alexandra Do Nascimento, Mathieu Bollon, Victor Lefèbvre, Jean-Emmanuel Deluxe, Domitille Faure, Stéphanie-Lucie Mathern, Jean-Baptiste Noé

Responsable impression

Henri Charrier

Impression

Estimprim

8, rue Jacquard

25000 Besançon

Secrétariat/Abonnements

France Andrieux – 0140347270

ISSN: 2557-1966

Commission paritaire: 1024 D 93 514

Dépôt légal à parution

Mensuel édité par la SAS L'Incorrec

Courriel: contact@lincorrec.org

Courrier et abonnements:

L'Incorrec

28, rue saint Lazare – BP 32149

75425 Paris cedex 09

Téléphone: 0140347270

lincorrec.org

facebook.com/lincorrec

twitter: @MagLincorrec

Ce numéro comprend un encart d'abonnement non folioté.



Allô L'Inco!

Courrier des lecteurs

Attention à la tentation du pacifisme à tout prix. Pour éviter la guerre – raciale ou autre – il faut être deux! Hélas nous sommes les seuls à chercher la paix, ou du moins l'apaisement, face à la coalition des « racialismes » et autres suprématismes: antiblancs, antifrançais, antichrétiens et bien sûr antijuifs. Depuis Durban en 2001 jusqu'à cet été place de la République, une même guerre sainte contre la civilisation européenne est lancée, avec ses crimes racistes « terroristes ». Feu Guillaume Faye était-il pessimiste ou seulement lucide quand il posait la vraie question: veut-on ou non gagner cette guerre? – **CA**

Je félicite Maël Pellan pour son excellente chronique « Avoir Thatcher dans son lit ». Il y souligne le fait que la violence des femmes envers leur homme et leurs enfants constitue le dernier grand tabou de la société actuelle. Avec un vocabulaire fleuri, il décrit tous les comportements toxiques des femmes: hurlements, lamentations, injures, victimisation, cruauté. Il mentionne les enseignants et les travailleurs sociaux, obligés de se taire. Il évoque aussi le « salaire maternel » proposé par le FN. Le thème central de la violence devrait, selon moi, faire l'objet d'un livre recueillant de nombreux témoignages concrets. Je crois qu'il serait dangereux pour un homme de l'écrire à visage découvert, à moins qu'il ne soit cosigné par une femme. Je propose le titre suivant: « *Accusées, levez-vous! La violence des femmes* ». – **MD**

Je me suis empressé d'acquiescer votre dernier numéro, celui de septembre. Et je n'ai pas été du tout déçu. Au milieu d'articles plus anodins ou moins essentiels, j'ai trouvé des choses absolument excellentes,

des analyses très précieuses, très pertinentes, sur la triste époque que nous vivons. Je mentionnerai, entre autres, outre les différents textes de votre propre plume, les interviews de Renaud Camus, de James Lindsay, de Paul-François Paoli, de Jacques Villemain. Vous venez donc de gagner un nouvel abonné... J'espère que le fait que j'habite encore, pour le moment, l'île de La Réunion ne sera pas un obstacle à ce que votre mensuel me soit livré. – **AP**

À propos de « L'Inco madame »: *L'Incorrec* se féminise. Autant vous le dire: je n'aime pas les féministes. Et je trouve cette vague idiote de mettre ces hystériques partout. Avec leur féminisme vulgaire, niveau racines de chiendent et éructant... Ensuite, elles ont un féminisme à géométrie variable déplorable. Dommage de tomber dans leur filet. Je vais lire une fois. – **MG**

C'est une couverture de très mauvais goût. J'adore. – **ChG**



Très bon numéro. Des articles équilibrés à mille lieues de la vulgate pavlovienne de nos adversaires. À lire en stéréo avec celui consacré à la nécessaire remigration. Refuser la guerre des races et refuser d'être remplacés, d'être submergés par des peuples et des cultures allogènes qui haïssent la France et l'Europe ou *aminima* les voudraient tout autre. Ce n'est pas une aporie. C'est la logique même. La défense de la vraie diversité des peuples, des cultures et des nations est au contraire à ce prix. Mention spéciale à Thierry Lentz de la Fondation Napoléon que je ne connaissais pas et bien sûr à Renaud Camus toujours subtil, profond et radical. – **RG**



Tous les mois,
recevez *L'Incorrec*
chez vous

Abonnez-vous sur
lincorrec.org ou au 0140347270

Sommaire

ENTRÉE

- 3. SIMPLE SOLDAT**
- 4. RÉGIS LE SOMMIER, EMBEDDED**
- 6. STELLA KAMNGA, LIGUE DE DÉFENSE NOIRE FRANÇAISE**
- 8. BASILE DE KOCH, RIRE CONTAGIEUX**

L'ÉPOQUE

- 12. CHANGER DE RÉGIME,** entretien avec El Pueblo
- 16. LA SOCIÉTÉ OCCIDENTALE DEPUIS MAI 68,** entretien avec Pierre Le Vigan

POLITIQUE

- 22. IL FAUT PENSER EN DEHORS DES PARTIS POLITIQUES,** entretien avec Marion Maréchal
- 24. JEAN-FRÉDÉRIC POISSON, LA VOIX DU PEUPLE**

UN ENNEMI QUI VOUS VEUT DU BIEN

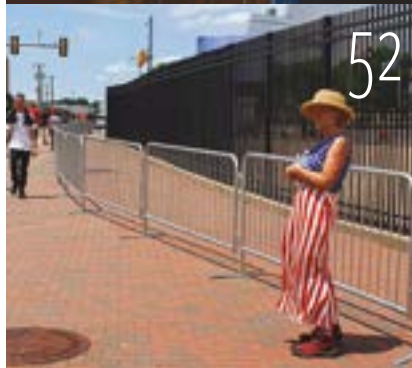
- 28. LR EN MARCHÉ VERS EMMANUEL MACRON**
- 32. LUTTE DE POUVOIR**
- 34. LA FABRIQUE DU CHAOS CIVILISATIONNEL**
- 36. UN SAINT-SIMONIEN DU XXI-SIÈCLE**
- 37. SON NOM EST CONFUSION**
- 38. POURQUOI MACRON N'EST PAS UN HOMME DE DROITE**
- 40. MACRON LIBÉRAL ? QUELLE BLAGUE !**
- 42. LA PAROLE PRÉSIDENTIELLE OSE BLESSER LES MASSES,** entretien avec Philippe Forget
- 44. CONTRE LE MACRONISME, L'HÉSYCHASME !**



22



26



52



66

45. L'IMPASSE LIBÉRALE D'EMMANUEL MACRON

46. « SES BELLES PAROLES M'ONT SÉDUITE MAIS CE N'ÉTAIT QUE DU MENSONGE », entretien avec Agnès Thill

MONDE

47. LE CADEAU DE DÉPART DE NETANYAHOU

49. « TRUMP AURAIT PU ENTRER DANS L'HISTOIRE », entretien avec Jean-Éric Branaa

52. DONALD TRUMP À LA RECONQUÊTE DE LA MÉNAGÈRE AMÉRICAINE, reportage

LES ESSAIS

56. CEUX QUI SAVENT QU'ON NOUS MENT

58. BENOIT XVI, L'INCOMPRIS
60. HISTOIRE D'UNE ÂME, entretien avec Luc-Olivier d'Alange
62. PIERRE LEGENDRE, L'ARCHÉOLOGUE

CULTURE

65. WEJDENE AU PANTHÉON

66. RETOUR AU GRAAL, entretien avec Bertrand Lacarelle

72. L'ÉCOLOGIE À COUP DE BOMBES, entretien avec Pierre Ducrozet

76. JOY DIVISION, ENQUÊTE SUR UN MÉTÉORE

86. EC COMICS, QUAND LA BD SE DÉCHAÎNE

L'INCOMADAME

88. DANS L'ENFER D'ONLYFANS

LA FABRIQUE DU FABO

94. LUNETIERS ET OPTICIENS INDÉPENDANTS: BIEN EN VUES

L'Époque

El Pueblo Changer de régime



El Pueblo est un youtubeur rigolo qui donne des conseils pour économiser sur les budgets repas. Bizarrement, *BFM* ne l'a pas invité contrairement à cette jeune fille en hidjab au cœur d'une polémique avec Judith Waintraub. Il faut bien dire qu'il est nécessaire d'avoir un solide estomac pour encaisser les recettes du garçon. **Rencontre avec un gourmet.**

Vous avez réagi avec humour à la polémique née de cette jeune femme voilée qui a donné des conseils de cuisine économique sur BFM, en relayant votre vidéo d'avril 2019 intitulée « Comment faire un repas ECO+ pour les chômeurs/rsaistes/étudiants à 0,70 centime d'euros ». On vous voit faire frire dans une friteuse de professionnel des lardons. C'est bon ?

J'ai déjà tourné à plusieurs reprises des vidéos « culinaires » destinées aux étudiants, chômeurs et autres oubliés. Le but de cette série de vidéos est de prouver que l'on peut bien manger sans forcément dépenser beaucoup d'argent. L'initiative de cette jeune femme est louable car on sent qu'en tant qu'ancienne étudiante boursière, elle a connu les galères financières et les fins de mois difficiles. Plusieurs centaines de milliers d'étudiants en France sont dans le même cas et ils n'ont pas forcément des parents avec eux pour les aider. Je sais par quoi ils passent et ce n'est pas évident.

Ce régime a-t-il été conçu pour éprouver vos défenses immunitaires ? Après avoir mangé pendant un an vos lardons frits sur hachis parmentier ECO+ à la viande de cheval, attraper le coronavirus doit sembler une petite blague, non ?

J'officialise dans le registre de la parodie culinaire et comique. J'ai testé la recette de « la bouillie qui nourrit » créée par « Goret Gourmet » du forum 18-25, ou encore la dégustation de scorpion noir avec en accompagnement une omelette aux larves sauvages. J'ai même essayé de cuisiner un repas entier avec une cafetière ! Encore une fois il s'agit d'une parodie réalisée dans un décor apocalyptique et hostile à toute visite. J'avais fait venir un abonné pour un repas, mais ça s'est mal terminé parce qu'il a fini aux urgences à cause d'une intoxication alimentaire provoquée par une paëlla ECO+ préparée dans des conditions douteuses. J'ai eu peur qu'il décède à l'hôpital ou qu'il garde des séquelles irréversibles. Mais Dieu merci, il s'en est sorti et il est revenu quelques semaines plus tard pour corriger tout ça. J'admire son courage. J'ai pris un maximum de précautions d'hygiène pour sa seconde visite. Ce n'était pas évident parce que je ne voulais pas trahir le concept de mes vidéos et de ma chaîne qui consistait à préparer les repas directement au studio et pas ailleurs. Tout s'est très bien passé.

Des conseils pour les vegans ou les personnes qui respectent des interdits alimentaires religieux ? Peuvent-ils aussi se nourrir à 70 centimes d'euros par repas ?

Bien sûr, j'ai déjà fait des vidéos pour les végétariens et les vegans. Si une personne ne mange pas de porc ou de bœuf par exemple, elle peut le remplacer par du poulet. Mes recettes sont toutes faites pour être adaptées aux goûts et aux interdits alimentaires.

Cuisinier émérite, vous avez parfois montré des talents utiles à l'homme moderne : décoration, recyclage écologique.

C'est important une petite touche de décoration pour la présentation. Pour le recyclage, après avoir bu l'eau du Gange en direct sur YouTube devant 600 personnes, la transcendance a eu lieu et le breuvage a fusionné avec mon ADN. La déesse Ganga m'a protégé de cet environnement hostile.

Qu'est-ce qui vous a poussé à aider ainsi votre prochain en livrant vos secrets d'économies ?

On vit dans une société consumériste. Sur un plan plus sérieux et personnel, je veux faire comprendre aux gens qu'on peut consommer moins, sans se ruiner. Les gens pensent qu'un produit avec une belle marque, un joli emballage et plus cher c'est mieux. Il faut sortir de cette idéologie. Je vois des gens qui gagnent le SMIC et économisent 1 000 € sur plusieurs mois dans le but de s'acheter le nouvel iPhone. Pour ma part, j'ai un Huawei à 200 € et j'en suis très content. Malgré le côté parodique de mes vidéos et un décor sauvage, j'ai envie de dire : « Arrêtez de consommer et d'acheter tout et n'importe quoi ». ♦ **Propos recueillis par Gabriel Robin**

Brèves de STAGIAIRE®

Par **Pierre Valentin**



LE MANGEUR MASQUÉ – Le passager d'un vol Easyjet fin août dernier a mangé des chips pendant l'intégralité d'un trajet de 4 heures pour ne pas avoir à porter son masque. Sans doute n'avait-il pas entendu parler de ce Français qui avait dû payer 135 € d'amendes pour avoir mangé un Kinder Bueno à la Gare du Nord? L'Anglais a détaillé sa stratégie audacieuse de la manière suivante: « *J'ai regardé combien il y avait de chips dans un tube de Pringles, et je l'ai divisé [...] pour savoir à quel rythme je devais manger* ». Ainsi, il a pu – grâce à un rythme d'une chips toutes les deux minutes et demie – passer un vol sans son masque. En poursuivant son raisonnement, on peut vous informer cher lecteur que votre voyage en avion de l'été prochain Paris-Corse nécessitera une chips toutes les deux minutes, là où le vol Paris-Biarritz vous offrira le luxe d'en manger une environ toutes les cinquante secondes. Face à certaines critiques sur internet, l'intéressé s'est défendu: « *Ceux qui me critiquent sont assis chez eux au Royaume-Uni, sous la pluie, alors que nous prenons le soleil à Tenerife* ». Pringles, le tube de l'été? ♦

SON NOM EST PERSON – Non seulement il possède un prénom superbe, mais Pierre Person quitte aussi la direction de La République en Marche! Les raisons de son départ sont nombreuses: le parti ne « *permet pas de produire des idées neuves* » et il s'est « *heurté à une organisation trop repliée sur elle-même* ». Pour éviter ces avant-goûts de xénophobie nauséabonde, il a donc décidé de prendre ses responsabilités, en les fuyant. Afin d'éviter des vagues de suicides dans tout le pays, il nous rassure tout de même en précisant qu'il « *reste évidemment membre du groupe parlementaire* ». Person s'en souviendra! ♦



Les Jupitérismes

« Vous croyez qu'il se passe quoi, après, pour la jeune femme qui retourne dans sa famille avec son certificat de virginité? Vous pensez qu'un fiancé qui envoie sa future épouse faire certifier sa virginité va respecter sa dignité de femme? Prenons nos responsabilités. Arrêtons ça ».

Marlène Schiappa, Twitter, le 14 septembre

« Aujourd'hui #lundi14 septembre des jeunes filles ont décidé spontanément partout en France de porter jupes décolletées crop top ou maquillage pour affirmer leur liberté face aux jugements & actes sexistes. En tant que mère, je les soutiens avec sororité & admiration ».

Marlène Schiappa, Twitter, le 14 septembre

« Avec les commentaires, vous avez fait le kamasutra de l'ensauvagement, depuis 15 jours, tous ensemble. Donc je vous laisse à votre kamasutra ».

Emmanuel Macron, le 8 septembre

« Évidemment on va passer à la 5G. La France c'est le pays des Lumières, c'est le pays de l'innovation. [...] On va expliquer, débattre, lever les doutes, tordre le cou à toutes les fausses idées. [...] J'entends beaucoup de voix qui s'élèvent pour nous expliquer qu'il faudrait relever la complexité des problèmes contemporains en revenant à la lampe à huile! Je ne crois pas que le modèle Amish permette de régler les défis de l'écologie contemporaine ».

Emmanuel Macron, à l'Élysée, le 14 septembre, devant les représentants de la French Tech

Conspi-Pop

Freeze Corleone est un rappeur franco-sénégalais qui fait parler de lui dans l'underground depuis cinq ans. À la tête du collectif 667, il signe plusieurs mixtapes de rap sombre, ouvertement conspirationnistes, et remporte un succès grandissant qui le fait signer chez Universal en cette rentrée 2020. Manque de bol, il n'a pas mis d'eau dans son vin pour l'occasion: dans une jolie saillie, il rappelle qu'Hillary et Michelle Obama boulotent des gosses au petit déj', entre autres sucreries. Ses textes outranciers ne tardent pas à être signalés à la LICRA, puis à Gérald Darmanin, qui saisit la justice pour « *propos nazis* », sans doute peu au fait que dans le milieu du rap, on a le droit de se comparer à Goebbels comme à Dark Vador. C'est la même chose, cousin, on appelle ça des « *icônes pop* ». Dans le même ordre d'idées, Billy Corgan des Smashing Pumpkins vient de livrer une interview revancharde au *New York Times*, après s'être fait traiter de tous les noms pour avoir participé à l'émission ultra-complotiste *Info Wars*. Chez Howard Stern,

il avait déjà témoigné avoir assisté à la « *transformation d'un homme en quelque chose d'autre* ». « *Je n'ai pas voté depuis 1992* », rappelle-t-il. Ouf! On a eu chaud. La pop culture contemporaine est fascinante parce qu'elle puise désormais son inspiration dans les théories conspirationnistes les plus en vue, jusqu'à ne plus savoir si elle constitue elle-même un moment du faux, pour paraphraser Debord... Si l'on ajoute à ça les frasques répétées de Kanye West et ses attaques contre « *l'élite Illuminati* », on peut d'ores et déjà tirer cette conclusion: lorsqu'on est une star de la chanson, soit on est démocrate et con comme un balai, soit on devient fou à lier. ♦ **Marc Obregon**



Le nombril est-il de droite ?

Par **Richard de Seze**

Depuis que je sais que le nombril peut être « *comme une coupe où le vin parfumé ne manque pas* », comme dit le *Cantique des cantiques* (les traductions varient mais l'idée générale est là), j'ai tendance à ne pas m'offusquer quand j'en rencontre quelques-uns au gré des places ou aux détours des rues, sans parler des musées. Là comme ailleurs, ce qui est lassant est la surabondance et l'uniformité, l'injonction nombri-lesque, le psittacisme ombilical, l'avalanche des nombrils estivaux, surtout ornés de pendentifs clinquants alors même que le relâchement des chairs, à défaut de modestie, aurait réclamé plus de discrétion, sinon de pudeur ; qui n'est pas forcément que bigoterie mais aussi jugeotte ; mais ceci est une autre histoire.

Mais voilà qu'en ces temps incertains, le nombril se charge de mille nuances politiques. On ne sait plus très bien s'il aide à lutter contre le patriarcat, la sexualisation du corps des adolescentes, le puritanisme-pas-néo des féministes, l'islamisation rampante des mœurs et la disparition de ces communs que sont la rue, la terrasse et la cour, mais le fait est qu'exhiber son nombril est aujourd'hui un Acte de Résistance majuscule et, comme tel, soumis à la règle des fétiches contemporains : brandi comme un symbole, il est vénéré ou haï. Il signale immédiatement l'apprentie Femen (selon la règle bien connue du *continuum* symbolique : qui vole un œuf, vole un bœuf, qui te sourit, te viole, qui se dévoile, se dénude) – c'est-à-dire cette curieuse variante puritaine qui explique que rien n'est sexuel, et surtout pas l'exhibition de caractères sexuels – ou la catin en puissance, et exige qu'on s'agenouille devant lui comme devant George Floyd ou qu'on le conspue comme un Polanski de base.

Pour des raisons qui n'appartiennent qu'à lui, le ministre de l'Éducation nationale a gravement expliqué que les élèves devaient se vêtir « de façon républicaine » à la faveur d'un appel à porter hauts courts et jupes aussi courtes. On songe avec bonheur au projet de la République naissante de faire porter à tous les Français un uniforme, que David dessina avec enthousiasme. On songe aussi à la fiche d'activité du Thème 4 « De l'éveil de la sexualité à la rencontre de l'autre », disponible sur eduscol.education.fr, où, dans le scénario 2, Denis enjoint à Charlotte de quitter sa jupe (qu'il avait pourtant admirée sur Julie) pour enfiler un jean, et on sent que Denis doit comprendre deux ou trois trucs sur la jupe. On songe enfin à cette dame enthousiaste, fougueuse et dépoitraillée qui entraîne les hommes vers la victoire. On ne comprend pas, on ne comprend plus.

Ou alors on comprend que le ministre refuse de trancher entre les partisans de la burqa et les ayatolletes du micro-short et que « républicain » veut dire, en l'espèce et aujourd'hui, « *j'abdique devant le séparatisme musulman et sa morale publique, et devant les féministes et leur négation du corps sexué* ». Résumons-nous : le nombril nous rappelle qu'on ne naît pas dans des couveuses, est célébré par les poètes et est nié par la République, qui n'aime pas les corps car ils ne lui appartiennent pas. Le nombril est donc de droite – et cette affirmation se passe d'une nécessaire exhibition. ♦



Nous autres, post-modernes

Par **Nicolas Pinet**



Pierre Le Vigan

« Les post-soixante-huitards sont passés du nihilisme passif au nihilisme actif »

Pierre Le Vigan est urbaniste et essayiste. Son œuvre est une critique de l'évolution de la société occidentale depuis mai 68, irriguée par la pensée de droite comme par celle du socialisme critique d'Orwell. Hauteur de vue.

Vous jugez qu'un troisième mai 68 est né en parallèle des deux volets les plus connus, ouvrier et, pour schématiser, « libéral-libertaire », troisième volet que vous qualifiez de strictement libertaire et opposé à la société industrielle, au machinisme. Qu'en reste-t-il ?

Le troisième courant de mai 68, à côté du mai ouvrier et du mai gauchiste, devenu rapidement libéral-libertaire, est un mai 68 réellement libertaire – au sens d'un attachement très fort à l'autonomie des hommes et des communautés. C'est le courant de la critique de la société productiviste et de ceux qui ont prôné, et parfois vécu concrètement, un « retour à la terre » (sans nostalgie maréchaliste), un retour à une vie plus libre, moins dépendante des grandes machines étatiques et économiques. Ce mai 68 attaché aux libertés réelles et non à l'abstraction de « la Liberté » s'inscrit dans la lignée de Ralph Waldo Emerson, de Henry David Thoreau, de Bernard Charbonneau, du journal *La Gueule Ouverte*, créé en 1972, du *Comité invisible*, voire de Montaigne et de Nietzsche, comme exemples de philosophes non dogmatiques et de penseurs de la vie pleine et libre. Ce courant a mené un combat, souvent non violent, contre tout ce qui relève d'une mise au

pas des hommes et des esprits. On le retrouve dans la critique du confinement totalitaire à prétexte sanitaire et des masques obligatoires (et qui « ne protègent pas du virus », comme il est écrit dessus). Ce combat non violent des libertaires, à la Gandhi, n'est pas pour autant un combat « mou », mais bien plutôt un combat non frontal utilisant la force même de l'État pour le déstabiliser. Il reste de ce courant l'essentiel, à savoir l'esprit critique, le refus de croire sans inventaire les discours des médias dominants. Il reste de ce troisième mai 68, un souci de l'hygiène de l'esprit plus nécessaire que jamais.

De ce mai 68 libertaire et de ses suites, ne peut-on craindre le développement d'un néo-luddisme effrayé par la technique dont certains écologistes semblent être aujourd'hui la caricature ?

Pour répondre à cette question, il faut expliquer que l'écologisme actuel est marqué par plusieurs courants. L'un est le mai 68 d'extrême gauche, surtout trotskiste et antinational. Tout est bon pour détruire une société dans laquelle resteraient des traces de transmission d'une culture et d'un récit historique national. Il s'agissait hier de s'appuyer sur les immigrés pour « faire la révolution ». Maintenant, les écologistes de cette mouvance racialisent la ques-





tion sociale. Il s'agit de parachever une destruction, jugée jamais assez complète, des concepts, des genres, des frontières. Et de faire naître de nouveaux clivages artificiels par une forme de coup d'État psychique et idéologique. « Racisés » contre bénéficiaires du « privilège blanc », LGB-TQIA+ contre hétéro-normés, etc. On connaît la chanson et elle nous casse les oreilles. Ce volet gauchiste de 68 a marqué des points : il a détruit l'école. Il s'agit de supprimer toute sélection et de la remplacer par des « évaluations ». Et plus encore de privilégier les savoir-être, du moment qu'il s'agit d'être dans le moule du conformisme, que Marcel Aymé appelait « le confort intellectuel ». Ce gauchisme a été croisé avec un courant libéral-libertaire qui, à défaut d'oser un anticapitalisme dont ils n'ont plus les moyens ni intellectuels ni humains, investit le domaine sociétal, en promouvant le mariage homosexuel (acquis en moins de 10 ans de combat culturel), la théorie du genre, le droit de tout le monde à avoir des enfants à n'importe quel âge et par n'importe quel moyen technique. C'est l'idéologie du « si je veux, quand je veux » – idéologie d'un individualisme narcissique, le « tout à l'ego », qui n'exclut pas – bien au contraire – le conformisme le plus plat. Le rapport à la technique et au mouvement luddite (de destruction des machines) se comprend dans ce contexte. Les écologistes ne croient plus dans un marxisme sommaire qui affirme que le développement des forces productives amènera le changement des rapports sociaux et l'émancipation de la classe laborieuse. Les écologistes se méfient au contraire de la technique mais, en même temps, promeuvent toutes les techniques du moment qu'elles sont au service des caprices individuels, par exemple en matière de procréation, ou de traque des propos non conformes. Ces « écolo-gauchos » n'ont plus rien de libertaire. Ils prônent au contraire une nouvelle inquisition qu'ils n'ont pas peu contribué à mettre en place.

Croyez-vous qu'ait émergé un manichéisme mutant à l'époque contemporaine ? Au fond, la révolution de société que fut mai 68 n'est-elle pas aussi le point de départ d'une nouvelle dialectique postmarxiste où l'homme occidental tiendrait le rôle des aristocrates lors des révolutions précédentes ?

Je vois plusieurs mouvements qui se sont épanouis et ont effectivement muté, à partir de mai 68. Tout d'abord, une récusation de la légitimité de toutes les hiérarchies. Il n'était pas idiot de les relativiser et de les mettre en perspective historique. On est allé jusqu'à les nier. Rappelons-nous le « charmant » slogan : « *Ne dites plus "M. le professeur", dites "crève salope"* ». On est très vite passé de la relativisation des hiérarchies, mêmes légitimes, à leur négation, et vite aussi de leur négation à leur inversion. En d'autres termes, si le voyou n'est pas plus voyou que l'honnête homme, ce dernier est



« Le culte des victimes a, dans le même temps, remplacé celui des héros. Or les héros sont volontaires, et les victimes ne le sont pas. »

Pierre Le Vigan

réciroquement aussi voyou que le voyou. Il est même plus voyou car il est hypocrite. Telle a été la logique folle de ceux qui ont capté l'héritage de mai 68, les libéraux-libertaires, libéraux au plan économique, libertaires-individualistes (par opposition aux libertaires communautaires) au plan sociétal. Ensuite, il s'est produit une inflexion dans le style. Les bobos-lilis (libéraux-libertaires) sont passés de l'imprégnation par l'idéologie relativiste, qui met *absolument* tout sur le même plan : résistants, trafiquants du marché noir et militants de tous bords, héros positifs et simples déserteurs de tous poils, jusqu'à l'apologie de héros strictement négatifs. En d'autres termes, les post-soixante-huitards sont passés du nihilisme passif au nihilisme actif. La figure du délinquant « victime de la société » est devenue leur référence. Ils n'ont cessé de trouver des excuses à celui qui tourne mal, ce qui est une injustice par rapport à tous ceux, qui, à conditions de vie égales, tournent bien. Le culte des victimes a, dans le même temps, remplacé celui des héros. Or les héros sont volontaires, et les victimes ne le sont pas.

Que pensez-vous de ce que sont devenues les villes de l'après 68 ?

Le moment 1968-1974 marque l'apogée de la construction des grands ensembles en France.

Leur édification est arrêtée en 1974. De même que l'âge industriel s'épuise à cette époque pour laisser la place à la financiarisation et à l'accélération de la mondialisation et des délocalisations, l'urbanisme stoppe les constructions du type tours et barres pour des immeubles moins massifs. Le souci d'intégration à l'existant est mieux pris en compte. La volonté giscardienne de rendre les Français propriétaires de leur logement pour les détacher d'une gauche se voulant alors « de rupture » nécessite de prendre en compte les goûts des Français, qui se sont très vite manifestés comme critiques de la « sarcellite », une expression employée dès 1962 et qui vise la forme urbaine des barres et le zoning urbain hérité de la Charte d'Athènes : les logements d'un côté, les ateliers d'un autre, les commerces encore ailleurs dans des « centres commerciaux », dont Zemmour dit à juste titre qu'il faudrait les bombarder.

À défaut de construire en hauteur, nous avons assisté au développement horizontal de l'espace dévolu aux villes, à l'extension perpétuelle du domaine de l'urbain et du marché par les espaces commerciaux, industriels et autres grandes surfaces. Comment rompre avec ce cercle vicieux ?

Nous avons oublié qu'un habitat peut être dense tout en étant agréable. Le xv^e et le xvi^e arrondissement de Paris sont cinq à six fois plus denses que La Courneuve et beaucoup plus agréables – et ce ne sont pourtant pas des quartiers de tours. La densité est nécessaire pour éviter le fléau majeur, qui est l'étalement urbain. Mais il faut aussi favoriser le développement des villes moyennes – souvent en déclin – et stopper la croissance des métropoles déjà trop grandes, comme l'agglomération de Paris. Tout cela ne peut se faire sans encadrer les marchés immobiliers, ni sans action économique.

Le terme d'ensauvagement fait maintenant florès. Pourtant, jamais la part sauvage de l'homme ne fut aussi réduite qu'à notre époque. Peut-on se ré-ensauvager dans ces forêts d'immeubles destinées à nous domestiquer ?

C'est le paradoxe : les hommes deviennent des « sauvages » mais dans un lieu totalement déconnecté de la nature. Sauvage veut alors dire décivilisé. On est tué pour un smartphone, pour une cigarette refusée, pour un « mauvais regard ». L'ensauvagement vient du ressentiment, c'est une pathologie. Elle est souvent liée à l'immigration comme déracinement et transplantation. Elle est aggravée par nos pseudo-élites, la « canaille mondaine » dont parlait Joseph de Maistre, qui ont désappris aux Français l'estime de soi. Or, une main tendue n'a de sens que sur la base de l'estime de soi. **Propos recueillis par Gabriel Robin**

Les sept péchés capitaux de la droite

Au lieu de se gausser du lent pourrissement idéologique de son ennemi, la droite gagnerait à se regarder un peu le cul. Car si la gauche se déshonore à marche forcée avec ses travelos, ses décolonialistes et ses histoires de bonne femme, la droite a elle aussi sacrément du boulot pour se débarrasser de ses errements et de ses contradictions. *L'Incorrect* ne reculant devant aucun sacrifice a listé sept domaines dans lesquels la droite aurait tout intérêt à se réazimuter.

1. Le libéralisme économique. Le péché capital superstar de la droite. La droite « protectrice des intérêts de la Nation » l'a livrée ficelée façon miron-ton à tous les vautours de la finance. La politique de désindustrialisation sous Chirac et Sarkozy aura été aussi cynique que celle de la gauche. Il retourne souvent boire un café au bistrot de Gandrange, le génie de Neuilly ? Aussi souvent que Hollande va à celui de Florange, j'imagine.

Le libéralisme économique, c'est une idéologie qu'il faut prendre avec des pincettes à l'intérieur (baisser les impôts sur les PME oui, favoriser les supermarchés, non) et qu'il faut abhorrer à l'extérieur. Même en travaillant au coup de fouet, un ouvrier français ne rattrapera jamais un esclave chinetoque. Et tout le monde ne sera pas ingénieur sur la prochaine fusée Ariane, il faut aussi des chaises de jardin bon marché fabriquées en France. En bref, il est temps que la droite déterre le cadavre de Margareth Thatcher et le démembre à coups de pelle.

2. L'abandon des régions, des terroirs, des langues régionales. Si la gauche a abandonné le Peuple, la droite a abandonné le terroir à sa concurrente pour une vision utilitariste du monde. Apprendre une nouvelle langue devait servir à conquérir de nouveaux marchés et non à se construire soi-même en rapport avec ses racines. « *Il n'y a pas de place pour les langues et cultures régionales dans une France destinée à marquer l'Europe de son sceau* », disait Pompidou en 72. Et pour la droite, les régions n'ont longtemps été qu'un lieu d'élevage de ploucs dont les moins crottés seraient montés à Paris. Funeste erreur ! Aujourd'hui chacun ne jure que par l'implantation locale, le terroir, l'authenticité, la « France réelle ». Wauquiez en fait des tonnes à lisier sur le sujet, mais est toujours bien incapable de parler l'occitan ou l'arpitan. Quant à Marine la jacobine... Il y a quand même du boulot pour que la droite toujours plus ou moins mâtinée de versaillisme à jupe plissée retrouve une « terroir credibility » qui ne sente pas l'appart' de vacances à La Baule.



3. Le mépris pour les avancées sociales. C'est marquant je ne vois pas beaucoup de militants UMP distribuer des tracts devant mon Intermarché ouvert le dimanche matin. Le dimanche, c'est pourtant le jour du Seigneur et de la famille, non ? Et les 35 heures ? Il faudra retourner bosser 40 heures sans compensation salariale si la « vraie droite » arrive au pouvoir ? Et le carreleur ? Il va se râper les genoux sur la chape jusqu'à 90 ans pour la \$ plus grande gloire de « l'équilibre des régimes sociaux » et de la « confiance des marchés » ? Que les connards qui veulent nous faire travailler jusqu'à 70 ans aillent eux-mêmes torcher leurs mômes et leurs vieux au lieu de les mettre à l'école ou à l'Ehpad.

4. Grande gueule dans l'opposition, petite bite au pouvoir. Tugdual Denis peut être confit en dévotion devant Fillon, d'autres peuvent pleurer en pensant au soir de l'élection de Sarko, et pourtant... On a vu ! On a vu la performance et la révolution anthropologique que furent les passages de Chirac, Sarko, Fillon au pouvoir ! Immigration, changements sociaux, impôts, désindustrialisation, économie, décentralisation, nous fûmes époustoufflés de tant d'audace !

5. L'abandon du Peuple pour la bourgeoisie versaillaise, les retraités et les chefs d'entreprise. Alors ça c'est surtout un péché de la droite UMP/LR. La classe laborieuse ayant massivement choisi le RN, la droite UMP/LR a fait comme la gauche avec ses pédés et ses immigrés, elle a choisi un peuple de remplacement : la bourgeoisie catho versaillaise, les retraités boomers aisés qui ont peur de Marine Le Pen et les chefs d'entreprise qui représentent le peuple élu de la droite libérale.

6. L'incapacité à tracer une nouvelle vision. Qui, à droite, proposera un projet de société global et ambitieux à faire chialer *Les Inrocks* ? Remigration massive des étrangers indésirables, interdiction de l'islam, abrogation du mariage des pédés, décentralisation maximale, revalorisation massive des salaires

de la classe laborieuse et des métiers manuels, toute la politique économique et fiscale au service des PME et du salariat, retour des services publics dans les campagnes et abandon de la politique de métropolisation, sortie de l'Union Européenne pour former une « autre Europe » avec les pays sains, etc. Ça, ça aurait de la gueule !

7. Le look des mecs et des femmes de droite. La pitié ! Guillaume Larrivaaaiiiii ! Heureusement que la gauche est devenue minable à ce niveau-là aussi parce que jusqu'alors la droite avait une avance genre échappée du Tour de France. Non, mais franchement ! Regardez la tronche à Retailleau ! À Bellamy ! Ça fait pas trop Kennedy, quand même. Et Jacob ! Marion ça va. Franchement, il n'y a pas une option rock 'n'roll dans le dressing code du mec de droite ? En fait, on dira ce qu'on voudra mais le dernier mec de droite qui avait un peu d'allure, à part le Général, c'est quand même Lemmy de Motörhead. ♦ **Maël Pellan**

Auteur récent de *L'Esthétique Contre-Cool*, essai illustré contre la coolitude et ses ravages en milieux urbain et culturel, **Pierre Robin** nous propose un regard sur l'actualité via ses souvenirs, préjugés et obsessions.

ENVERS ET

CONTRE-COOL

Par **Pierre Robin**

Violence urbaine : le temps passé des voyous blancs

La prise de conscience de certains inconvénients du « vivre ensemble » semble avoir fait un bond cet été, même si ça fait bien une trentaine d'années que le décor est planté et les acteurs implantés. Avant le déluge, du temps des rois, disons sous Pompidou et Giscard, on parlait déjà des violences en milieu jeune et urbain. Je n'avais que 5 ans (et demi) lorsque les blousons noirs (de race blanche) entrèrent dans la légende (urbaine) en mettant à sac, le 24 février 1961, le Palais des Sports de la porte de Versailles à l'occasion d'un concert de Johnny Hallyday. Mes premiers souvenirs sur le sujet remontent au temps du lycée dans les premières années 70. Alors florissait toute une belle jeunesse française et masculine en pattes d'éph', blousons jeans, boots zippées et cheveux longs ou mi-longs, sillonnant ma banlieue sur ses mobylettes ou ses bruyantes fausses motos 49,9 cm³ de marque italienne – Malaguti, Flandria, Gitane Testi, Itom.

DES MOBS AUX SCOOTERS

Je n'ai souffert véritablement de cette violence-là qu'une fois et encore pas gravement et pas longtemps. Abordant un beau jour de l'année 1974, sur ma Peugeot TSR 49,9 cm³ (une fausse moto à la française) un virage en sortant de mon lycée dans la très résidentielle commune de Montmorency (95), je serrai de trop près un de ces loubards pilotant lui-même son cyclomoteur : le type, un petit blond énervé, me bloque, descend de son deux-roues

et m'expédie un direct qui me surprend un peu. Puis il se jette sur moi en m'insultant (mais pas en verlan ou en dialecte wesh wesh) et nous roulons par terre. Le proviseur du lycée, qui passait par là, nous sépare. Peu de choses en somme sinon un bleu à la lèvre pour moi. Je dois dire que 45 ans plus tard, et à la lumière de l'actualité, j'ai presque une forme de nostalgie de ce type de voyou-là, bien de chez nous. Mon agresseur portait, je m'en souviens bien, le traditionnel ensemble en jean, et j'aime bien les clichés, même en pareille circonstance.

Mon agresseur portait, je m'en souviens bien, le traditionnel ensemble en jean, et j'aime bien les clichés, même en pareille circonstance.

Cette population loubarde seventies était certes nombreuse autant que volontiers agressive, hantant les concerts de rock ou de variétés ou les fêtes foraines. Mais elle était beaucoup

moins présente, je crois bien, dans notre paysage que les ambianceurs black-blanc-beur de l'an de disgrâce 2020. Et surtout, pour d'évidentes raisons sociologiques, elle n'avait pas la haine de la France, elle n'était pas vraiment sécessionniste. Ces demi-voyoux franchouillards ont existé dans le paysage urbain jusqu'à l'aube des années 80, c'est eux que chantait le faux loubard Renaud dans ses ineptes tubes à base de mobs et de bandanas. C'est eux dont s'occupait le très médiatique père Gilbert, curé catho en santiags, blouson Perfecto et cheveux longs évangélisant – au moins conseillant – les loubards en perdition. Et puis au fur et à mesure des années 80, les mobs ont été grand-remplacées par les scooters, si vous voyez ce que je veux dire.

SEUIL CRITIQUE

En fait, dans les cinq ou six premières années 70, la violence – la violence dont on parlait dans les journaux et à la télé – était plutôt d'ordre politique. Les gauchistes étaient nombreux, omniprésents et violents. L'attaque, en mars 71, d'un meeting du mouvement Ordre Nouveau au Palais des Sports (celui de Johnny et des blousons noirs) par 10 000 contre-manifestants d'extrême-gauche, dont au moins 3 000 casqués et armés, les affrontements violents qu'ils eurent avec les 500 membres du service d'ordre d'ON et les forces de l'ordre, tout ceci avait frappé les esprits. Il y aurait un « match retour » le 21 juin 1973, du côté de la Mutualité, toujours entre Ordre Nouveau et les trotsko-maoïstes. Et ces deux « batailles rangées » n'étaient que le pic d'une incessante guérilla entre extrémistes parisiens, ponctuée d'attaques de facs ou de vendeur de journaux, gué-guérilla urbaine dont je prendrais une modeste part pendant mon unique année au centre Assas, courant après des types

Parce qu'il y a des mots qui sont comme des poignards et que l'ignorance tue, *L'IncoDico* vous met à la page.

GENRE



et puis courant – moins souvent quand même – devant eux (j'ai tout de même eu très peur, un soir de meeting à Assas, sur le boulevard Montparnasse, échappant de peu à une ratonnade d'origine trotskyste).

Mais comme les blousons noirs sinon comme les loubards, ces bandes militantes n'étaient somme toute que des bandes, aux effectifs limités, à la violence intermittente et ponctuelle. Même topo, à partir de 1977, avec les punks, puis à partir de 1985, avec les skins. Pas assez nombreux pour devenir des faits de société, une menace. Aujourd'hui que nous avons des masses jeunes issues de l'immigration, toute une sociologie en dissidence plus ou moins ouverte répartie sur presque tout le territoire – au moins le territoire urbanisé – on regretterait presque cette violence politique d'antan basée, malgré tout, sur des idéaux ou une vision de la France et du monde et qui, à ma connaissance, n'a jamais fait de morts, même s'il s'en est assez souvent fallu de peu. Une violence qui n'« ambiançait » pas nos villes et nos quartiers de façon latente et permanente, faute d'avoir atteint un seuil critique en termes d'effectifs. Tout s'est toujours très mal passé, a dit un intello de droite, mais tout va de mal en pis depuis quelque temps. ♦

Genre. Un mot polysémique utilisé presque quotidiennement dans les médias : dysphorie de genre, problèmes sociaux liés au genre, genres de patates, un genre de déclin. Mais genre est aussi une interjection permettant d'exprimer une foule d'émotions, notamment pour la Parisienne trentenaire qui en fait un usage immodéré : « Genre, Jean-Augustin t'a larguée pour cette vieille meuf avec ses tenues de poufs ? Non, mais c'est genre pire que Marc Lavoine et sa gamine ! »

Mot du sabir djeuns, qui a déjà trente ans et sera, espérons-le, bientôt démodé, genre peut aussi s'utiliser pour remplacer « comme » à la manière du « like » anglais. Genre est aussi, à lui seul, un mot exprimant un sentiment d'interrogation et de confusion : « Mince, je n'ai pas trouvé de capsules Nespresso – Genre ??? » Phrase complète tenant en un mot, « genre » est une valise dans laquelle vous pourrez glisser à peu près tout ce qui vous chante ; ironie, bêtise, énervement ou vide de la pensée. Non mais genre, vous ne saviez pas ça ? ♦ **GR**

Les zéros sociaux

Les réseaux sociaux vous parlent. Puisqu'ils font aussi beaucoup parler, sans qu'on sache vraiment toujours ce qui s'y passe, nous vous montrerons tous les mois le meilleur du pire de ces nouveaux espaces de sociabilité virtuelle. **Ce mois-ci : les zèbres !**

Les zèbres, le génie en rayé

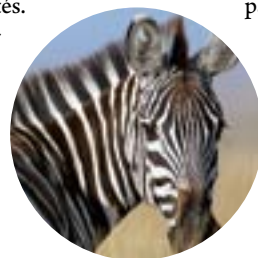
Ah, les zèbres ! De superbes animaux du genre *equus*, seuls de leur groupe à ne pas pouvoir être montés. Farouches mais grégaires. On les reconnaît aux stries noires qui traversent leur robe blanche. Trois espèces de zèbres nous étaient pour l'heure connues : le zèbre des plaines, le zèbre des montagnes et le zèbre de Grévy. Il faut maintenant y ajouter une quatrième : le zèbre de Facebook. Naturellement bon, il est l'ennemi du cruel « pervers narcissique ».

Adulte surdoué et incompris de ses contemporains, le zèbre se plaît à se croire différent du tout-venant. S'il échoue, ce n'est pas vraiment de son fait mais bien la faute d'une société qui refuse de les comprendre, lui et sa sensibilité à fleur de peau. Sans faire de test de QI, le zèbre sait pourtant que le sien est largement au-dessus de la moyenne, avoisinant les 140. Il recherchera donc

la compagnie, sur les pages Facebook qui lui sont dédiées, de ses semblables.

L'occasion lui sera donnée de partager ses états d'âme d'adulte « HPI », ou d'aider d'autres zèbres à s'accomplir comme le fait un célèbre coach : « ENFIN – mais est-ce une fin ? ! – je me spécialise dans l'accompagnement des personnes dites zèbres. Expression heureuse inventée par Jeanne Siaud-Facchin pour se dégager de représentations parfois pesantes telles que surdoué, haut potentiel, précoce. Découvert sur le tard, cela a participé à la compréhension profonde de mon identité et à mon épanouissement, assurément ! »

Soyez, vous aussi, empathiques et à l'écoute. Les singes dépressifs que sont le commun des mortels peuvent effrayer les zèbres lors de leurs balades virtuelles sur les réseaux sociaux. Évitez donc l'humour et le second degré en présence de ces si brillants adultes. ♦ **Gabriel Robin**



Yves L'Hôtelier, l'homme qui voulait un roi

Les masses se montrent généralement dociles, et les moutons noirs sont l'exception : pourtant, on en trouve à toute époque, anticonformistes, contestataires, hétérodoxes, rebelles, résistants, dissidents, réactionnaires... comme on voudra les appeler. Pour l'historien curieux, ils représentent la pépite scintillant au fond du tamis, le diamant brut trouvé parmi la caillasse. En voici un, pêché au plus fort de la grande tempête révolutionnaire.

En ce 9 août 1793, le rédacteur du *Journal de la Montagne* n'en croit pas ses oreilles de sans-culotte. À la tribune de la Convention, le député du Nord Eugène Gossein vient d'annoncer l'avènement d'une « constitution républicaine, symbole de vertu et de bonheur ». Sur les 44 000 communes composant le territoire de la République, toutes ont marché d'un même pas, en approuvant le texte avec un bel enthousiasme. Toutes ? Non, une seule avait « eu la bassesse de voter pour le rétablissement de la royauté, et de demander que le fils de Capet montât sur le trône. Cette municipalité est celle de Saint-Thomas, district de Saint-Brieuc, département des Côtes-du-Nord, et c'est le maire, nommé Vetol-Terrier qui a déterminé les citoyens à émettre ce vœu infâme ». De son côté, le *Journal de Paris* parle de la commune de Saint-Tonnant et d'un certain Ivelot-Tellier, « chassé de l'assemblée électorale pour son incivisme ». Mieux informé, *Le Républicain français* donne l'orthographe exacte du courageux édile : Yves L'Hôtelier, maire de Saint-Donan.

Car il ne fallait pas manquer d'intrépidité, alors que la Terreur vient d'être mise à l'ordre du jour, pour défier ainsi la dictature parisienne! Il est vrai que l'Ouest, de la Vendée à la Normandie, s'est insurgé, mais aussi Lyon, dans le Midi, la Picardie et l'Artois. Sur sept millions de « citoyens actifs », plus de cinq s'abstiendront de voter, malgré la censure, la répression et les massacres. La Bretagne, hostile par tradition au pouvoir central, n'a pas tardé à exprimer sa vive opposition aux excès

du centralisme jacobin et aux mesures de déchristianisation.

Dans un tel climat, la bravade d'Yves L'Hôtelier prend un caractère exemplaire. Ce laboureur – c'est-à-dire petit propriétaire agricole – n'a sans doute pas été d'emblée hostile aux réformes amorcées en 1789. Il le dira dans une lettre de justification, adressée le 18 août, au président de la Convention, où il proclame « son attachement à la république et sa soumission aux lois » : « Depuis quatre ans, nous consacrons nos soins et notre temps au service du public, et à faire exécuter vos décrets ». Tentative tardive d'échapper aux conséquences de sa témérité ? Peut-être, mais L'Hôtelier y précise également qu'il souhaite « une amnistie pour les prêtres, attendu la liberté des cultes autorisée par la constitution même ».

Aussitôt destitué, le premier magistrat de Saint-Donan ira croupir durant quatorze mois dans la prison de Saint-Brieuc. Échappant par miracle à la guillotine, il est libéré après Thermidor et ne tarde pas à reprendre ses activités publiques. Sous le Directoire, en l'an V (1797), on le retrouve président de l'administration du canton de Plouvara. En juin 1812, il redevient maire de Saint-Donan, jurant alors – sans doute du bout des lèvres – « obéissance aux constitutions de l'Empire et fidélité à l'empereur ».

La Restauration comble les espérances secrètes de ce vieux royaliste. En 1814, le conseil municipal de Saint-Donan exprime ses félicitations à Louis XVIII, et « voue à [sa] personne sacrée et à [son] auguste famille, amour, obéissance et fidélité ». Au passage, il rappelle l'épisode révolutionnaire : « Notre digne maire, qui est encore à notre tête, après avoir échappé heureusement à la persécution, Yves L'Hôtelier, demanda hautement aux factieux étonnés notre religion et nos princes ».

Il devra attendre 1829 – quatre ans seulement avant sa mort – pour recevoir, avec la Légion d'honneur, le prix de sa loyauté. *La Quotidienne* relate l'événement : « Le jour où le maire de Saint-Donan a prêté son serment comme légionnaire, il avait réuni chez lui, à sa table, un grand nombre d'amis. À la fin du repas, il a porté, d'une voix émue, la santé à Sa Majesté en ces termes : "Si j'ai subi autrefois une longue détention, si j'ai vu ma maison pillée pour avoir été fidèle à nos princes légitimes, j'en suis bien dédommagé par la noble récompense que le roi vient de m'accorder. Vive Charles X ! Vivent les Bourbons ! » ♦ **Philippe Delorme**



Politique



Marion Maréchal

« Nous voulons créer un couloir complémentaire aux partis politiques »

La directrice de l'ISSEP lance en cette rentrée le CAP, Centre d'Analyse et de Prospective, think tank conservateur. *L'Incorrect* l'a rencontrée à ce sujet pour un grand entretien, dont l'intégralité sera publiée sur lincorrect.org. Extraits.

Vous avez dit à plusieurs reprises, et encore récemment, que ce n'était plus dans les partis politiques que se développaient les idées, et à cet effet, vous lancez un think tank en partenariat avec l'ISSEP. Quels sont les grands sujets qu'il s'agit de développer ?

Je déplore en effet que les grands sujets et les grandes analyses n'émanent plus des partis politiques, qui sont censés être le cœur vivant de la démocratie. Il m'a paru intéressant de monter d'autres structures, indépendantes et apolitiques, comme le Centre d'Analyse et de Prospective, parce qu'elles permettent de s'emparer de sujets, de les développer dans le débat public, et de le faire avec la liberté de ton et de réflexion que n'aurait pas nécessairement un parti politique. On peut associer des gens qui ont des parcours intellectuels et personnels très différents, et ainsi alimenter de façon beaucoup plus riche le débat.

Nous allons nous emparer de toute sorte de sujets, comme l'économie, le social, la géopolitique, le sociétal. Prenons la question de l'organisation territoriale : quelle stratégie les pouvoirs publics doivent-ils porter, notamment pour les villes intermédiaires et les villes moyennes ? C'est un sujet essentiel parce qu'il permet aussi de sortir de la dichotomie entre, d'un côté, la France périphérique, la France du « vide », et de l'autre les métropoles. Il y a une troisième voie qui, à mon sens, pourrait contribuer à revitaliser cette France périphérique, et ne soit pas caricaturale comme la dé-métropolisation.

Un autre sujet, qui est au cœur de l'actualité et qui est essentiel, c'est l'écologie.

Oui, on reproche souvent à la droite de ne pas savoir s'emparer de ce sujet, et il faut bien avouer que ce n'est pas faux. Mais où je suis optimiste et sereine, c'est que le discours de la gauche est tout aussi pauvre et caricatural, une espèce d'écologie-marketing qui se réduit à des postures de communication. Alors que c'est un sujet tout à fait essentiel, qui relève du combat conservateur, et cohérent avec la doctrine conservatrice au sens large.

Voilà quelques exemples, mais cela va bien au-delà, nous pourrions parler des institutions de la Ve République ou de l'Union européenne. Nous serons donc très libres, et l'idée est d'être

régulièrement présent dans le débat public, je l'espère, plusieurs fois par trimestre.

Vous connaissant, nous supposons qu'il y aura tout de même une vision de droite dans ce CAP : votre vision de la revitalisation des villes moyennes, par exemple, rejoint le cheval de bataille du RN qu'est le localisme...

Je ne suis en compétition avec personne. Et évidemment des sujets, des thématiques, des solutions vont converger ou recouper avec ceux de LR, du RN, ou d'autres partis, cela ne me dérange nullement. Au contraire, l'idée n'est pas d'être dans une posture partisane. C'est un couloir complémentaire, avec une liberté intéressante. Évidemment, il y a des sensibilités qui vont se dégager. Dans les grands think-thanks qui existent actuellement, il y a diverses nuances de « progressisme », de « libéralisme », ou d'« européisme ». À partir de là, il y a indéniablement une place pour un centre de réflexion qui, lui, se situe plutôt dans le cadre du patriotisme économique, de la souveraineté, du conservatisme au sens large. Et cette originalité passera aussi par les thèmes et les intervenants choisis.

Depuis trois ans que vous avez quitté la politique au sens strict, avez-vous constaté une infusion de ces idées autour de vous, dans le monde politique et intellectuel ?

Je trouve que oui, les choses qui ont bougé. Je vous parlais de cette histoire des villes moyennes, je ne veux pas m'en attribuer le mérite mais c'est un sujet dont j'ai pu parler au moment de la Convention de la droite et qui avait eu une large résonance car le discours avait été relayé en direct. Je suis heureuse de constater que ces idées-là, j'ai pu les retrouver dans une tribune des LR. On commence aussi à en voir des effets auprès du gouvernement qui lance des projets dans ce domaine. Je ne veux pas une fois de plus m'en attribuer les mérites, mais je pense qu'en imposant des sujets dans le débat public, ils font leur petit bout de chemin et les gens s'en emparent consciemment ou inconsciemment, stratégiquement ou non. Ça finit par avoir une utilité, et par faire réfléchir, même discrètement. ♦ **Propos recueillis par Jacques de Guillebon**

Jean-Frédéric Poisson joint la vox populi à la vox Dei

S'il fallait faire un reproche à Jean-Frédéric Poisson, c'est de cultiver son côté racinien : il fait de la politique tel qu'il voudrait qu'elle soit, et non en s'adaptant à de ce qu'elle est devenue. **Voilà qu'au peuple en colère, il parle institutions !**

Jean-Frédéric Poisson l'a annoncé mi-juillet dans un entretien à *Valeurs actuelles* : il sera candidat à l'élection présidentielle de 2022. « Au nom du peuple », comme dirait quelqu'un d'autre ? En quelque sorte. Au nom et au service du peuple français qu'il entend bien persuader qu'il n'est pas de changement possible, que toutes les promesses sont vouées à être enterrées si on ne procède pas, au préalable, à une profonde réforme institutionnelle. Il l'expose longuement dans un ouvrage qui paraît mi-octobre aux éditions du Rocher et s'intitule justement : *La Voix du peuple*.

SUPPRIMER LE QUINQUENNAT

Plus de 200 pages de droit constitutionnel – mais de droit constit' illustré par la réalité du pays, ce qui rend le propos nettement moins aride – pour lancer une campagne présidentielle, il n'y avait que Poisson pour oser cela ! « *Notre pays a atteint un tel niveau de confiscation du pouvoir, d'atteinte aux libertés fondamentales – qu'elles soient publiques ou individuelles –, qu'aucun redressement n'est possible sans une profonde réforme institutionnelle. Une réforme [...] qui n'ait d'autre ambition que de rendre au peuple français le pouvoir qui lui revient, et lui faire confiance* ».

Et d'insister, certain d'être en phase avec une large partie du peuple français, au moins celle qui, lors du mouvement des Gilets jaunes, a vite porté le débat sur le terrain institutionnel : « *Les Français n'auront pas confiance dans ceux qui diront qu'on ne va rien changer à la structuration des pouvoirs, mais qu'on va changer les politiques publiques. C'est impossible* ». Ce n'est pas pour autant qu'il emboîte le pas à toutes les revendications des Gilets jaunes de la



LA VOIX DU PEUPLE
Jean-Frédéric Poisson

Éd. du Rocher
220 p. – 17,90 €

deuxième vague, ceux qui ont fait dériver le mouvement contestataire vers la gauche la plus extrême.

La VI^e République, très peu pour lui ! Ce qu'il veut au contraire, c'est renouer avec la Constitution de la V^e, détricotée et même pervertie par les successeurs du général de Gaulle. En apparence, sa proposition-phare prend même à rebrousse-poil l'électorat qui voudrait que le président de la République voie ses pouvoirs réduits, puisqu'elle consiste à vouloir supprimer le quinquennat et à revenir au septennat, mais non renouvelable. « *La difficulté de faire partager une idée n'est pas une raison pour y renoncer* », répond-il quand on l'interroge sur le décalage entre sa proposition et les revendications émises lors des manifestations des Gilets jaunes : « *Il faut arrêter de les prendre pour des buses !* »

Alors il va partir sur les chemins pour expliquer. Pour dire que c'est justement depuis le passage au quinquennat, il y a tout juste vingt ans – une révision adoptée par 73 % des votants mais avec un taux d'abstention de près de 70 % du corps électoral –, suivi, deux ans plus tard, par l'inversion

Avec le septennat non renouvelable, plaide Poisson, le chef de l'État disposera du temps qu'il n'a plus, le quinquennat étant rogné aux extrémités par le temps de l'installation et celui de la réélection.

du calendrier électoral qui donne systématiquement au chef de l'État une majorité à l'Assemblée nationale, et une majorité de députés élus sur son nom, donc une armée d'obligés, que s'est installée « l'hyper-présidentialisation », qui donne tout pouvoir au président de la République, au point que le pouvoir législatif n'en est plus un, qu'il est devenu une simple chambre d'enregistrement des décisions de l'exécutif.

RÉCONCILIER PEUPLE ET DIRIGEANTS

Avec le septennat non renouvelable, plaide Poisson, le chef de l'État disposera du temps qu'il n'a plus, le quinquennat étant rogné aux extrémités par le temps de l'installation et celui de la réélection, et, surtout, ne pourra plus se comporter en « hyper-président » du fait que les élections législatives ne découleront plus de la présidentielle, que les électeurs pourront donc sanctionner sa politique et que la cohabitation sera de nouveau possible.

La question référendaire fait bien entendu l'objet de longs développements. Faire des référendums « un outil habituel de gouvernement » lui paraît une bonne chose, de nature à renouer le lien entre le peuple et ses dirigeants, à une condition : que leurs résultats ne puissent être contournés, « par exemple en réputant inconstitutionnel tout amendement, toute mesure, toute proposition de loi qui irait contre le résultat du référendum, ou tendrait à le détourner ». Allô Sarko, pourquoi tu tousses ?

Les propositions de Jean-Frédéric Poisson sont nombreuses, les arguments étayés, les principes ayant présidé à leur conception clairement affirmés – en tête, bien sûr, le principe de subsidiarité –, il serait dommage que son ouvrage passe inaperçu, plus regrettable encore qu'il ne soit pas l'occasion de débats, tant, rappelle-t-il en s'appuyant sur Tocqueville, « une réforme institutionnelle ne règle pas tout, tant s'en faut, mais tout procède d'elle [...] Sans une réforme ambitieuse dans ce domaine, toutes les autres mesures seraient inutiles : non pas peut-être à produire quelques effets propres, mais à renouer avec la prospérité et les conditions du Bien commun auquel tous aspirent ».

Ce débat, nous sommes prêts à l'organiser. Avec qui acceptera de parler enfin du fond. ♦BL

LE PCD EST MORT, VIVE VIA !

« Si le PCD n'existait pas... il faudrait l'inventer », proclamait encore, mi-septembre, en version téléchargeable sur son site, la brochure de présentation du Parti chrétien-démocrate présidé par Jean-Frédéric Poisson. Ce 3 octobre pourtant, à l'issue de sa convention nationale, elle devrait être devenue obsolète. Sauf coup de théâtre, le PCD, inventé en juin 2009 pour succéder au Forum des républicains sociaux (FRS) de Christine Boutin, lui-même né en 2001 à quelques semaines de la déclaration de candidature de sa présidente à la présidence de la République – elle obtint 1,19 % des voix –, devrait laisser la place à VIA.

Le conditionnel est de rigueur car, à l'heure où nous écrivons ces lignes, les adhérents du PCD sont encore en train de voter, en ligne, sur ce changement de nom, et certains cadres du parti, comme Jean-Marie Lejeune, dont *L'Incorrect* a publié la profession de foi sur son site, s'y opposent. En jeu : le mot « chrétien ». « Nous ne pouvons pas mettre notre drapeau dans notre poche. Notre identité politique est chrétienne », y proclame-t-il, proposant que le PCD devienne plutôt Force chrétienne – et, au passage, qu'il succède à Poisson à la présidence.

C'est justement le handicap électoral que représente souvent le mot « chrétien » pour les candidats du PCD qui a conduit les instances dirigeantes du parti à proposer aux adhérents de valider un nom moins confessionnel, tout en leur demandant, « en même temps » comme dirait l'autre, d'inscrire dans les statuts de la nouvelle formation une référence explicite à la pensée sociale chrétienne : « VIA se fixe pour objet de promouvoir, au service des Français, un projet politique fondé sur la pensée sociale-chrétienne et la place première de l'homme en toute chose ».

De quoi VIA est-il l'acronyme ? De rien. VIA, nous explique Jean-Frédéric Poisson, indique « le chemin, une direction, avec un sens et des bornes, soit l'exact opposé de la marche en avant sans bornes d'En Marche ». Une explication un peu plus simple que l'argumentaire adressé aux adhérents pour les convaincre de franchir le pas. Il explique entre autres, encore que le verbe ne soit guère approprié à un texte d'un rare hermétisme, que « En Marche, c'est l'appartenance au mouvement qui te donne une dignité », alors que « VIA, c'est la nature qui te confère une dignité », ou encore que « VIA, c'est le mouvement qui se justifie par l'objectif recherché » et que « VIA dit aussi la nécessité de prise en compte d'un contexte, du réel, de la nature ». C'est à ce genre de lecture qu'on se dit qu'une agence de communication n'aurait pas été tout à fait inutile...

Un autre intitulé a bien failli être soumis au vote des adhérents : Vox populi. Plusieurs cadres, et non des moindres, plaidaient en sa faveur. Il a finalement été écarté à cause du risque d'amalgame avec le parti Vox espagnol et de toutes les malveillances que cela pourrait entraîner dans la presse française. À VIA sera néanmoins accolé un sous-titre : « La voie du peuple ». Voie avec un e. Ce sera plus clair. ♦BL

En couverture

MACRON **UN ENNEMI QUI**



VOUS VEUT DU BIEN

Un ennemi, pas un adversaire ? Oui, un ennemi, selon le vocabulaire guerrier – et les postures qui vont avec – qu'il aime tant depuis qu'élu à la présidence de la République, l'enfant capricieux qu'il est resté est autorisé à faire mumuse avec l'article 15 de la Constitution, celui qui fait de lui le chef des armées.

« Nous sommes en guerre », pour reprendre la formule qu'il avait assénée, appuyant son propos de ses petits poings, le jour où il avait annoncé aux Français qu'ils seraient tous assignés à résidence, pour leur bien évidemment, à partir du lendemain midi. Stupéfiant chef de guerre qui appelle son peuple à se planquer et envoie ses arquebusiers interpellier les plus vaillants des récalcitrants dans les sous-bois !

Nous sommes en guerre, oui, mais pas contre une saloperie chinoise, contre celui qui, par chacun de ses actes, par chacun de ses propos, a déclaré la guerre, à la fois à la France, dans ce qu'elle a de plus précieux, son patrimoine immatériel, et au peuple français, chaque jour un peu plus dépossédé de sa chair.

Nous sommes en guerre contre Emmanuel Macron parce que celui-ci nous la mène, au nom du progressisme forcené qui est son unique boussole, cette idéologie qui justifie tous les renoncements, toutes les lâchetés, toutes les soumissions – et, disons-le, accentue la décadence de toute une civilisation.

Et *de facto*, bien sûr, nous voilà rejetés dans le camp du Mal, puisque le progressisme, c'est le Bien. Eh bien non ! Emmanuel Macron peut bien nous interdire de nous réunir à plus de dix personnes sous couvert d'une crise sanitaire ayant entraîné des dispositions qui ne sont qu'un alibi pour faire régner la paix sociale, le temps est venu de l'insoumission. À commencer par l'insoumission intellec-

tuelle, celle qui consiste à refuser les vocables de l'ennemi, celle qui exige d'appeler les choses par leur nom et donc à dire que le véritable nom du progressisme, c'est le régressisme.

Avec Macron, c'est la régression permanente, avec toujours les mêmes oripeaux, ceux qu'endosse celui qui prétend ne vous apporter que des bienfaits. Faute de se trouver un champ de bataille à sa mesure, le Narcisse jupitérien qui préside à nos funestes destinées rêve sans doute d'être celui qui verra se réaliser, durant son mandat, « l'événement le plus important depuis que l'homme a marché sur la lune ». Nous n'en sommes pas loin.

Il y a vingt ans, avec *Le Tombeau d'Aurélien* (Grasset), un ouvrage éblouissant, Claude Imbert, le fondateur du *Point*, avait imaginé un dialogue épistolaire entre un contemporain et Aurélien, un haut fonctionnaire romain du IV^e siècle, stupéfait de ce qu'il apprenait sur cet autre temps de crépuscule qu'est le nôtre. Ainsi Aurélien écrivait-il :

« *Ce grand chambardement autour de toi n'est pas une péripétie banale de l'Histoire ! On dirait que les peuples de ton temps changent de croyances, de conscience, de règles et de sentiments, qu'ils abandonnent toute mémoire, qu'ils se dressent devant le reste du monde en Narcisses planétaires, tout éperdus d'eux-mêmes, comptant sans fin leur or, prêchant comme évangile l'art de produire et de consommer. L'art aussi de conquérir mille libertés théoriques dont beaucoup ne serviront en vérité que leurs intempérances. J'aperçois chez tes "hommes libres" bien des esclaves qui s'ignorent, et que je vois moins libres que les tiens* ».

Claude Imbert est mort peu avant qu'Emmanuel Macron n'accède à l'Élysée, mais on ne voit pas ce qu'il aurait pu écrire de plus, et de plus juste. ♦ **Bruno Larebière**

LR en marche vers Emmanuel Macron

Qui a dit : « Emmanuel Macron est le meilleur président de droite qu'on ait eu depuis un certain temps » ? Lorsque vous le lirez, les bras vous en tomberont des mains. Avant cela, dégustez les vilénies. **Appréciez les trahisons. Et rendez grâce à Macron. Si ! Grâce à lui, la droite française a jeté le masque.**

Ne dites pas à Camille Pascal qu'il a rallié la macronie, il s'en offusquerait. Il est juste parti travailler pour un vieil ami, qui, ayant été nommé Premier ministre, s'est avisé que son talent de plume pourrait lui être utile. Par arrêté publié au *Journal officiel* du 16 septembre, l'auteur d'*Ainsi Dieu choisit la France : la véritable histoire de la fille aînée de l'Église* (Presses de la Renaissance, 2016), ouvrage dans lequel il entendait « renouer avec le roman national », et lauréat du Grand Prix du roman de l'Académie française 2018 pour *L'Été des quatre rois*, s'est donc retrouvé nommé conseiller au cabinet du Premier ministre. Un littéraire pour écrire des discours, quoi de plus naturel ? Sauf que Camille Pascal est aussi un peu, beaucoup, énormément un politique. De droite. Il est même un homme avec « de solides convictions, qui, au regard des critères évangéliques, ne le rangeaient pas précisément dans la catégorie des tièdes ». Dixit... Patrick Buisson, dans *La Cause du peuple* (Perrin, 2016), se félicitant de l'arrivée de Camille Pascal, « aussi fine plume qu'ardent catholique », à l'Élysée, fin 2010, pour y rédiger les discours les plus importants du président Nicolas Sarkozy, tel celui du 600^e anniversaire de la naissance de Jeanne d'Arc.

SARKO NE REVIENDRA PAS, IL EST DÉJÀ LÀ !

Dans *Le Mauvais Génie* (Fayard, 2015), Ariane Chemin et Vanessa Schneider assurent que Camille Pascal est vite devenu un précieux « allié » pour Patrick Buisson, « le complice pour contrer l'influence des "mou", [...] Pierre Giacometti ou Franck Louvrier ». Sur ce point, on les croit volontiers, et on ajoutera même qu'il ne faut pas oublier de ranger Henri Guaino au rayon de ceux dont le tandem œuvra à réduire l'influence un peu trop mollassonne et imprégnée de laïcisme républicain à leur goût. Camille Pascal chantait-il la chrétienté ? Guaino usait des ciseaux, avant que Buisson ne tempête pour faire réintégrer le passage... Sarko battu, Camille Pascal, conseiller d'État donc pas franchement dans le besoin pécuniaire qui conduit

à écrire dans des journaux dont on regrettera ensuite la fréquentation, a ensuite tenu chronique dans *Valeurs actuelles*, y exposant des vues qui étaient, parole d'homme de droite, purs délices.

« *Il ne faut pas y lire quelque chose de politique* », ont donc tenté de déminer, selon la formule qui consiste à ne pas citer la source tout en la désignant, les « proches » du Premier ministre lorsqu'il a rejoint le cabinet de Jean Castex. Un peu comme si les « proches » du chef de l'État nous assuraient qu'il ne fallait rien voir de politique dans la nomination à Matignon de celui qui était membre de LR jusqu'à la veille de sa désignation ; rien de politique non plus dans les multiples rencontres entre Emmanuel Macron et Nicolas Sarkozy ; rien de politique dans l'anecdote rapportée par *Le Figaro* et que l'on ne résiste pas au plaisir de narrer.

Alors que Jean Castex a composé son gouvernement, Camille Pascal adresse ce mot plein d'esprit à Nicolas Sarkozy : « *Je suis quand même étonné que personne ne m'ait dit que vous étiez revenu !* » Amusement de Sarko qui appelle Camille Pascal et lui dit : « *Ne dites pas que c'est un gouvernement sarkozyste, mais je suis content pour Jean Castex et pour le pays, car il est entre de bonnes mains* ». Trop tard pour le conseil d'omerta. Camille Pascal avait déjà déclaré quelques mois plus tôt, à l'antenne de BFM : « *Il y a des similitudes entre les deux hommes* » [Macron et Sarko, Ndlr], ajoutant, en portant cette fois le débat sur le plan politique : « *Il y a un rapprochement entre le macronisme et le sarkozysme* ». Parce que, au fond, l'un n'est pas de droite, et l'autre non plus ?

« IL N'Y A AUCUNE RAISON POUR QUE LR CONTINUE D'EXISTER »

Si, dans le fond, pas grand-chose ne distingue les LR et La République en marche, c'est que « *la matrice intellectuelle du macronisme, c'est le libéralisme* », nous explique le politologue Guillaume Bernard, maître de conférences de l'Institut catholique de Vendée. « *De centre-gauche au XIX^e siècle,*

le libéralisme s'est retrouvé sur la droite du spectre politique au cours du xx^e siècle. Voilà pourquoi on interprète Macron comme étant de droite. En réalité, par son positionnement central, il empiète sur les espaces politiques de droite et de gauche. C'est ce qui le rend fort. Les forces politiques susceptibles de le concurrencer étant divisées, cette position centrale le rend difficilement battable. Donc, tous ceux qui sont sur la droite du spectre politique doivent se positionner par rapport à lui. Est-ce qu'ils sont libéraux ? Si c'est le cas, ils rejoignent Macron. S'ils ne le sont pas, ils essaient d'exister à côté de lui ».

Alors, terminée la droite telle qu'on l'a connue avec Séguin, Chirac et Juppé réunis en une même formation ? « Oui, continue Guillaume Bernard. Un parti politique qui serait hybride, qui rassemblerait, avec les libéraux, des conservateurs, des centristes, des gaullistes, bref, diverses sensibilités comme c'était le cas à l'UDF, au RPR, puis au sein de l'UMP puis des LR, c'est terminé. Pourquoi ? Parce qu'il y a une offre politique qui peut gagner l'élection sur le positionnement du libéralisme. Il n'y a donc aucune raison qu'un tel parti hybride continue d'exister ».

Aucune raison de fond, mais une multitude de petits intérêts, voire d'espoirs dont on ne saura que demain, ou après-demain, quand Emmanuel Macron aura passé la main ou qu'il aura sombré, s'ils étaient fols. Au rayon des profits immédiats, des mairies, en grand nombre, et sans aucun doute des départements et des régions l'an prochain, avec ou sans le renfort des macronistes. Et aussi des sièges de députés. Lors des six élections législatives partielles dont le premier tour s'est tenu le 20 septembre, aucun candidat de La République en marche (LREM) ne s'est qualifié pour le second tour. Aucun ! Alors que LR en a qualifié trois, avec des chances de victoire (1). Pour quoi faire une fois élus à l'Assemblée, c'est une autre question que ne se sont manifestement pas posée les électeurs de la 1^{ère} circonscription du Bas-Rhin.

Ils ont accordé 45 % de leurs suffrages au candidat se réclamant de LR – et seulement 3 % à celui de LREM ! – alors que la partielle était due à l'élection du LR Éric Straumann à la mairie de Colmar et à l'impossibilité pour sa sup-

Car à LR, la machine à CV et lettres de motivation à adresser, sans même avoir besoin de timbrer le pli, au 55, rue du faubourg Saint-Honoré, tourne à plein régime.





pléante, LR elle aussi jusqu'à l'an dernier, de siéger à l'Assemblée : elle est entrée au gouvernement ! Pour une partie de l'électorat, il semble bien que voter LR, c'est encore voter à droite. Et que voter à droite, ce n'est pas voter pour les candidats de Macron, même si c'est dans ce parti que Macron puise ses Premiers ministres et bon nombre de ses ministres. Avec l'embarras du choix.

LA PENTE ÉTAIT TROP RAIDE POUR RAFFARIN

Car à LR, la machine à CV et lettres de motivation à adresser, sans même avoir besoin de timbrer le pli, au 55, rue du faubourg Saint-Honoré, tourne à plein régime. Par conviction, par ambition ou les deux. De sorte qu'Emmanuel Macron a du mal à choisir. Il s'en est fallu de peu, par exemple, que Jean Castex ne succède pas à Édouard Philippe. Un autre prétendant a longtemps été donné favori : Jean-Pierre Raffarin. Oui, l'ancien premier ministre de Jacques Chirac était prêt, une nouvelle fois, à faire don de sa personne à la France ! Un long article à sa gloire, empli de témoignages élogieux de grands patrons, était même prêt à être publié dans un grand hebdomadaire où l'on pèse le poids des mots. Hélas pour la rigolade, le chef de l'État s'est aperçu à temps qu'il serait trop incongru de faire « *premier de cordée* » l'auteur de cette mémorable phrase : « *Notre route est droite, mais la pente est forte* », tant il eût été facile de moquer sa sinuosité.

Ce fut donc Jean Castex, s'appuyant sur un Bruno Le Maire aux responsabilités étendues et sur un Gérald Darmanin copiant ses propos sur ceux du plus illustre de ses prédécesseurs à qui cela avait si bien réussi, électoralement du moins. Roselyne Bachelot et quelques autres de moindre calibre ayant rejoint l'aréopage, on comprend mieux pourquoi LR a vendu son siège, n'en demeurant que locataire : demain, les réunions d'état-major du parti pourront très bien se tenir dans la salle du conseil des ministres...

On exagère ? À peine. Lors du vote sur le discours de politique générale d'Édouard Philippe, en juillet 2017, il ne s'était même pas trouvé un quart des députés LR pour voter contre ! L'un avait voté pour et 75 s'étaient abstenus alors que tous venaient juste d'être élus par des électeurs qui les avaient préférés aux candidats soutenant le chef de l'État ! Il est vrai que quelques semaines plus tôt, ils avaient, tous ou presque, voté pour Emmanuel Macron au second tour de la présidentielle – sans parler de ceux qui l'avaient fait dès le premier tour au motif que Fillon, franchement, propageait un discours et un programme bien trop droitiers.

UN PARTI SANS CHEF FACE À UN CHEF SANS PARTI

En cet automne 2020, on en est au point où on ne sait plus si c'est bien la macronie qui a effectué un raid sur LR ou si c'est LR qui, peu à peu, s'empare

Rideau sur cette droite-là. Rideau sur tous ceux qui nous ont fait croire, des décennies durant, qu'ils représentaient la droite française.

de la macronie. Un peu comme ces OPA qui se retournent contre celui qui a lancé l'offensive. Sauf que là, le combat – même fraternelle, la politique est toujours un combat – se déroule entre deux nains. Entre un parti présidentiel inexistant, sans ancrage et dont l'armée mexicaine est en pleine crise, et un parti résiduel, mais encore solide localement comme l'ont montré les dernières municipales.

Emmanuel Macron doit être conscient de ce risque. Cet été, il a finalement retoqué l'entrée au gouvernement de Guillaume Larrivé. Larrivé ? Oui, Larrivé. On croyait avoir atteint l'acmé de l'indécence avec Aurore Bergé, que le groupe LREM à l'Assemblée nationale a failli élire à sa tête en oubliant qu'elle avait été tour à tour et dans le désordre fillonniste, sarkozyste, copéiste – et juppéiste, ouf – c'était méconnaître le député LR de l'Yonne qui est allé jusqu'à faire publiquement une offre de service à Jean Castex, et dans *Le Figaro* siouplaît, y assurant, la main sur le cœur : « *Je ne raisonne pas comme un apparatchik de parti, mais comme un serviteur de l'État engagé dans la vie publique* ». Comme le serviteur d'un État tyran ?

Car c'est bien cela qu'il dénonçait dans le livre qu'il a publié fin 2018 aux éditions de l'Observatoire : *Le Coup d'État Macron – Le Prince contre la nation*. Celui qui se définissait comme « *libéral national* », celui qui se réclamait haut et fort de « *la droite décomplexée* », celui qui avait travaillé aux côtés de Nicolas Sarkozy, et de Brice Hortefeux, et de Laurent Wauquiez, celui qui avait eu l'outrecuidance de demander au garde des Sceaux de lui fournir la répartition par nationalités de la population carcérale, celui-là même avait écrit : « *Qu'est-ce que le macronisme au pouvoir ? Un nouvel absolutisme* ». Et il voulait en être... À regretter le temps où, apparatchik peut-être, mais apparatchik saisi d'un instant de lucidité, il écri-

vait : « Emmanuel Macron se pense et agit comme le premier président post-national. Le règne macronien fragilise l'État-nation, sous l'effet de trois facteurs délétères : l'europhisme, le tribalisme et le transformisme ».

Mais voilà, deux quinquennats dans l'opposition, c'est trop. Guillaume Larrivé ne s'en est d'ailleurs pas caché : « J'aspire à gouverner un jour. [...] Si le chef de l'État et le Premier ministre m'avaient proposé une mission ministérielle au service de la sécurité et des libertés des Français, j'aurais évidemment répondu du présent », a-t-il déclaré au JDD avec l'amertume de celui qui n'a pas obtenu les responsabilités à la hauteur de l'estime qu'il a de lui-même.

Au-delà de la personne de Larrivé, ses propos fournissent aussi une clef de lecture politique des rapprochements entre des personnalités de LR et Emmanuel Macron. Car ce qui les sous-tend, c'est qu'au chef de l'État, il manque une formation digne de ce nom, de vrais cadres, qu'il n'a pas trouvés dans la « société civile », des troupes ; à LR, il manque un chef. La jonction totale est pour l'après-2022 ?

LA « TRADI REVÊCHE » DÉINHIBÉE PAR MACRON

Dans un long entretien paru dans *Le Point* au lendemain des dernières élections européennes et de la débâcle de la liste LR conduite par François-Xavier Bellamy (8,48 %), Emmanuelle Mignon, qui avait été directrice des études de l'UMP, c'est-à-dire chargée de superviser le programme du candidat Sarkozy et celui porté par les candidats UMP aux législatives de 2007, puis avait assumé les fonctions de directrice de cabinet, puis de conseillère, de Nicolas Sarkozy à la présidence de la République, résumait ainsi la situation : « L'électorat de droite évolue avec son temps. Heureusement ! » Autrement dit, l'électorat de droite cesse d'être de droite quand le sens de l'histoire le lui commande, et c'est tant mieux !

L'ancienne cheftaine scout, qui mettait un point d'honneur à se revendiquer comme « conservatrice » – « dans le sens britannique » du terme, précisait-elle – et était qualifiée par *Libération* de « tradi revêche », ajoutait au *Point* : « Il n'y a plus rien de commun avec l'appel de Cochin (2). Et les positions sur l'immigration évoluent aussi à la faveur d'une plus grande mixité », précisant également : « Il faut clairement abandonner les sujets de mœurs. Je l'avais dit à Nicolas Sarkozy quand il avait repris la tête de l'UMP en 2014. Les Français sont devenus

libéraux : les gens vivent comme ils veulent. D'ailleurs, si la droite avait été plus intelligente et avait tenu ses promesses, elle aurait fait l'union civile et il n'y aurait peut-être pas eu les débats sur le mariage pour tous. Il faut à mon avis d'urgence abandonner ces thématiques-là ».

Renégate, Emmanuelle Mignon ? Plutôt désinhibée par l'accession de Macron à la tête de l'État, dont la politique économique et sociale libérale – du moins le croit-elle – lui sied et, par effet domino, a fait sauter tous les verrous qui l'empêchaient encore de verser dans le plus pur libéralisme, « sociétal » comme on dit pour ne pas prononcer mot de « civilisationnel » et bien réel celui-là, vers lequel elle était déjà attirée durant ses années élysiennes.

PATRICK BUISSON AVAIT BIEN VU LE COUP VENIR

Patrick Buisson a raconté, dans *La Cause du peuple*, les interrogations d'Emmanuelle Mignon, pourtant catholique pratiquante, sur le sujet majeur de la « fin de vie ». « On dit quoi sur l'euthanasie ? Les Français sont hyper pour [...] Notre candidat lui-même, il est un peu pour, non ? C'est quoi la stratégie d'être contre ? », lui avait-elle demandé. Il avait fallu qu'il lui rappelle que le rôle du politique est de « fixer des repères », qu'il cite Pascal – Blaise, pas Camille – (« Le propre de la puissance est de protéger » – et, en l'occurrence, de protéger les plus fragiles), qu'il lui explique que l'euthanasie légalisée serait la variable d'ajustement du système de retraites, etc., bref, que la « stratégie » n'avait rien à voir dans ce qui relevait du devoir d'un homme d'État.

Buisson raconte s'être amusé de ces échanges, mais il avait bien compris, écrivait-il près de deux ans avant qu'Emmanuelle Mignon ne fasse son « coming out » macronien, que ses interrogations « étaient symptomatiques d'une certaine droite confrontée au "fait social total" du capitalisme, à sa propension comme globalité dialectique à envahir toutes les sphères de l'existence humaine, y compris les plus intimes ». Quelques lignes plus loin, il avait eu cette phrase : « Pour une droite depuis trop longtemps idéologiquement inconsistante et obsédée par l'économie, le relativisme éthique toujours plus grand qui gagnait la société représentait un vrai défi ».

On ne fera pas l'injure à Emmanuelle Mignon de penser qu'elle n'a pas lu *La Cause du peuple*. Elle fait partie des rares politiques à en avoir reçu un exemplaire dédicacé. Elle a eu tout loisir de réfléchir au défi. Son verdict est tombé en juin 2019 : « Il faut dire les choses comme elles sont : Emmanuel Macron est le meilleur président de droite qu'on ait eu depuis un certain temps ». Rideau sur cette droite-là. Rideau sur tous ceux qui nous ont fait croire, des décennies durant, qu'ils représentaient la droite française. ♦ Jean Masson et Blanche Sanlehenne

(2) Appel publié le 6 décembre 1978 sous la signature de Jacques Chirac, alors président du RPR. Le texte se prononçait en faveur de l'Europe des nations et comportait notamment ces phrases : « Comme toujours quand il s'agit de l'abaissement de la France, le parti de l'étranger est à l'œuvre avec sa voix paisible et rassurante. Français, ne l'écoutez pas. C'est l'engourdissement qui précède la paix de la mort. Mais comme toujours quand il s'agit de l'honneur de la France, partout des hommes vont se lever pour combattre les partisans du renoncement et les auxiliaires de la décadence. »

Contre le macronisme, l'hésychasme !

Entre l'homme et la fonction, entre le représentant et les représentés, entre le spleen et l'idéal, entre l'être, l'État et le devoir-être, et, *en même temps*, entre la gauche et la droite, la pensée est crucifiée à l'évocation de ce nom : penser à Macron, est-ce réellement penser à quelqu'un ou à quelque chose ?

Entre l'homme et la fonction, entre le représentant et les représentés, entre le spleen et l'idéal, entre l'être, l'État et le devoir-être, et, *en même temps*, entre la gauche et la droite, la pensée est crucifiée à l'évocation de ce nom : penser à Macron, est-ce réellement penser à quelqu'un ou à quelque chose ? On pourrait aisément justifier ce vertige par le mot d'esprit de Freud, qui affirmait que « gouverner » est un « métier impossible », au sens où il n'aboutit jamais, c'est pourquoi il appelle une glose infinie, mais la cause est différente : le vertige qui menace l'intelligence qui veut penser Macron vient de ce qu'il incarne la fluidité rendue à elle-même.

Le visage de Macron, c'est le visage du non-visage, le triomphe du bougisme souriant, l'apogée de l'homme sans qualités stables. C'est l'homme qui ne veut surtout pas être pensé, car il est *en marche*, résolument mobile et défini par cette mobilité même. Réfléchir sur Macron l'arrêterait, or, comme pour un électron selon le principe d'incertitude d'Heisenberg, si on connaît sa localisation, on ne connaîtra pas sa vitesse, et vice versa. Or sans sa vitesse, Macron n'est rien. Cela nous permet de noter que Macron n'apparaît pas comme un dieu olympien, comme un Jupiter à contempler, mais plutôt comme une particule élémentaire.

S'opposer à Macron serait dès lors extrêmement simple. Il suffirait de s'immobiliser et de tenir. La fin du bougisme bavard, ce serait... L'hésychasme, du nom de la pratique ascétique de l'Église orthodoxe, qui veut dire « immobilité, calme, repos et silence ». L'hésychasme est le cœur méconnu de la spiritualité chrétienne orientale, axée sur l'ascension vers Dieu en trois étapes : purification (*catharsis*), contemplation

(*theoria*) et divinisation de l'homme (*theosis*). Saint Grégoire Palamas en est le théoricien le plus abouti et les moines du mont Athos en sont les pratiquants les plus connus. Ils sont tout sauf des *consommacteurs* idéaux qui travaillent à la reprise de l'activité économique.

C'est plus qu'une boutade. Le bougisme est le stade suprême du capitalisme. Or, si l'on en croit Max Weber dans son *Éthique protestante et l'Esprit du capitalisme*, nous en sommes là à cause de la déformation de l'ascétisme chrétien opérée par les calvinistes, qui ont décidé au XVI^e siècle de vivre et de travailler comme des moines, dans le monde, sans consommer les fruits de leur labeur. L'accumulation capitaliste n'était que le signe de leur *possible* élection divine, c'est-à-dire la cristallisation de leur abyssale *inquiétude* métaphysique. L'impulsion capitaliste, dont le bougisme macronien n'est que le dernier avatar, serait-ce simplement la corruption du meilleur qui aurait engendré le pire ? La solution ne serait-elle pas alors dans la guérison de cette angoisse métaphysique *infinie* qui se manifeste dans l'espoir d'une croissance économique *infinie* ?

Comment comprendre autrement que par ce biais religieux la furie destructrice, « réformiste » dit le président, à laquelle nous assistons ? Rien ne peut ni ne doit échapper à la fluidification, au devenir particule élémentaire. Tout est mobilisé. Comme l'écrivait Guy Debord : « C'est pour devenir toujours plus identique à lui-même, pour se rapprocher au mieux de la monotonie immobile, que l'espace libre de la marchandise est désormais à tout instant modifié et reconstruit. »

S'exclamer « Ô temps, suspends ton vol ! » est désormais un propos subversif. Mais qui lit encore Lamartine ? D'ailleurs, c'est bien fait pour sa gueule : après la branlée qu'il a prise à l'élection présidentielle, il ne va tout de même pas nous donner des leçons ! ♦ **Radu Stoenescu**





Agnès Thill « Ses belles paroles m'ont séduite, mais ce n'était que du mensonge »

Agnès Thill, député de l'Oise, croyait en Macron. Jusqu'à ce que, à l'occasion du débat sur l'extension de la PMA, à laquelle elle était opposée, elle soit exclue de LREM. Désormais « citoyenne libre », elle raconte « la face cachée du "nouveau monde" » dans un livre. Et dévoile à *L'Incorrect* le vrai visage de Macron.

Qu'est-ce qui vous a séduit chez Emmanuel Macron au point que vous ayez choisi de le rejoindre pour la campagne présidentielle de 2017 ?

Je ne voulais ni de Hollande, ni de Sarkozy, ni de Hamon. À ceux qui lui reprochaient d'être socialiste, Macron répondait qu'il s'était émancipé de Hollande. Ça me plaisait, mais c'était la première arnaque, parce qu'en réalité, ils sont bien les mêmes. Ensuite, il parlait rassemblement et dépassement des clivages. Le pays allait très mal, donc je trouvais très bien qu'on se retrouve tous les manches pour le relever. Il disait qu'il prendrait toutes les bonnes idées, d'où qu'elles viennent, ce que je trouvais intelligent. Mais ils se sont fait rattraper par le système : aujourd'hui, si une proposition vient d'ailleurs, ils ne la prennent pas. Ses belles paroles m'ont séduite, moi et beaucoup d'autres, mais ce n'était que du mensonge, que de la tchatche !

Avez-vous vu une évolution entre Macron candidat et Macron président ?

Finalement, il reste identique à lui-même : il aligne les belles paroles ! Il dit ce que l'auditoire veut entendre, quitte à dire une chose et son contraire dans la même phrase. Avec ce « en même temps », tout le monde y trouve ce qu'il aime. Résultat : on se trouve dans un parti où il y a Aurélien Taché et Agnès Thill. C'est incompatible. Finalement, le clivage gauche/droite ne peut pas être dépassé car ce ne sont pas du tout les mêmes idéologies. Si c'est pour le remplacer par un clivage progressistes/populistes, alors ce n'est

pas un progrès : c'est retrouver une lutte des classes qu'on avait réussi à anéantir. Ils ont tellement échoué à réduire la fracture sociale qu'ils classent les gens dans des cases : religion, race, genre ou orientation sexuelle.

Quelles relations entretient-il avec les députés de sa majorité ?

Une relation à la fois affective et culpabilisante. De temps en temps, il les voit pour essayer de les rebooster et voilà, ils l'ont vu... En réalité, il ne marche qu'à l'affectif. Et puis il entretient une espèce de lien de culpabilité, en leur faisant comprendre qu'ils sont là grâce à lui. Aujourd'hui, j'en viens à dire qu'il est là grâce à nous. Il tient les gens par les mots, ce qui fonctionne encore parce qu'il y a beaucoup de néophytes en politique dans la majorité. En ce qui me concerne, la magie des mots est tombée.

À quel moment vous êtes-vous rendu compte de la duplicité du « en même temps » macronien ?

Au moment du débat sur l'extension de la PMA, à laquelle j'étais opposée, et où on m'a empêchée de parler. J'ai été exclue non pas parce que je votais contre – j'avais le droit – mais parce que je le disais dans les médias ! Ces gens-là vont dire « Je suis Charlie » alors qu'ils bâillonnent la liberté d'expression ! Quand on ne peut pas exprimer une opinion, la démocratie est en danger. On ne doit penser qu'une seule chose : comme eux.

Le président a-t-il joué un rôle dans votre exclusion ?

Je pense qu'il ne s'en est pas mêlé. Mais justement, il n'a rien fait pour que je reste non plus. J'ai été exclue et il n'est jamais venu à moi. Sur la loi bioéthique, dans ma grande naïveté, je croyais ce que beaucoup disaient : le groupe est sectaire, mais Macron est quelqu'un de bien. En réalité, il en partage l'idéologie, même s'il fait croire que non. Il avait d'ailleurs dit à la présidente des Associations familiales catholiques (AFC) : « Votre problème, c'est que vous croyez qu'un père, c'est forcément un mâle ». Mais il sait très bien parler et arrive à mélanger une chose et son contraire, de sorte que je croyais qu'il n'y était pas totalement favorable.

Que nous dit cette exclusion de son rapport à l'altérité idéologique et au débat démocratique ?

Il n'y a pas de débat. On lapide les gens sans autre forme de procès. Sur le plan personnel, ça a été une mise à mort politique et professionnelle, et ils le savent très bien. Il dit qu'il faut nommer le réel, mais il est le premier à dé-nommer le réel. Qui dit « incivilités » pour nommer des meurtres ? Qui dit que le père peut être une grand-mère ? Il est le premier à tout modifier, à « changer de regard » comme il dit. À force de dénommer les choses, on construit effectivement un monde sans racines dont on peut tout faire. Et quand on ment aux gens, ils ne se mettent pas à croire en des mensonges : ils ne croient plus en rien du tout. ♦ **Propos recueillis par Rémi Carlu**



**TU N'ES PAS
DES NÔTRES**
Agnès Thill
L'Artilleur
224 p. – 16 €

La fabrique du chaos civilisationnel

La France n'est pas seulement en déclin, elle est en proie au chaos civilisationnel et les Français en souffrent chaque jour un peu plus ainsi que le constate la dernière enquête sur les « fractures françaises ». Pourquoi Emmanuel Macron échoue-t-il à inverser cette spirale négative ?

Différentes analyses ont déjà été produites pour répondre à cette question, mais aucune ne s'est attardée sur deux notions, établies, à plus de trois siècles de distance, par le philosophe anglais Thomas Hobbes (1588-1679) et par le professeur américain de sciences politiques (et auteur à succès) Samuel Huntington (1927-2008), qui apparaissent comme les deux critères fondamentaux du politique : la violence et la civilisation. Tout le reste, en effet – le type de régime, la formation de l'État, la structure des institutions et le rapport qu'elles entretiennent entre elles, la forme du droit en vigueur, etc. –, est secondaire et soumis à ces deux critères.

Car au fondement du politique sont logés deux concepts : l'unité et le pouvoir. L'unité politique présuppose une homogénéité culturelle, un peuple pourvu d'un projet civilisationnel commun. L'exercice du pouvoir présuppose la capacité de discriminer entre l'ami et l'ennemi, capacité qui inclut la détermination collective de faire usage de violence face à l'ennemi désigné, car il n'y a pas d'exercice du pouvoir sans violence. Or, le logiciel macronien – et plus largement le logiciel social-libéral moderne – ne dispose d'aucun de ces deux fondements. Emmanuel Macron, et plus largement tous les acteurs politiques désireux d'ignorer ou de minimiser ces critères, ne peuvent donc qu'échouer face aux défis actuels, et particulièrement face à l'hystérie revendicatrice et violente, multiforme, qui a saisi notre pays et qui le tire vers le bas.

DÉSIGNER L'ENNEMI, L'ENNEMI SAIT FAIRE, LUI...

Il est un point qu'il nous faut éclairer dès maintenant : l'ensauvagement de la société, qui occupe très largement l'actualité médiatique, n'est pas réductible à un simple phénomène de hausse de la délinquance. Maintenir l'analyse de l'en-

sauvagement au niveau premier du « fait divers » revient à ignorer volontairement les causes du conflit qui oppose les groupes ensauvagés au reste de la population et aux institutions républicaines. Car cette hausse, tout à fait réelle par ailleurs, n'est que la partie émergée de l'iceberg. Elle n'est que le voile social qui masque un choc civilisationnel dont la composante violente est de plus en plus visible.

Si Emmanuel Macron est incapable de discerner la pertinence du paradigme civilisationnel huntingtonien pour analyser la violente fracturation de la société française, s'il est également impuissant à désigner l'ennemi, pour y faire face, le combattre et le réduire, en revanche, ceux qui commettent ces violences y parviennent parfaitement. Le Français égorgé par un islamiste, qu'on pense à Arnaud Beltrame ou au père Hamel, est l'ennemi désigné. Le Français battu, lynché, poignardé en pleine rue ou dans le métro par un migrant, est l'ennemi désigné. La Française violée par un réfugié est l'ennemi désigné. La cathédrale de Nantes, incendiée par un Rwandais en situation irrégulière, est l'ennemi désigné. La statue de Colbert, dégradée par un indigéniste africain, est l'ennemi désigné. Les forces de police, agressées plus de 110 fois par jour, sont l'ennemi désigné. Sans compter les clips de rap qui appellent à tuer des bébés blancs ou à niquer la France, clips qui désignent, là encore, la population majoritaire de ce pays, et ce pays lui-même, comme l'ennemi.

HUIT FRANÇAIS SUR DIX VOIENT BIEN LE DÉCLIN

La France est de longue date confrontée à ce conflit civilisationnel. L'inaction cumulée des gouvernements successifs a conduit la France à devenir, selon les termes employés par Samuel Huntington dans *Le Choc des civilisations*, un « pays déchiré », un pays où l'enjeu est désormais celui d'un « changement d'apparte-

nance civilisationnelle ». Les partisans de ce conflit civilisationnel engagé contre la France sont des indigénistes, présents de plus en plus massivement sur le territoire national, appuyés par différents types d'organisations et d'institutions, principalement issues de l'extrême gauche politique, syndicaliste, associative et médiatique.

Qu'est-ce qu'un conflit civilisationnel ? Huntington le définit comme un ensemble de « relations perpétuellement tendues qui dérangent de temps en temps vers la violence ». Notons par ailleurs qu'Huntington inscrit dans le phénomène d'indigénisation toutes les « résurgences des cultures non occidentales », c'est-à-dire à la fois les revendications africaines, décoloniales, et la résurgence islamique, qui sont à l'heure actuelle les deux principales formes d'opposition à la civilisation française – et à la République.

La nature civilisationnelle de ce conflit est évidente pour une très large partie de la population française. En effet, selon les résultats, publiés mi-septembre, du baromètre annuel « Fractures françaises » réalisé par Ipsos/Sopra Steria pour *Le Monde*, le Cevipof, la Fondation Jean-Jaurès et l'Institut Montaigne, 78 % des Français estiment que « la France est en déclin », un résultat en hausse – de neuf points ! – depuis l'élection d'Emmanuel Macron à la présidence de la République, alors que son arrivée au pouvoir l'avait fait très sensiblement chuter.

De façon plus précise, que pensent les Français selon cette enquête ? À 61 %, ils jugent qu'« on ne se sent plus chez soi comme avant » ; 66 % estiment qu'« il y a trop d'étrangers en France » ; 58 % pensent que l'islam n'est pas « compatible avec les valeurs de la société française » (alors que ce chiffre ne s'élève qu'à 9 % et 19 % pour les religions catholique et juive). Le choc civilisationnel ne fait donc pas mystère pour la « France périphérique » ; il n'est moralement inacceptable que pour les élites bourgeoises des métropoles, particulièrement les élites médiatiques et politiques, celles qui façonnent l'opinion et les lois.

L'autre fondement, la violence, obéit à la même logique. La nécessité de rendre au pouvoir politique ses attributs premiers, c'est-à-dire non seulement l'autorité (82 % des sondés manifestent « le besoin d'un vrai chef pour remettre la France en ordre »), mais l'usage légal et légitime de la violence physique, voire du permis de tuer, s'impose aujourd'hui à 55 % de la population française, alors que dans

les médias, la simple évocation de la mort pénale est sujette à censure et à discrédit.

L'« IDIOT UTILE » DE L'ISLAMISATION

Emmanuel Macron ne se contente pas d'afficher une impuissance politique face au chaos civilisationnel qui a saisi la France, il en est un acteur – certains diraient qu'il en est « l'idiote utile » – de l'indigénisation. Croyant mener une politique du « en même temps » équilibrée, à travers sa lutte (législative) contre les « séparatismes » ou celle (verbale) contre la délinquance, il favorise en réalité les opposants à la France et à la République par une politique en tous points libérale. Pourquoi ?

Un conflit civilisationnel se joue sur deux tableaux, au moins, dont l'un des deux est d'ordre culturel. Si l'exercice d'un soft power civilisationnel est strictement non violent physiquement, sa nature métapolitique lui confère cependant une supériorité sur tous les principes politiques libéraux, et notamment la laïcité. Un principe libéral est protecteur uniquement face à une domination politique étatique ; face à une domination métapolitique, il est impuissant. La laïcité, par exemple, protège relativement bien l'État de l'influence politico-religieuse (à condition que les responsables politiques ne la dévoient pas) ; en revanche, elle est entièrement impuissante face aux influences culturelles dirigées contre la société civile.

Pour le dire autrement, la loi islamique n'a, pour le moment, pas les moyens de s'imposer au Parlement ; en revanche, les Français assistent dans leur quotidien, en bas de chez eux, impuissants, à la multiplication des voiles, des burkinis, du halal, des mœurs islamiques. Le cadre juridico-politique des droits de l'Homme se révèle en effet extrêmement favorable à l'expression du soft power civilisationnel islamique, notamment grâce au concept de *libertés fondamentales* (au sein desquelles on trouve la liberté religieuse). Les responsables politiques – Emmanuel Macron le premier – continuent de considérer le voile, le halal, la construction de mosquées, et l'ensemble des mœurs islamiques, comme des « expressions de la foi musulmane ». En agissant ainsi, ils sacralisent ces éléments au regard des droits de l'Homme, intouchables. En réalité, ces attributs appartiennent à la civilisation islamique : ce sont des attributs culturels, que le pouvoir politique devrait pouvoir réguler pour protéger la civilisation française.

UN PRÉSIDENT QUI AMPLIFIE LE DISSENSUS

Une autre façon de nourrir l'indigénisation de la société française consiste à ne pas contrôler l'immigration, ce qui favorise l'augmentation de l'armée de réserve culturelle indigéniste. Or, nous savons qu'une partie de cette armée de réserve ne se contente pas d'une guerre symbolique – porter le voile comme la vice-présidente de l'Unef Maryam Pougetoux lors d'une audition à l'Assemblée nationale, ou revendiquer la liberté de se baigner en burkini dans une piscine municipale, ce qui est désormais autorisé à Rennes et le sera bientôt dans plusieurs autres villes de France.



Le cadre juridico-politique des droits de l'Homme se révèle en effet extrêmement favorable à l'expression du soft power civilisationnel islamique, notamment grâce au concept de libertés fondamentales.

L'autre tableau, celui qui justifie les termes de *conflit* et de *choc* civilisationnels, est plus inquiétant, car il est celui de la violence physique, de l'ensauvagement, et, en palimpseste, de la guerre civile. Pour que l'ordre soit rétabli, le Léviathan – aujourd'hui l'État républicain – devrait faire un usage bien plus violent de la force, voire extrêmement violent si les nécessités l'imposent. Cependant, cet usage a été paralysé, suivant la même logique de sacralisation de l'individu, par la politique libérale des droits de l'Homme, laquelle, après avoir consolidé autant que faire se peut la suppression de la peine de mort, s'emploie à dépouiller l'État de l'usage de la force. Le citoyen ne peut plus se défendre. La République ne sait plus défendre le citoyen autrement « qu'en droit », et jamais plus « en fait ». Et la République ne peut même plus se défendre elle-même.

Le choc des civilisations, dans sa version « soft power » mais aussi « hard power », est la grande problématique du XXI^e siècle. Emmanuel Macron, comme tous les libéraux, y est idéologiquement opposé. Par cette opposition, il nourrit, au détriment des Français, une bonne conscience : celle d'appartenir au camp du Bien. Le hic, c'est que les faits donnent chaque jour un peu plus raison à Samuel Huntington. Dès lors, non seulement l'aveuglement volontaire d'Emmanuel Macron favorise le chaos civilisationnel qui a saisi la France et qui la conduit vers une forme de désappropriation culturelle, mais il pousse également la République au bord du gouffre, amenant le contrat social plus près de son point de rupture que jamais auparavant dans l'histoire de la V^e République. Avec, comme seul horizon politique, la très redoutée *stasis* : la guerre civile. ♦ **Frédéric Saint Clair**



Un saint-simonien du XXI^e siècle

S'il est réélu, il pourra commémorer en grande pompe le bicentenaire de sa mort. Étonnant d'ailleurs qu'il ne l'ait pas encore panthéonisé. Qui ça ? Son inspirateur. Celui dans les théories fumeuses duquel il inscrit ses pas. Claude-Henri de Rouvroy, plus connu comme comte de Saint-Simon.

Qui est Emmanuel Macron ? Et dans quelle filiation idéologique s'inscrit-il ? Sur le plan politique, on a parlé de Louis-Philippe, qui, avant lui, avait réuni la bourgeoisie de droite et de gauche en un même bloc central. Plus proches de nous, les figures tutélaires de Mendès France, Rocard, Delors ou Strauss-Kahn ont été évoquées. Ou encore celle de Giscard avec son projet de « société libérale avancée », comprenant l'avortement, le divorce, le regroupement familial ou encore l'aventure européenne. Mais s'il est un courant de pensée auquel se rattache le plus le président actuel, c'est sans nul doute le saint-simonisme.

Telle est la thèse que développe magistralement Frédéric Rouvillois dans un ouvrage bien documenté tout juste publié aux éditions du Cerf sous le titre malicieux et évocateur de *Liquidation* (à comprendre aussi bien dans le sens d'une société liquide, sans fondations ni consistance, que dans le processus lui-même qui consiste à liquider tout ce qui

constitue notre héritage anthropologique et civilisationnel). L'auteur y soutient en effet l'enracinement de la pensée macronienne dans la matrice saint-simonienne, de façon quasi inconsciente tant les fondamentaux du saint-simonisme ont été intégrés et digérés par la société post-moderne dont Macron est le héraut.

Un terme résume à lui seul cette filiation: celui de progressisme dont Macron s'est fait le chantre, en fidèle héritier du saint-simonisme qui voit dans le développement de la science, de la technique, de l'industrie et du commerce la source essentielle de l'émancipation des individus et du progrès humain. « À chacun selon ses capacités, à chaque capacité selon ses œuvres », écrivait Saint-Simon qui ne voulait connaître de distinctions que celles qui découlent du mérite des sachants et des industriels. Égalité des chances, résume deux siècles plus tard Emmanuel Macron dans une commune détestation de la richesse fondée sur l'héritage. À cet égard, l'auteur évoque judicieusement les liens étroits

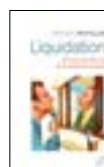
qui unissent notre président au think tank progressiste Terra Nova qui avait proposé de réformer les droits de succession dans un sens confiscatoire. Une proposition hautement saint-simonienne mais heureusement enterrée...

Dépossession du politique au profit de l'économie, règne des experts, passage du « gouvernement des hommes » à « l'administration des choses » pour reprendre la formule d'Engels, refus de l'héritage et de la famille, promotion du féminisme, déification du travail, fétichisme technologique, religion du progrès, confiance aveugle en l'avenir, dépassement des cadres traditionnels qui structurent la société, abolition des frontières, globalisation financière et intégration européenne, les parallèles sont saisissants entre l'utopie saint-simonienne et l'idéologie qui imprègne la pensée et l'action d'Emmanuel Macron.

De fait, le comte de Saint-Simon imaginait déjà en 1814 un « Parlement européen » d'experts; il envisageait également une intégration des États par l'économie, idée prémonitrice de ce que sera en 1952 la Communauté économique du charbon et de l'acier puis l'Union européenne qu'Emmanuel Macron souhaite toujours plus fédérative et intégrée.

Plus surprenant et original, le féminisme, sous la bannière duquel se range Macron – qui a fait de l'égalité des sexes « la grande cause du quinquennat » – s'enracine lui-même dans la pensée de Saint-Amand Bazard et de Prosper Enfantin, héritiers directs de Saint-Simon et continuateurs de la secte de leur maître.

Enfin, on trouve chez Saint-Simon et Macron une même aversion pour la consultation du peuple et le processus démocratique. Dans ses *Lettres à un habitant de Genève* (1803), le premier brocardait ceux qui veulent « mettre le pouvoir entre les mains des ignorants ». Macron n'entretient-il pas le même mépris à l'égard des leaders populistes et de leurs électeurs ? Énième avatar d'un despotisme éclairé qui prétend faire le bien des gens malgré eux. Le principe même d'une oligarchie déconnectée des aspirations profondes du peuple. ♦ **Benoît Dumoulin**



**LIQUIDATION –
EMMANUEL MACRON ET
LE SAINT-SIMONISME**
Frédéric Rouvillois
Éd. du Cerf
304 p. – 20 €



Son nom est confusion

La macronie est une planète à l'atmosphère troublée de collisions permanentes d'astéroïdes. Les concepts s'y entrechoquent sans cesse, créant un chaos de la pensée aussi fascinant qu'effrayant.

Lors de son grand prêche annuel devant la « French Tech », mi-septembre, Emmanuel Macron s'est livré à une confusion d'une étonnante grossièreté : « *La France, c'est le pays des Lumières, c'est le pays de l'innovation. [...] La France va prendre le tournant de la 5G parce que c'est le tournant de l'innovation. Je ne crois pas au modèle amish* ». Si la phrase sur les amish a retenu l'attention, le passage qui la précède révèle bien plus les errements de la pensée présidentielle. Quel rapport entre les Lumières et la 5G ? À part que le macronisme, c'est peut-être juste les Lumières plus la 5G, comme le socialisme, c'était les soviets plus l'électricité, on ne voit pas.

CUISTRERIE DE KHÂGNEUX

Le XVIII^e siècle était certes en partie fasciné par le progrès technologique, réalisation du vieux projet prométhéen de Descartes consistant à rendre les hommes « *comme maîtres et possesseurs de la nature* », mais le progrès technique n'était en rien nécessairement lié aux Lumières. Un des penseurs les plus considérables du mouvement, Rousseau, exprime d'ailleurs une opposition particulièrement ferme envers le progrès technique dans son *Discours des sciences et des arts*. Ce texte était si en désaccord avec les idées des Lumières qu'il remporta le concours de l'Académie de Dijon en 1750...

Les Lumières n'ont aucun rapport direct avec la technique ; elles peuvent l'embrasser ou la critiquer, selon les auteurs. Le cœur du mouvement consiste en la volonté d'édifier une société fondée sur la raison humaine et plus sur les cadres anciens de la tradition et de la religion révélée. Si l'on suit Kant, dans *Qu'est-ce que les Lumières ?* le mouvement se résume à : « *Aie le courage de te servir de ton propre entendement* ». Et non d'appuyer sur l'interrupteur.

Emmanuel Macron a donc tout faux. Pourquoi une telle inexactitude de la part d'un homme que l'on dit si intelligent et cultivé ? On peut y voir un peu de la cuistrerie du khâgneux

qu'il n'a jamais cessé d'être. On peut aussi parier sur une méconnaissance réelle des concepts structurants de la pensée occidentale, signe d'une dégradation du niveau de culture des élites dont le président est un idéal-type. Nous n'en sommes plus à l'époque où un président de la République était l'auteur d'une anthologie de la poésie française et où un autre invitait Ernst Jünger à l'Élysée pour son centième anniversaire, pour ne parler que de Georges Pompidou et de François Mitterrand.

Dans *Révolution*, déjà, le livre qu'il avait publié durant sa campagne présidentielle et dont la lecture laisse penser que, hélas, il en était bien l'auteur, confusions et à peu-près étaient légion, comme ce passage où il appelait les Français à renouer, en l'élisant, avec « *le fil d'une Histoire millénaire qui nous a vus séparer l'Église et l'Etat, inventer les Lumières, découvrir les continents* ». À se demander si Christophe Colomb et Vasco de Gama, entre autres, n'étaient pas de simple tour operators...

RÉDUIRE LA FRANCE

Dans un de ces discours les plus marquants, celui de la Sorbonne le 26 septembre 2017, il définissait l'Europe en ces termes : « *C'est notre histoire, c'est notre identité* ». Cinq minutes après, il dénonçait « *le nationalisme et l'identitarisme* » comme les deux dangers principaux qui guettaient le continent. L'identité contre les identitaires, sûrement trop subtil pour que nous saisissons la nuance, nous autres Français « *que la géographie et l'histoire ont placés au centre de l'Europe* », ainsi qu'il l'affirmait dans *Révolution*, au grand étonnement de toutes les cartes géographiques de notre vieux et cher continent...

L'identité contre les identitaires, sûrement trop subtil pour que nous saisissons la nuance, nous autres Français .

Dans un autre esprit, le 14 juin dernier, Emmanuel Macron, voulant montrer la fermeté de l'État face aux « déboulonneurs » de Black Lives Matter, s'est exprimé en ces termes : « *La République n'oubliera aucun nom de son histoire* ». Or, même si les statues de certains personnages ayant servi la république étaient visées – on pense à celles de Victor Schoelcher –, ce sont surtout les représentations de Colbert, auteur du *Code noir*, qui étaient concernées. Or, chacun sait à quel point Jean-Baptiste Colbert, mort en 1683, était un républicain fervent, lui qui fut l'un des principaux ministres de Louis XIV.

Réduire, encore et toujours, la France au régime qui la gouverne, telle est la règle. Même Jean-Michel Blanquer, le ministre de l'Éducation nationale, s'y est mis, exigeant que les élèves viennent à l'école « *habillés d'une façon républicaine* ». Peut-être voulait-il dire qu'il attend d'eux qu'ils arrivent sans culotte ? ♦ **Ange Appino**

Pourquoi Macron n'est pas un homme de droite

L'opposition de gauche le martèle, les médias le distillent, une large partie des Français le croit : Emmanuel Macron serait un président de droite. Pourtant, ni son idéal politique, ni sa posture, ni son électorat ne sont à proprement parler de droite : il incarne bien davantage un progressisme entrepreneurial, scientifique et mondialisé.

Selon un récent sondage Ifop pour le JDD, 43 % des Français situent Emmanuel Macron à droite de l'échiquier politique (32 % au centre, 16 % à gauche et 9 % ne se prononcent pas). Assurément, les ralliements successifs de personnalités de la droite française ont troublé dans l'imaginaire collectif la réalité du macronisme... et celle de la droite. Saisissant l'opportunité, la gauche répète à souhait que le président est un homme de droite, afin d'élargir son propre espace politique vers les franges progressistes de l'électorat. Il ne faudrait pourtant pas se méprendre sur ce qu'incarne Macron. Pour le dire de la manière la plus succincte qui soit, la droite est le camp de la permanence quand la gauche est le camp du mouvement, avec tout ce que ces deux notions impliquent de rapport au temps et à l'espace, à l'individu et au cosmos. Indéniablement, Macron, fondateur d'En Marche et chantre de la start-up nation, n'est pas un homme de droite.

CONTRE LA PRUDENCE CONSERVATRICE, LE PROGRESSISME ENTREPRENEURIAL

Dans son opusculé *Révolution* – dont le seul titre suffit à l'identifier – le Macron idéologique se révèle par les sujets qu'il omet d'aborder. Tradition

et identité, mode de vie et héritage, enracinement et amour de la patrie : aucun de ces thèmes, chers à tout homme de droite, ne trouve visiblement grâce à ses yeux. Le conservatisme postule que l'individu ne fait pas sens par lui-même, puisqu'il s'inscrit, humblement et prudemment, dans une longue histoire et dans une riche culture, qui toutes deux dépassent son existence et limitent ses volontés individuelles. Par essence, le Gaulois réfractaire moqué par Macron est un conservateur : il revendique une identité propre et refuse d'abdiquer son mode de vie hérité aux injonctions du Nouveau Monde.

Alors que le tempérament de droite repose sur la prudence, Macron se fait à l'exact opposé le chantre du mouvement continu. Insaisissable, l'identité n'est d'après lui qu'une construction sans cesse renouvelée. À propos des racines chrétiennes de la France, il explique que « *ce ne sont pas les racines qui nous importent, car elles peuvent bien être mortes. Ce qui importe, c'est la sève* », oubliant qu'un arbre sans racines ne génère plus de sève, et bientôt s'effondre. Cette perpétuelle fuite en avant explique qu'il a nié l'existence de la culture française, et donc l'absence de mesures sur l'immigration et le communautarisme.

Usant et abusant de la caricature, il peut même avancer que « *le véritable clivage aujourd'hui est entre les conservateurs passésistes qui proposent de revenir à un ordre ancien, et les progressistes réformateurs qui croient que le destin français est d'embrasser la modernité* ». L'ordre ancien qu'est l'État-nation doit ainsi être dépassé pour faire place à la souveraineté européenne, oxymore dont on imagine sans peine la dangerosité.

FAMILLE, IDENTITÉS, TRADITIONS, CREVEZ !

L'ordre nouveau macronien, c'est l'individu-entrepreneur qui s'épanouit dans le monde-marché. Loin d'être de droite, Macron est sur le plan doctrinal un libéral-progressiste, ce dont il ne s'est d'ailleurs jamais caché. Il est arrivé au pouvoir pour métamorphoser la société française et la faire entrer dans la modernité globalisée du XXI^e siècle. Vieillot et ringarde, la France doit être mise en mouvement par l'élite technocratique – d'où son goût pour les réformes structurelles – afin de devenir une « start-up nation », misant sur un entrepreneuriat libre et audacieux. Le macronisme à prétention millénariste incarne le sens de l'histoire, ceux qui s'y opposent sont voués aux gémonies.

Par la réunion du libéralisme économique et du progressisme culturel, la volonté individuelle est faite reine du nouveau monde : la société du choix doit mettre à terre toutes les rigidités, toutes les impossibilités, toutes les barrières. À bas donc les lois naturelles, la famille, les identités, les traditions, les enracinements, les frontières, c'est-à-dire tout ce que révère un homme de droite. Le projet de loi bioéthique, qui prévoit l'ouverture de la





Entouré d'une armée de techniciens, il peut dès lors incarner une autorité présidentielle qui n'est assise que sur l'autorité de la science de gouvernement.

PMA aux couples de femmes, en est la meilleure illustration. Le macronisme est un anti-conservatisme : il doit faire advenir en France la « société liquide » théorisée par le sociologue Zygmunt Bauman, où les individus, dénués de repères identitaires, n'interagissent plus que par le marché.

CONTRE L'AUTORITÉ INCARNÉE, LE JUPITÉRISME SCIENTISTE

D'aucuns argueront que Macron a essayé de réincarner la fonction présidentielle, du moins dans les premiers temps de son mandat, ayant observé de l'intérieur la déliquescence d'une présidence normale. Ce faux-semblant, survenu par des médias acquis à sa cause, s'est bien vite écroulé, mais n'en a pas moins séduit une partie de la droite française.

Pourtant, l'autorité incarnée par la droite de gouvernement est traditionnellement bien différente de la pratique macronienne du pouvoir. Songeons aux rois de France, à Napoléon Bonaparte ou au général de Gaulle : leur autorité politique respective reposait sur un rapport personnel, charnel et intime au peuple français et à son histoire. Pour monarchiser la République, de Gaulle a personnaliser la fonction présidentielle, afin que la verticalité du pouvoir tire sa légitimité d'une relation quasi paternelle aux Français.

L'incarnation macronienne du pouvoir est tout autre : pour parler comme Max Weber, elle n'est que légale-rationnelle. Légale d'abord, car elle est le

résultat du seul jeu électoral, alors que Macron n'a jamais construit de relation charnelle avec les Français. Rationnelle ensuite, car sa victoire se veut une victoire du camp de la Raison. « *Il y a des sachants comme des non-sachants. Et il y a une autorité qu'il faut reconstruire dans une société démocratique, celle de ceux qui savent* » avait-il déclaré, en meeting d'entre-deux-tours, le 1^{er} mai 2017.

Entouré d'une armée de techniciens, il peut dès lors incarner une autorité présidentielle qui n'est assise que sur l'autorité de la science de gouvernement. Loin de s'être fondu dans l'habit gaullien, Macron l'a largement travesti, coupant par-là davantage encore le lien entre peuple et élites. L'autorité de Jupiter n'est pas une autorité incarnée : elle est une mise au pas des Gaulois réfractaires par la science et la raison. En ce sens, le conseil scientifique qui s'est accaparé la gestion de la crise sanitaire n'est que la déclinaison médicale du postulat macronien.

EN CÉSAR DE LA BOURGEOISIE MONDIALISÉE

Dans une perspective marxiste, le vote macronien ressemble à un vote de classe : il est le président des catégories socioprofessionnelles supérieures, urbaines, diplômées et aisées, parfaitement intégré à l'économie globalisée. Dans *The Road to Somewhere*, sous-titré *The Populist Revolt and the Future of Politics*, l'essayiste britannique David Goodhart a distingué les somewhere – les gens de quelque part – et les anywhere – les gens de partout. À n'en pas douter, la macronie est le parti des seconds, permis politiquement par la réunion en un parti central des bourgeoisies issues de la « gauche social-démocrate, réformiste, européenne » et de la « droite européenne, libérale et sociale », ce que le Front national appelait jadis l'UMPS.

Cette sociologie du vote macronien tranche avec l'électorat traditionnel de la droite, saisi par la célèbre formule d'André Malraux : « *Le Rassemblement du peuple français, c'est le métro à 6 heures du soir.* » C'est qu'historiquement, et parce qu'elle prend sa source dans le mouvement catholique social du XIX^e siècle, la droite conservatrice a toujours refusé le conflit de classes, préférant une alliance verticale entre une bourgeoisie et des classes populaires réunies autour d'une certaine idée de la France. La campagne de 2007 de Nicolas Sarkozy en est l'exemple le plus récent.

Biberonnée au marxisme, la gauche refuse de penser la droite autrement que comme camp des dominants économiques. Pas d'amalgames devrions-nous dire : la droite est avant tout une vision du monde, infiniment plus complexe. Du conservatisme, le philosophe conservateur britannique Roger Scruton disait qu'il défendait « *une position riche d'exigences mais pauvre de promesses* ». Tout l'inverse du millénarisme macronien. ♦ **Rémi Carlu**

Et si Macron était le premier responsable du séjour de Carlos Ghosn dans les geôles nipponnes? Posée dès l'arrestation du PDG de Renault le 19 novembre 2018 à Tokyo, la question n'en est plus une parce que la réponse est évidente. Lorsqu'Emmanuel Macron, alors ministre de l'Économie, avait fait acquérir en avril 2015 près de 5 % supplémentaire du capital de Renault par l'État pour doter le gouvernement français, grand expert en stratégie industrielle comme chacun sait, d'une minorité de blocage, les Japonais de sa filiale à 43 %, Nissan, ont pris cette opération pour ce qu'elle était: Nissan allait devenir une entreprise publique détenue par l'État français, l'alliance allait devenir asservissement. Ils se sont donc fâchés tout rouge et n'ont pas trouvé d'autre façon de sortir de ce piège que de se débarrasser de Carlos Ghosn par n'importe quel moyen, y compris les plus douteux et les plus brutaux.

Déjà donc, deux bonnes années avant son accession à l'Élysée, Emmanuel Macron avait démontré brillamment son talent de haut fonctionnaire – certes un temps commis bancaire de luxe, mais pas un instant entrepreneur – à imiter des générations entières de dirigeants français ontologiquement incapables d'imaginer qu'une entreprise puisse exister sans l'œil tutélaire de l'État.

CREVER LES PNEUS ET EXIGER DES RUSTINES !

Les gesticulations autour de Bridgestone, le pneumaticien japonais désormais incapable de produire des pneus à un prix acceptable par le client en France, qui est contraint de fermer son usine de Béthune (Pas-de-Calais), ne serviront évidemment à rien, mais elles témoignent de l'atavisme étatiste macronien. D'autant que, contrairement à d'autres industriels qui avaient obtenu l'aide de l'État pour sauvegarder des emplois, Bridgestone n'avait jamais rien demandé, ce que vient maintenant lui reprocher Amélie de Montchalin, ministre... de la Transformation et de la Fonction publiques ! Et tout l'aréopage gouvernemental de lancer diatribes, menaces et promesses pour faire semblant de se battre en faveur des salariés, alors que, « en même temps », ils mènent la guerre aux véhicules qu'équipe la société !

« Certes, Bridgestone aurait dû monter en gamme, a ironisé le journaliste économique François Lenglet. Et fabriquer des pneus plus larges et plus chers [...] À

Macron libéral? Quelle blague !

Libéral pour les antilibéraux, et réciproquement, Macron a tendance à désarmer les critiques par son « en même temps », autant qu'il aiguise les animosités. L'auteur de ce texte, partisan du libéralisme, défend l'idée d'un Macron interventionniste. Le lecteur jugera.



ceci près que la France dissuade les achats de gros véhicules, avec un malus écologique de plus en plus lourd. L'État voudrait qu'on fabrique des pneus, et empêche qu'on les vende... Il est partant pour sauver les usines, mais seulement après les avoir lui-même asphyxiées ». Eh oui: « Un chômeur qui roule à vélo, c'est d'abord un chômeur ».

LES LIBÉRAUX DE GAUCHE ÉTAIENT OUTRE-RHIN

Et d'ailleurs, l'action de l'État doit-elle consister à sauver des emplois, à tout prix, dans l'immédiat? Le chancelier socialiste Gerhard Schröder, à la tête du gouvernement allemand de 1998 à 2005, avait lancé en 2003, pour purger définitivement la facture de la réunification du pays, son plan d'assainissement de l'économie. Le plan Hartz ou plutôt les plans, car il y eut quatre vagues de lois Hartz, du nom d'un diplômé de rien du tout puisqu'il avait commencé à travailler à l'âge de 14 ans pour finir directeur des ressources humaines de Volkswagen, se firent à coups de réductions d'effectifs, de diminutions de salaires, de réductions des indemnités de chômage, ainsi que... de fermetures d'usines.

À l'époque, 12 % de la population active allemande était sans travail. Depuis, le taux de chômage s'est effondré pour toucher un plus bas à 3 % au début de cette année, avant la mise à l'arrêt de l'économie mondiale pour cause de virus chinois. Une performance d'autant plus remarquable qu'entretemps, une violente crise financière avait provoqué une sévère récession à travers le monde entier en 2008-2009. L'Allemagne avait vu son PIB reculer de près de 5 % cette année-là; elle s'était redressée en moins d'un an...

Ce « modèle allemand », tant vanté par ailleurs, a été analysé dans un rapport sénatorial établi en octobre 2016. Le rapporteur était Philippe Dallier, sénateur LR de Seine-Saint-Denis et premier vice-président du Sénat. La présidente de la commission d'enquête était une élue PS de la Nièvre, Anne Emery-Dumas. Battue depuis, elle ne siège plus au Sénat. Et elle n'est plus non plus au PS: elle est passée à La République en marche.

DES AIDES, MAIS À CONDITION DE LICENCIER !

Les États-Unis, d'où est partie en septembre 2008, avec la faillite de Lehman-Brothers, la crise financière qui couvait depuis l'année précédente après l'éclatement de la bulle immobilière provoquée par les *subprimes*, ces prêts

consentis à des ménages massivement incapables de les rembourser, ont procédé à des nationalisations temporaires pour sauver l'industrie automobile du pays. On disait alors que les Américains contournaient la crise par la gauche. Pareille intervention de l'État était, en effet, inédite dans toute l'histoire des États-Unis, mais les conditions de ces nationalisations méritent d'être éclaircies.

Le 17 décembre 2008, George Bush, toujours président des États-Unis, un mois avant que Barack Obama ne prenne officiellement ses fonctions, accorda un prêt de 17 milliards de dollars à General Motors, à l'époque encore premier constructeur automobile mondial et qui se trouvait en cessation de paiement. Mais pour que le Sénat accepte ce prêt qui devait être transformé en actions de l'État fédéral, GM, dont les effectifs étaient déjà passés en quatre ans de 350 000 à moins de 240 000 salariés, dut prendre un engagement : non pas celui de maintenir les emplois, mais celui... de supprimer 20 000 emplois supplémentaires et de fermer treize sites de production dans le pays ! Un plan avalisé, et même amplifié, par le nouveau Sénat à majorité démocrate, et par Barack Obama en personne, qui obtint même le départ du patron de GM, expliquant que celui-ci n'en avait « pas encore fait assez » en matière de « restructuration ».

Le sens de cette condition *sine qua non* pour obtenir l'aide publique, et éviter ainsi la disparition pure et simple, était limpide : il fallait supprimer des emplois maintenant pour sauver la firme et pouvoir en recréer plus tard. Dix-huit mois après sa nationalisation, GM retournait en Bourse, l'État fédéral s'en retirait en totalité. De l'autre côté de l'Atlantique, le premier actionnaire de Renault est resté l'État français à hauteur de 15 %. Ce n'est pas pour autant qu'il n'a pas supprimé une dizaine de milliers d'emplois en France depuis 2007...

L'IFI N'A RIEN À ENVIER À L'ISF

Gerhard Schröder et Barack Obama étaient-ils libéraux, voire de droite ? Chacun se fera son opinion. Mais les exemples ne manquent pas qui prouvent à quel point Macron est moins libéral et plus à gauche que les deux réunis. Citons en trois.

D'aucuns jugent Macron libéral parce qu'il a supprimé l'ISF, l'Impôt de solidarité sur la fortune. Hors qu'aucun brevet de libéralisme ne saurait être décerné pour avoir supprimé un impôt



L'IFI pourrait n'être qu'un premier pas vers ce nouveau compartiment de l'enfer fiscal français.

qui n'existe quasiment nulle part ailleurs, Macron a inventé l'IFI, l'Impôt sur la fortune immobilière. Celui-ci n'est qu'une concrétisation discrète d'une idée à proprement parler effrayante, théorisée par son entourage durant la campagne de 2017 : l'instauration d'un impôt sur un revenu fictif au détriment des propriétaires de leur logement ayant soldé leur crédit. Le raisonnement est simple : désormais logés gratuitement, ils doivent être taxés en fonction de l'avantage qu'ils ont sur celui qui continue à acquitter

un loyer mensuel. L'IFI pourrait n'être qu'un premier pas vers ce nouveau compartiment de l'enfer fiscal français.

L'idée est d'autant moins enterrée que l'ancien conseiller de Hollande Gaspard Gantzer, énarque comme il se doit et très proche de Macron qu'il a longuement côtoyé à l'Élysée à partir de 2012, l'a remise sur le tapis lors des dernières élections municipales à Paris. Les retraités, dont on dit qu'ils ont largement contribué à l'élection de Macron en 2017, feraient bien d'y réfléchir d'ici à 2022.

LE FANTÔME DE L'UNION SOVIÉTIQUE BIEN VIVACE

Toujours au nom du gouvernement « libéral » de Macron, le 1^{er} juillet 2019, Gérard Darmanin, alors ministre de l'Action et des Comptes publics, installait la toute nouvelle police fiscale dans ses locaux à Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne) : 266 nouveaux enquêteurs dotés de moyens de police, habilités à procéder à des gardes à vue, à des perquisitions et à des géolocalisations pour traquer d'éventuels fraudeurs dans le pays le plus fiscalisé et avec le taux de recouvrement (98,5 %) le plus élevé du monde ! Et cela dans le pays qui affiche une dépense publique qui approchera les 2/3 du PIB à la fin de cette année. Il n'est pas sûr que l'Union soviétique ait jamais atteint un tel niveau.

Comparaison n'est pas raison ? La référence à l'Union soviétique est bel et bien de mise depuis quelques jours dans toutes les colonnes. Pour ôter un argument à Marine Le Pen, qui y est favorable, et pour donner un hochet à son ami François Bayrou, Macron vient de ressusciter le Commissariat général au Plan.

Dissous en 2006 mais tombé en désuétude dès le septième plan quinquennal (1976-1980), et dont pratiquement aucun objectif n'a été accompli du fait des deux chocs pétroliers de 1973 et 1979, il est peu probable qu'il serve à quoi que ce soit, si ce n'est donner un emploi à 200 fonctionnaires supplémentaires qui mettront leur grain de sel dans la vie économique au détriment de la liberté d'entreprendre, et viendront expliquer dans quel secteur stratégique et forcément d'avenir il convient d'investir à ceux qui, n'étant pas issus du corps de l'Inspection des finances, ne peuvent évidemment rien en savoir.

La Cour des comptes publiera bien dans quelques années le montant de cette nouvelle gabegie. On pourra toujours lui demander ce jour-là si Macron était un libéral. ♦ **Charles Le Cerf**

Philippe Forget

« La parole présidentielle ose blesser les masses »

Philippe Forget, philosophe et polémologue, directeur de la revue d'anthropologie philosophique *L'Art du comprendre* (Vrin), explore les tréfonds de l'étrange langage macronien.

Comment situez-vous Emmanuel Macron dans l'histoire de la V^e République ? Quels seraient, selon vous, les grands axes de sa politique ?



Emmanuel Macron, élu, comme ses prédécesseurs, par un corps électoral qui délègue l'exercice de la souveraineté nationale au chef de l'État, s'inscrit magistralement dans le tropisme

monarchique de la V^e République voulu par de Gaulle et aggravé par ses successeurs. La suprématie de l'exécutif sur le législatif en devient démesurée ; et la scène publique, miséreuse. Comme le dit justement Gambetta, la forme entraîne le fond. La forme despotique a toujours plus approfondi le contrôle technobureaucratique sur une société modifiée par le progrès technologique et l'emprise de la rentabilité financière. Le citoyen de la Nation est devenu un rouage, usé-assisté, de la société des débits, dettes et fonctions. De Gaulle disposait d'une haute administration en vue de servir la France ; Macron est disposé à arbitrer entre les intérêts du capital, tout en neutralisant le citoyen.

L'édification de l'Union européenne renforce la normalisation politique

et idéologique des sociétés. En zone française, Macron est le cerveau compétent de l'appareillage franco-allemand : sa fonction est de veiller à l'expansion des appareils du rendement tout en surveillant la stabilité de leurs ressources humaines. Parallèlement, sa réélection lui impose des manœuvres médiatiques, utiles aux uns, nuisibles aux autres. Une candidature de Philippe et d'Hidalgo serait pour lui un cauchemar.

Le « macronisme », s'il existe, survivra-t-il à Emmanuel Macron ?

Le « macronisme » n'est pas une doctrine politique mais une tactique de pouvoir, son « en même temps » qu'il conduit avec talent. Souvenez-vous ! En même temps que Valls gesticulait pour évincer Hollande, lui, à l'occasion du « dédagisme », se dressa en homme neuf à leurs dépens. De même, alors que sa police comprimait le spasme des Gilets jaunes, il sortit un féroce arsenal juridique afin d'en prévenir les avatars. Dans la passivité générale, il instaurait un système d'obturation des passions populaires. S'il ciblait les meneurs, il encadrait les troupes s'enlisant médiatiquement dans leurs marches rituelles.

La parole présidentielle ose blesser les masses, jusqu'à les provoquer par son

« qu'ils viennent me chercher ! ». Mais tout en les provoquant, elle les dresse à reconnaître leur impuissance et à s'y résigner. Car l'hébétéude de l'apaisement implique le consentement au pouvoir tutélaire. Maints avocats lui imputent un pouvoir arbitraire ; partant, il nomme ministre de la Justice le plus célèbre d'entre eux. Que celui-ci se discrédite, et ses confrères ne le seront-ils pas pour l'opinion ?

Mobilisation/spectacularisation, passions/obturation, mépris/résignation : le « macronisme » est une technique aiguë de paralysie de la vie civique. Il libère la technocratie de la veille d'un peuple vigilant. Une société morcelée en clôtures mentales ou territoriales y aide beaucoup. « Que certains me haïssent pourvu que tous consentent », telle serait la maxime directrice du président Macron. À n'en pas douter, il fera des émules.

Emmanuel Macron est-il de gauche, de droite, du centre ? Est-il comme certains le prétendent, le stade suprême de désagrégation des idéologies politiques consécutivement à l'effondrement du bloc soviétique ?

En régime de postmodernité, les idéaux politiques sont épuisés, doublés par des simplismes idéologiques, nourris de paresse et d'indigence des esprits. Une conviction argumentée sur une question d'existence est devenue pour beaucoup une violence psychique insupportable. Le relativisme absolu abolit intelligence partagée et sens commun. En revanche, aux extrêmes, règnent les chimères du ressentiment, avec leurs plaintes et vociférations.

Le progrès trahi, les gauches, républicaine et patriote ou ouvrière et révolutionnaire, ont sombré. Leur lieu est occupé par la pseudo-gauche des grégairités de peau, sexe et crédulité : en fait, une extrême droite inédite, tribaliste et globalitaire, coercitive et nihiliste. La régression y tient lieu, et de progression et de réaction. Quant à la droite, elle reste celle des affairistes ou celle des obnubilés de l'ordre. Une droite patriote, anticipatrice et ouvrière fait toujours défaut.

Dénué d'idéal, Macron a toutefois le sens de l'occasion. Il ne sert pas aveuglément mais opportunément la machine-



rie générale. Il tempère les ivresses du Medef : la souffrance sociale sera maintenue à un niveau consenti. Face à la pandémie actuelle, ses initiatives pour le chômage partiel et la solidarité financière de l'Union européenne illustrent son sens politique. Celui-ci flattera les minorités visibles et acrimonieuses tant que l'agitation restera utilement circonscrite. La gestion de la peur est devenue un outil essentiel de la mécanique de stabilisation sociale. Bref, le président s'érige au centre d'un cirque obscur de forces et d'intérêts, dont il calcule les équilibres. Il sait gouverner l'interaction entre voulants et consentants.

Au fond, le point aveugle d'Emmanuel Macron ne serait-il pas à chercher vers un manque de sensibilité historique ? Sans conscience de la bataille en cours, que peut-il faire face aux vents de l'Histoire qui vont jusqu'à menacer la France dans sa permanence même ?

Quoique reniant la narration patriotique, Macron en poursuit l'histoire par son action extérieure. Il tente de rétablir notre influence en Méditerranée.

Face au Turc, il a saisi l'occasion de coaliser des forces européennes pour affirmer les intérêts français. Au Proche-Orient, l'apaisement arabo-israélien en cours donnera au port rebâti de Beyrouth une importance majeure dans le futur Orient géoéconomique. Macron, et Berlin, s'emploient donc à réformer politiquement le Liban, avec un Hezbollah qui ne serait plus dominant mais partenaire. Implicitement, il œuvre à capter l'axe iranien vers les intérêts européens. Si cette politique originale aboutit, la France en retirera puissance internationale et profits économiques.

Néanmoins, les adversaires de cette tentative connaissent les vulnérabilités internes que la France a accumulées depuis des décennies. En cas d'hostilité intense, pourquoi une force morale nationale naîtrait-elle d'un archipel social, perclus de réseaux allogènes, pour soutenir un pouvoir glacial ? À l'inverse, le Léviathan technique risque de subir une réaction massive de sûreté primaire. Les latences affectives du peuple, voilà ce qui limite le « macronisme ». Mais tout conflit actuel balance entre virtualité et basse intensité. Ce président, donc, figure de l'Histoire ou matamore des écrans ?

Face à Emmanuel Macron, les Français éveillés sont-ils semblables à Giovanni Drogo dans *Le Désert des Tartares* de Dino Buzzati, attendant une bataille qui n'aura finalement jamais lieu ?

Craignons en effet que l'âme française ne soit médusée par le temps suspendu. L'esprit d'usure défigure la modernité créatrice, avertit Ezra Pound. Appariées, usure et nasse démocratique bouchent l'avenir. Or, la flèche du temps ouvre la béance du futur : on la fuit dans la consommation usante du passé national dont les uns font un totem, les autres, un pilori. La séparation, le *diabolon*, dilacère notre puissance historique. L'advenue d'un signe symphonique, un *sûmbolon*, peut-elle encore luire ? La Technique est hantée par l'accident. L'accident de trop, l'actuelle pandémie mondiale, par exemple, ruinera-t-il la mécanique ou la renforcera-t-il ? Cependant, où s'aggrave le parti de la Renaissance, de l'Aurore, qui répondra à l'appel, « demain est un autre jour » ? ♦ **Propos recueillis par Gabriel Robin**

Lutte de pouvoir

Si 2017 a été marquée par la victoire du « candidat des médias » à la présidence de la République, l'histoire d'amour entre **Emmanuel Macron** et ceux qui le firent pris fin dès le lendemain de son élection.

La scène se déroule à Beyrouth le 1^{er} septembre. Accompagné d'une flopée de caméras, Emmanuel Macron aperçoit le journaliste du *Figaro* Georges Malbrunot et l'interpelle violemment : « *Ce que vous avez fait là est très grave, non professionnel et mesquin* ». Furieux, le président ne lâche pas le grand reporter et l'engueule de plus belle : « *Ce que vous avez fait là, compte tenu de la sensibilité du sujet, compte tenu de ce que vous savez de l'histoire de ce pays, est irresponsable* ». L'objet du scandale ? La publication d'un article sur la rencontre entre Macron et le chef du Hezbollah rapportant presque mot pour mot leurs échanges. Ni le président français ni son entourage ne démentent. Ils reprochent à Malbrunot d'avoir fait son travail, c'est-à-dire d'informer.

La séquence en a surpris plus d'un et a rappelé quelques souvenirs aux plus anciens d'entre nous. Celle d'une époque où la presse exerçait un vrai contre-pouvoir et où le président en avait encore un peu, du pouvoir. Mais entre-temps, l'UE, deux quinquennats et une élection surprise sont passés par là. « *Les médias ne sont plus un contre-pouvoir. Ils sont le pouvoir. C'est Le Canard enchaîné avec les costumes de Fillon* », analyse Éric Zemmour sur CNews. La proximité journalistique et politique atteint son paroxysme sous Sarkozy puis Hollande. « *Hollande et Sarkozy étaient d'excellents journalistes et faisaient les papiers de 80 % des journalistes, donnant les angles et les idées et même les "off". Tous les papiers étaient identiques. Macron, lui, remonarchise* », explique l'essayiste.

EMMANUEL MACRON LANCE LES HOSTILITÉS

Le 17 mai 2017, Emmanuel Macron, fraîchement élu, déclenche les hostilités. Pour son premier dépla-

cement hors d'Europe – au Mali – l'Élysée annonce « *privilégier les journalistes diplomatiques aux journalistes politiques* ». La quinzaine de sociétés de journalistes montent au créneau. « *Il n'appartient en aucun cas à l'Élysée de choisir ceux d'entre nous qui ont le droit ou non de couvrir un déplacement, quel qu'en soit le thème* », disent-ils d'une même voix. Pour ses vœux à la presse en janvier 2018, Emmanuel Macron tente un rabibochage. « *Lorsque le contre-pouvoir que la presse constitue commence à être bâillonné, limité, encadré [...] c'est la vitalité de nos démocraties dans ce qu'elles portent depuis plusieurs siècles qui est ainsi bousculé* ».

Un mois plus tard, en février 2018, la délicieuse Sibeth Ndiaye, alors conseillère en communication du président, annonce que « *la présidence a décidé d'un déménagement de la salle de presse de l'Élysée* » en dehors de l'Élysée. « *Une décision unilatérale, sans concertation* », avoue la conseillère, mais prise « *pour une raison fonctionnelle* ». Après deux mois de tensions et de négociations, le projet est finalement annulé.

L'été 2018 débute avec l'affaire Benalla. Les images de la Contrescarpe inondent les réseaux sociaux et *Le Monde* fait sa Une dessus. Le président Macron contre-attaque : « *Nous avons une presse qui ne cherche plus la vérité !* » ; « *Je vois un pouvoir médiatique qui veut devenir un pouvoir judiciaire* ». François Fillon jubile et les grandes déclarations du début d'année ne sont plus qu'un lointain souvenir.

Le 20 novembre 2018, la loi anti-fake news est discrètement votée au Parlement après six mois de débats et deux rejets au Sénat. L'objectif est simple : « *lutter contre la manipulation de l'information* » et « *les organes de presse répandant des contre-vérités infamantes* ». La presse est moins unanime sur le sujet et reste même étonnement neutre. Cette fois-ci elle a été consultée, du moins en partie. Celle qui s'était déjà reconvertie en *fact chekeur* (ça fait plus smart que délateur), comme *Le Monde* avec ses Décodeurs et *Libération* avec Checknews.

UN CONSEIL DE JOURNALISTES POUR SURVEILLER LES JOURNALISTES

L'année 2019 débute sans les traditionnels vœux à la presse. Après un an de Gilets jaunes et de buzz à répétition, le président offre pour la première fois un rendez-vous à quelques journalistes « *pour une conversation libre dans son bureau* ». Emmanuel



L'heure est au traité de paix. Il cajole les journalistes présents, leur reconnaissant le double rôle « de médiateur et de contre-pouvoir », tout en rappelant son attachement à la liberté de la presse.

Beretta, journaliste au *Point*, en était et livre l'analyse d'Emmanuel Macron : « *Le bien public, c'est l'information. Et peut-être que c'est ce que l'État doit financer* », dit-il, dans une réflexion à voix haute. « *Le bien public, c'est l'information sur BFM, sur LCI, sur TF1, et partout. Il faut s'assurer qu'elle est neutre, financer des structures qui assurent la neutralité. Que pour cette part-là, la vérification de l'information, il y ait une forme de subvention publique assumée, avec des garants qui soient des journalistes* ». L'ORTF n'est pas bien loin...

Une élection européenne est en jeu. Cinq jours avant scrutin, un entretien collectif avec les grands médias régionaux est prévu. *La Voix du Nord* et *Le Télégramme* annulent leur participation devant l'exigence de relecture imposée par l'Élysée. « *Pas une exigence, mais une préférence* », rétorque la présidence. À quelques heures de la clôture de la campagne, le président Macron donne une interview au youtubeur Hugo Travers. De quoi lui garantir une audience jeune et des questions d'incultes. En août, rebelote : le président cause écologie avec *Konbini*. Une stratégie qui vise à ménager la presse toute en la maintenant à distance.

En juin, Cédric O, alors secrétaire d'État chargé du numérique, prône la création d'un « conseil de l'ordre » de la presse. « *Aujourd'hui, sur YouTube, la chaîne qui a le plus de visibilité, ce n'est pas BFM, ce n'est pas CNews, c'est RT* », explique le secrétaire d'État. « *Les Gilets jaunes ne s'informent que par RT* », affirme-t-il. Mais rien sur AJ+, la chaîne islamo-gauchiste venue du Qatar. La levée de boucliers est immédiate, Édouard Philippe calme le jeu, le président se fait discret et Cédric O rétro pédale : « *J'ai tenu des propos qui n'engageaient que moi et qui ne sont en aucun cas la position du gouvernement* ».

Un rétro-pédalage de courte durée puisque fin novembre, une dépêche AFP annonce que « *des représentants de la presse française, journalistes et citoyens, vont fonder, le 2 décembre à Paris, le Conseil de déontologie journalistique et de médiation (CDJM). Cette instance, qui fait débat depuis des années, vise à répondre à l'énorme défiance envers les médias* ». Dix-neuf sociétés de journalistes de médias de grand chemin s'opposent officiellement. Les mêmes qui s'étaient indignés quelques semaines plus tôt de l'entretien qu'Emmanuel Macron avait accordé à *Valeurs actuelles*...

ACTE II, JE T'AIME MOI NON PLUS

Pour 2020, Emmanuel Macron annonce un changement de méthode et n'esquive pas cette fois-ci les vœux à la presse. « *Le début du quinquennat a pu nourrir des malentendus* », déclarait-il le 15 janvier. L'heure est au traité de paix. Il cajole les journalistes présents, leur reconnaissant le double rôle « *de médiateur et de contre-pouvoir* », tout en rappelant son attachement à la liberté de la presse. Une liberté « *bousculée par les effets de foule qui accompagnent les réseaux sociaux et une forme d'ordre moral*

qui accompagne notre époque ». « *Nos destins sont liés* », affirme le chef de l'État, comme pour cibler un ennemi commun. « *Si chacun dans la rue peut faire du journalisme avec son téléphone portable sans qu'on puisse savoir qui, comment et à quel moment... alors il n'y aura plus de journaliste [...]* L'information est une affaire de professionnels ».

On ne peut que lui donner raison si l'on pense à l'affreux Taha Bouhafs, journaliste autoproclamé spécialisé dans les faux reportages et les informations bidon, mais une carte de presse n'a jamais été une garantie de déontologie comme l'a prouvé la *Une du Parisien* sur Xavier Dupont de Ligonès ou le traitement de « *Marchons ensemble* » par Yann Barthès et ses sbires. « *Ce n'est pas au gouvernement de dire qui est journaliste et qui ne l'est pas* », conclut Emmanuel Macron.

Un coronavirus plus tard, l'inénarrable Sibeth Ndiaye annonce la création de « *Désinfox coronavirus* » expliquant que « *plus que jamais, il est nécessaire de se fier à des sources d'information sûres et vérifiées. C'est pourquoi le site du gouvernement propose désormais un espace dédié* ». Le principe est simple : proposer des articles de presse dévoilant les fake news concernant l'épidémie. Des articles issus des cellules de fact-checking de cinq sites présélectionnés, *Le Monde* (Les Décodeurs), *Libération* (Check News), *AFP* (AFP Factuel), *20 Minutes* (Fake Off) et *France Info* (Vrai ou Fake). Heureusement que ce n'était pas au gouvernement de proclamer qui était journaliste. « *C'est comme si, pour le gouvernement, seuls cinq médias parisiens faisaient correctement leur travail* », dénonce Emmanuel Poupard, premier secrétaire général du Syndicat national des journalistes (SNJ), avant de saisir le Conseil d'État pour « *atteinte à la liberté de la presse* ». Devant le tollé, le gouvernement décide de supprimer la page.

La lutte de pouvoir semble repartie de plus belle avec en ligne de mire la présidentielle de 2022. On ne sait pas qui, du chef de l'État ou des médias « *officiels* », est le plus décrié. Emmanuel Macron semble avoir pris position : reconquérir les classes populaires avec un positionnement plus à droite. Une stratégie électorale qui repositionnerait une presse majoritairement de gauche dans un rôle de contre-pouvoir... jusqu'au deuxième tour. ♦

Arthur de Watrigant

Chronique civilisationnelle

Par **Frédéric Saint-Clair**

L'impasse libérale d'Emmanuel Macron

En février 2017, Emmanuel Macron affirmait : « *Il n'y a pas de culture française [...], il y a une culture en France, et elle est diverse* ». En septembre 2020, au Panthéon, il interpellait de nouveaux naturalisés ainsi : « *Aimez notre histoire, nos paysages, notre culture, en bloc, toujours* ». Revirement ? Pas si sûr ! Car on peine à voir émerger dans la politique gouvernementale les décisions visant à protéger le socle culturel français, grignoté de part en part. La raison ? Une incapacité intellectuelle et politique, qui est peut-être le mieux incarnée par une phrase du même discours, où Emmanuel Macron propose sa définition de ce que signifie être Français : « *Être Français, c'est d'abord aimer passionnément la liberté* ». La phrase est belle ; cependant, cette *passion* de la liberté qui est la sienne et qu'il projette sur la France est une passion triste, une obsession perverse, qui, lorsqu'elle est assouvie, ne conduit qu'à fracturer un peu plus le socle civilisationnel de la France.

Car cette passion de la liberté, lorsqu'elle s'applique à tout un peuple, porte un nom en politique : le libéralisme. Or, aujourd'hui, le libéralisme n'est plus un vecteur d'émancipation en Occident, mais d'asservissement. Les citoyens français ont besoin de liberté, en tant qu'individus ; pas de libéralisme, en tant que peuple. Il a longtemps été d'usage, dans la vie intellectuelle française, d'opposer libéralisme politique et libéralisme économique. Le premier était considéré comme vertueux quand le second était vu sous l'angle de la menace ; et plus il était « ultra », plus il était menaçant. En réalité, les deux marchent main dans la main, et ils portent une même responsabilité dans

le processus de dé-civilisation qui nous frappe. Leur conjugaison a façonné ce phénomène politique et économique que l'on nomme *mondialisation* et qui se traduit par ce que Bertrand Badie a justement nommé *La fin des territoires*.

Emmanuel Macron incarne aujourd'hui ce projet libéral déraciné, car privé de territoire, dont la passion pour la liberté suppose la libre circulation des biens et des personnes sur l'ensemble de la planète, et donc l'effacement des frontières. Selon cette idéologie, la France n'est qu'une portion géographique d'un marché de plus en plus global, structuré en fonction de relations de puissance géo-économiques. Ainsi, lorsqu'Emmanuel Macron évoque un virage souverainiste, il refuse de le penser au niveau national ; il le pense à l'échelle de l'Union européenne, marquant ainsi sa préférence pour une entité bureaucratique abstraite plutôt que pour ce que Charles Maurras nommait le *pays réel*. Son incompréhension du caractère fondamental du lien qui relie les trois entités : peuple – civilisation – territoire, a les conséquences que l'on connaît en matière de politique intérieure, notamment migratoire. Les phénomènes d'islamisation, d'africanisation, ou d'ensauvagement que connaît la France en sont les conséquences naturelles.

Le coup de génie des Modernes, dès le XVI^e siècle, a résidé dans la progressive « neutralisation de l'État », c'est-à-dire la création d'une *société civile* s'exprimant au sein d'un espace public, qui offrait au terme *liberté* un sens nouveau. Liberté d'opinion, d'expression, d'association, de commerce, etc. Or, la modernité dans laquelle la France est

entrée à la fin du Moyen-Âge a dévié de son axe dès après le XVII^e siècle ; le projet civilisationnel qui traverse toute l'œuvre de Montesquieu et des auteurs du Grand siècle a pris, à partir de la Révolution industrielle, la forme d'un projet bourgeois, individualiste, capitaliste et démocratique. Deux voies pour y parvenir : le libéralisme anglo-saxon d'un côté ; le socialisme allemand de l'autre – Emmanuel Macron étant l'exacte synthèse des deux. La conséquence de décennies de politiques libérales ? La civilisation française, cette dentelle culturelle si remarquable et si unique, après avoir été largement uniformisée par le rouleau compresseur du capitalisme mondialisé, ayant réduit notre art de vivre à un art de consommer des produits bas de gamme et standardisés, est aujourd'hui en péril. Son mode d'expression (la société civile) et son lieu d'expression (l'espace public) sont aujourd'hui le lieu même de la dé-civilisation, le centre de toutes les violences et de tous les indigénismes culturels. Que pourra Emmanuel Macron face à ce basculement ? Rien ! paralysé qu'il est par sa passion de la liberté. ♦ **Frédéric Saint-Clair**

Benjamin de Diesbach pour L'Incorrect



Lorsqu'Emmanuel Macron évoque un virage souverainiste, il refuse de le penser au niveau national ; il le pense à l'échelle de l'Union européenne, marquant ainsi sa préférence pour une entité bureaucratique abstraite plutôt que pour ce que Charles Maurras nommait le *pays réel*.

Monde



Le cadeau de départ de Netanyahu

Il n'y aura aucune paix, sécurité ou stabilité pour quiconque dans la région sans la fin de l'occupation et le respect des pleins droits du peuple palestinien », a assuré le Président palestinien dans un communiqué publié en réaction à la signature des accords de normalisation à Washington entre Israël, Bahreïn et les Émirats arabes unis, le 15 septembre. L'événement est passé quasiment inaperçu tant la presse française est méfiante devant les annonces de Donald Trump. Mais au grand dam du très vieillissant président de l'Autorité palestinienne, il s'agit bien d'un succès évident de la diplomatie américaine, même s'il est très inférieur au grand plan de paix présenté par Jared Kushner, le gendre du président, en début de mandat.

C'est à la veille de quitter la scène politique et diplomatique, usé par les scandales, que Benjamin Netanyahu a fini par comprendre l'intérêt de faire des concessions sous les auspices de la Maison-Blanche, lui qui n'avait jamais rien cédé en plus de 20 ans. En effet, l'établissement de relations diplomatiques avec ces pays arabes n'est pas gratuit. Aux Émirats, où la question n'est pas très populaire non plus, on évoque l'achat d'avions américains de dernière génération, la renonciation par Israël à l'annexion de la vallée du Jourdain et d'une partie de la Judée-Samarie, pourtant annoncée en fanfare pendant la campagne du Likoud avant de tomber discrètement aux oubliettes. « Une initiative courageuse [...] pour préserver les chances d'une solution à deux États »,

a réagi sur Twitter Anwar Gargash, le ministre des Affaires étrangères émiratis dès l'annonce de la nouvelle le 13 août dernier. En Israël, la droite critique le gel de nouvelles colonisations.

Israël est pourtant gagnant à tous points de vue car l'absorption de nouvelles populations arabes en Cisjordanie mettrait gravement en péril son équilibre démocratique: les partis arabes israéliens se coalisent à la Knesset et les djihadistes mettent la pression depuis Gaza. Begin avait échangé la paix avec l'Égypte contre le Sinaï, Rabin avait profité des accords d'Oslo pour faire la paix avec la Jordanie. Barak avait compris que Tsahal devait se retirer du Liban, Sharon avait décidé (sur le tard également) de se désengager de la bande de Gaza. Netanyahu comprend à son tour que pour survivre au Proche-Orient, Israël doit contenir les appétits territoriaux de ses propres nationalistes en Cisjordanie. Il peut aussi se targuer de diviser un peu plus les pays arabes grâce à la rivalité entretenue avec l'Iran et consolide ainsi l'annexion de Jérusalem-Est et du Golan.

Abusant de la démagogie pour se maintenir au sommet du pouvoir pendant une décennie, c'est à la veille de chuter de son trône que le roi Bibi s'est décidé à faire usage de la raison d'État, et offre au passage un joli cadeau de départ à Donald Trump. ♦ **Hadrien Desuin**



Et s'il gagnait encore ?

Le 4 novembre matin, les Européens apprendront qui sera le 46^e président des États-Unis. Ou pas.

Biden, le candidat démocrate, fait de la politique depuis un demi-siècle. Cet homme bien considéré, élégant et correctement coiffé, n'a pas marqué la scène politique d'une contribution mémorable. Auréolé de son rôle de favori de la présidentielle, il vit cependant un drame. Il lui faut proposer à la fois aux Américains un avenir fait de tranquillité, de compréhension réciproque et de bonnes paroles et d'autre part tendre la main aux militants antifas et à ceux de Black Lives Matter (BLM), qui mettent le feu à Chicago, Minneapolis, Portland, New York et autres villes.

Sans antifas et BLM, Biden, les caciques du parti démocrate et les milliardaires de Silicon Valley ne peuvent pas gagner l'élection présidentielle, car ils perdraient les votes de la gauche radicale. Mais avec eux, ils ne peuvent que la perdre. Il leur reste une seule solution : refuser le résultat de l'élection si celui-devait être négatif pour le candidat démocrate. C'est le conseil d'Hillary Clinton qui n'a toujours pas digéré sa défaite lors de la dernière élection, en 2016. N'a-t-elle pas reçu bien plus de votes que Trump : 66 millions de voix pour elle contre 63 pour lui ? Tout le monde, et Clinton elle-même, sait que l'élection présidentielle américaine n'est pas directe mais indirecte. Un Américain ne vote pas pour un candidat. Il vote pour un « grand électeur » de son État qui votera pour ce candidat. Pourquoi les fondateurs de la nation américaine se sont-ils défiés, en 1789, lors de l'écriture de la constitution, d'un vote direct du président ? C'est que les États-Unis étaient, dès le début, non un État unique mais une fédération d'États. Il importait que l'élection présidentielle tienne compte de ce fait.

Puisque les États sont de taille différente (en termes de population), le nombre des grands électeurs varie en proportion. Ce nombre est exactement celui des représentants (nos députés) de chaque État à la Chambre des Représentants (notre Assemblée Nationale), plus les deux sénateurs de l'État. Le Collège électoral comporte 538 grands électeurs.

Ce Collège est aujourd'hui vomé par les démocrates. D'abord parce qu'il a été créé par les Pères de la nation lesquels, selon les braillards qui incendient les cités et renversent les statues, sont des esclavagistes répugnants, comme Washington lui-même. Ensuite et surtout parce qu'il a permis à Trump, le plus haïssable parmi les haïssables, d'accéder au pouvoir. À bas donc le Collège électoral. Mais celui-ci fait partie de la constitution ; bonne chance à

qui voudrait changer celle-ci. On pourrait cependant le rendre inopérant. C'est le projet de certains Démocrates.

En imposant le « lockdown » (la fermeture des entreprises, des commerces et des restaurants) dans les États contrôlés par eux, en imposant le port des masques partout, en créant ainsi une ambiance de crainte, en donnant à certains « spécialistes » le moyen de confirmer qu'on a bien raison d'avoir peur dès qu'on met le nez dehors, les Démocrates suggèrent que se rendre à un centre de vote est une chose périlleuse ; mieux vaut voter par la poste. Jusqu'ici, 10 % des votes arrivaient par ce biais : maladie, éloignement, absence en étaient le motif. La campagne démocrate pousse la majorité des électeurs à s'y résoudre. Pour accroître le recours à la poste, les municipalités démocrates ont envoyé aux électeurs des bulletins de vote préimprimés, établis à partir de diverses listes, ignorant les morts et les changements de domicile et d'identité et suscitant l'envoi de plusieurs bulletins à la même personne. L'USPS, la poste américaine, s'est déclarée incapable de garantir de traiter dans les délais un afflux massif d'envois acheminant les bulletins de vote dans un sens et dans l'autre. Il est donc possible que le Collège ne reçoive pas les votes dans le délai prescrit pour l'annonce officielle du résultat, le 14 décembre. Si un vainqueur n'est pas déclaré, la Constitution prévoit de transférer le vote du président à la Chambre des Représentants.

Victoire des démocrates puisqu'ils ont la majorité à la Chambre (232 représentants démocrates contre 198 républicains). Le désordre aura payé ! Voici donc Trump vaincu ? Pas du tout. Car la Constitution stipule que le vote à la Chambre, dans le cas d'élection du président, doit se faire par État. Or il se trouve que les Républicains, tout en étant minoritaires à la Chambre sont élus par plus d'États que les démocrates : 26 contre 23. Voilà Trump élu !

Pour corser encore un peu l'affaire, concevons que, lors des élections législatives partielles du 3 novembre, les Démocrates améliorent leur chiffre d'États représentés à la Chambre et se trouvent à égalité avec les Républicains : le vote est bloqué. Alors celui-ci est transféré au Sénat où la majorité est républicaine : le vice-président de Trump, Pence sera élu. Mais le Sénat lui aussi fait l'objet d'une élection partielle le 3 novembre. Si la majorité passe de l'autre côté, Kamala Harris, le sénateur démocrate le plus à gauche que le pays ait jamais connu, sera élue présidente.

Incertitudes, contestations, la tête tourne ! La tête tourne encore plus depuis la mort, le 18 septembre, de l'un de juges de la Cour Suprême des États-Unis, Ruth Bader Ginsburg. La désignation éclair d'un juge par Trump pourrait galvaniser la droite américaine, en particulier au Sénat. Ce décès modifie en effet l'équilibre entre les neuf juges de la Cour élus à vie. Quatre sont d'opinion conservatrice et s'efforcent de maintenir la Constitution sous sa forme traditionnelle. Quatre, parmi lesquels se trouvait Ginsburg, sont d'opinion progressiste, et un (pas toujours le même) adopte une position intermédiaire. L'objectif de Trump et du camp républicain est de profiter de la disparition de Ginsburg pour créer une majorité conservatrice à la Cour qui empêcherait les démocrates de modifier profondément et durablement les lois et les coutumes régissant la vie des Américains, voire de revenir sur l'arrêt autorisant l'avortement. C'est aussi la cour suprême qui arbitre les résultats de la présidentielle en cas de litige. Et les jours passant, les chances de Trump de gagner l'élection présidentielle augmentent. Les entreprises ouvrent, on embauche à tour de bras. La révolte contre les restrictions imposées au nom du Covid augmente. Le programme économique démocrate, ultra-écologique, inquiète. Le silence de Biden étonne. La thèse de la culpabilité blanche, message central démocrate, irrite. Selon au moins un sondage, 25 % des Afro-Américains voteront pour Trump, au lieu de 8 % lors de l'élection précédente. Les parents réclament l'ouverture des écoles et l'apparition du vaccin rassure les électeurs. Bref, l'Amérique peut encore nous surprendre. ♦ **Sébastien de Diesbach**



Jean-Éric Branaa

« Trump aurait pu entrer dans l'histoire »

Maître de conférences au Centre Thucydide de l'Université Paris 2 Panthéon-Assas, **Jean-Éric Branaa** compte parmi les chercheurs les plus en vue et les plus prolifiques sur les États-Unis en France. **Il juge avec impartialité les atouts et les faiblesses de Donald Trump et Joe Biden, à quelques jours de leur confrontation du 3 novembre.**

Vous aviez publié un livre audacieux en 2019 à propos de Donald Trump : *Et s'il gagnait encore ? Diriez-vous la même chose aujourd'hui ?*

Les choses ont un peu évolué depuis. J'expliquais dans les trois quarts du livre que Donald Trump avait énormément d'atouts dans son jeu. Depuis le début de son mandat, j'estime qu'il n'est pas là par hasard et qu'il a été élu avec des idées qui correspondent à celles du parti républicain. Bush et Romney avaient fait les mêmes propositions avant lui : il n'y avait donc pas énormément de surprises dans le programme de Trump.

Le parti républicain a d'ailleurs fini par se ranger derrière le Président.

En effet, sa personnalité a d'abord rebuté : mais dans le fond du programme, il n'y avait rien de choquant. D'abord, d'un point de vue économique, un libéralisme qui permet à la machine, grâce à la dérégulation, de tourner toute seule. Sur le plan social, il y avait deux marqueurs : l'opposition à l'avortement, ce qui lui a apporté le soutien des évangélistes et du vice-président Mike Pence ; et l'attachement aux armes parce que l'électorat républicain est rural, chasseur en

grande partie. C'est une Amérique qui a peur, c'est le parti de l'ordre. Trump avait donc de nombreux atouts, mais il a choisi une stratégie annoncée dès le départ : proposer un rêve américain différent, mais uniquement adressé en direction des Républicains. En 2016, dans son discours d'investiture, il affirmait : « *Quand les démocrates auront compris, ils me rejoindront* ». En 2018, cela a fonctionné, tous les Républicains étaient derrière lui, ceux qui ne l'étaient pas ont été écartés par ses électeurs. Sa logique de division a finalement duré quatre ans. Cela lui a permis de demeurer stable à 41-43 % dans les sondages. Mais désormais il stagne : sa stratégie clivante empêche l'électorat d'en face de le rejoindre. Or la tradition des États-Unis est de pouvoir changer d'idées et surtout de camp. Et donc il ne sera pas élu, selon moi, même s'il ne sera pas très loin de la victoire.

Ne peut-il pas profiter d'une candidature Biden très faiblarde ? Physiquement, l'ancien vice-président d'Obama peut-il tenir le choc face à Trump ? N'est-ce pas une candidature par défaut, un peu comme Hillary Clinton ?

Hillary Clinton n'était pas aimée par son camp. Elle n'était pas aimée par les journalistes ni par le public en général. Quant à l'âge et à la santé du candidat démocrate, je me permets de vous signaler que Biden n'a que trois ans de plus que Trump et que, s'agissant de la santé, la propagande républicaine tourne à plein régime. Montrez-moi un bulletin de santé de Biden qui prouve qu'il est inapte. Je n'habite pas chez les Biden, je ne suis pas médecin, je ne préfère donc pas faire des conjectures sur son état de santé. De la même façon, dans un précédent livre, *Trump-land*, je me gardais bien de reprendre l'idée selon laquelle Trump est fou, au sens psychiatrique du terme, ce que beaucoup prétendaient, et prétendent encore.

Sur le plan politique, certes Biden est un centriste mais c'est justement le problème de Trump : son électorat stagne et il a besoin d'aller au centre. Or personne n'est plus centriste aujourd'hui aux États-Unis que Joe Biden. On pourrait presque dire qu'il a inventé le centrisme en Amérique alors qu'il a commencé comme radical en 1972. Il

peut donc attirer une frange des Républicains modérés et des indépendants.

Trump n'est-il pas justement en train de démontrer aux centristes que si la gauche l'emporte, la guerre civile peut exploser aux États-Unis ? Il incarne le parti de l'ordre d'une certaine façon.

Absolument, le thème sécuritaire fonctionne très bien aux élections. Chacun demande à son gouvernement de le protéger. On accepte de renoncer à certaines libertés à condition que le gouvernement assure la sécurité avec une police. Cela marche naturellement à droite mais aussi à gauche. Personne n'a envie d'être agressé, de voir brûler sa voiture ou son magasin.

« Le thème sécuritaire fonctionne très bien aux élections. Chacun demande à son gouvernement de le protéger. On accepte de renoncer à certaines libertés à condition que le gouvernement assure la sécurité avec une police. »

Jean-Éric Branaa

C'est comme ça que Trump a fait pour ne pas perdre les « midterms » de 2018.

La question est de savoir si cela est encore porteur. Biden n'est pas n'importe qui, il est élu du Delaware, État particulier, situé au sud de la très libérale Pennsylvanie, mais historiquement un bastion républicain avant qu'il n'arrive à le prendre. Mais la mentalité du Delaware, ancien État esclavagiste, est encore très conservatrice. Biden comprend les républicains qui le comprennent en retour. Pendant toute sa carrière, il a fait des compromis, il a travaillé avec les Républicains. D'ailleurs Kamala Harris l'a attaqué là-dessus pendant les primaires en rappelant qu'il avait travaillé avec des sénateurs comme Helms lorsqu'il était président de la commission justice. Il est ami avec McConnell. Il a été un ami très proche de McCain. Les Républicains le savent, Biden est là depuis 50 ans. Et enfin, il est l'auteur de la loi de 1994 sur la criminalité : il avait mis 100 000 policiers dans les rues quand les Démocrates avaient tenté de récupérer cette thématique, se souvenant que Dukakis avait perdu contre Bush senior en 1988 exactement sur ce thème. Et Clinton avait gagné contre ce même Bush sur ce thème en 1992. Donc Biden fait la même chose, il reprend la thématique sécuritaire et le fait depuis une usine de Pennsylvanie. Il faut comprendre que la campagne se fait localement : d'un État à un autre, les candidats s'adressent à telle ou telle thématique électorale. Au Michigan, on va parler des voitures, et aux ouvriers. Dans l'Iowa,

on va parler de l'agriculture et donc de la Chine. Trump part de loin, il semble très en retard, mais la politique est parfois surprenante.

Admettons que Biden l'emporte: il a été président de la Commission des affaires étrangères au Sénat, il a l'expérience des deux mandats de vice-président, pensez-vous que l'Amérique puisse retrouver un rôle de leader ?

Non, non, ce ne sera pas si simple. Il y a eu un fort traumatisme dans le monde à la suite des prises de paroles de Trump. Beaucoup de pays se sont habitués entre-temps à régler leurs affaires sans Washington. C'est comme un couple qui s'est séparé, le traumatisme de la séparation reste, mais il faut bien continuer à vivre. Cela prendra donc un peu de temps.

L'Europe n'est-elle pas prête à pardonner à son maître ?

Certes Biden est un « multilatéraliste » qui va tendre des mains mais il ne faut jamais oublier que la politique étrangère de Trump reprend la quasi-totalité de la politique étrangère traditionnelle des États-Unis. Sur l'Iran ou la Chine, rien n'est reproché à Trump, y compris chez Biden où l'on reste silencieux. On est sur la même ligne. Biden, après le 11 septembre 2001 avait déclaré : « Bonne nouvelle, nous sommes la première puissance mondiale, mauvaise nouvelle, nous sommes la seule. Et donc tout le monde attend de nous absolument tout ». C'est une idée forte aux États-Unis et qui gêne les Américains. Les contribuables ont l'impression de payer pour la sécurité du monde. Les attaques contre l'OTAN ne sont pas nées avec Trump, elles sont partagées par la plupart des Américains.

Est-ce que Trump a un bilan à défendre ? Qu'est-ce que les Américains peuvent retenir de positif de ces quatre dernières années ?

Le mur est un échec total, donc il n'en parle plus (c'était trois tweets par jour, il y a deux ans). Il n'aura finalement réussi qu'à avancer de 30 km, et encore une partie s'est écroulée après une tempête. Symboliquement, c'est assez dur. En revanche, économiquement, la règle d'enlever deux réglementations dès qu'une s'ajoute a été respectée systématiquement, mais pour le plus grand malheur de l'environnement. La nomination des juges est fondamentale également. La question des armes et de l'avortement, très forte aux États-Unis, passe par les tribunaux parce qu'il n'y a pas de lois. Le Congrès est incapable de voter une loi qui puisse encadrer ces sujets. Les juges ont la main et Trump, en renforçant les pouvoirs des juges conservateurs dans les cours américaines, a changé la donne. La mort de l'une des juges de la Cour suprême, Ruth Bader Ginsburg, que Trump va évidemment remplacer par un juge conservateur et très jeune, va modifier l'équilibre de la Cour pour les trente années à venir.

Enfin, sur la politique protectionniste de Trump, Biden se garde bien de contredire le président, lequel l'a d'ailleurs accusé de plagiat car il a même repris certaines de ses propositions. Mais en sortie de pandémie, comment voulez-vous dire le contraire ? Dans mon livre, *Plus rien ne sera comme avant*, je disais pendant la pandémie que le « made in USA » serait repris par tout le monde. Et c'est exactement ce qui se passe. On est bien obligé de constater que les emplois sont partis en Chine et, avec eux, la souveraineté du pays.



De Jean-Éric Branaa

**RIEN NE SERA PLUS
COMME AVANT :
L'AMÉRIQUE
AU TEMPS DU
CORONAVIRUS**

VA édition 162 p. – 20 €

**LA CONSTITUTION
AMÉRICAINNE ET LES
INSTITUTIONS**

Ellipses 224 p. – 16 €

**À paraître : LE CLAN
FINNEGAN**

La crise du coronavirus pourrait, malgré tout, être bénéfique pour la campagne de Trump ?

Elle aurait pu être bénéfique. Mais son intuition, dont il est si fier, lui a cette fois manqué. Il a oublié que les gens avaient peur. Dans son cocon ultra-sécurisé, il n'a pas compris les gens. *Law and Order*, slogan répété sans arrêt par Trump, c'est aussi de protéger le pays contre la pandémie. Il s'est aligné sur la frange libertarienne du parti républicain, Tom Cotton par exemple. Ceux-là disaient : « *Le moins de gouvernement possible* ». Selon eux, c'est à chacun de décider s'il souhaite se protéger ou pas. Trump aurait pu entrer dans l'histoire et devenir un grand président lorsqu'il a déclaré l'état d'urgence. J'ai pensé alors qu'il avait changé, que ce n'était plus le même. Il a décidé de fermer les frontières trois jours après. Certains ont alors crié au dogmatisme alors que les raisons sanitaires étaient évidentes. Mais juste après ça, début avril, Sanders annonce qu'il abandonne la course, et Trump est redevenu candidat et ne s'est plus occupé de la pandémie comme président. Les Démocrates l'ont pris au piège, Obama a annoncé son soutien à Biden et Trump a cru que la campagne reprenait. Or le seul sujet à ce moment-là, c'était la crise sanitaire. Au lieu d'assumer le rôle de protecteur de la nation, il a repris ses déclarations à l'emporte-pièce, il a éclipsé le conseil scientifique, que Mike Pence coordonnait pourtant très bien.

À gauche, on évoque régulièrement l'hypothèse selon laquelle Trump risque de ne pas accepter sa défaite et ne quittera pas la Maison-Blanche.

Quand on n'aime pas quelqu'un, on l'accuse de tous les maux. Sortons de cela, il n'y a aucun risque. Il est vrai que beaucoup de gens vont voter par correspondance cette année. Or les votes par correspondance ne seront comptés qu'après la clôture du scrutin à 20 heures. S'il y en a beaucoup, cela va prendre du temps. Si c'est une vingtaine d'enveloppes cela ira vite, mais si 60 % des électeurs votent par correspondance, cela peut prendre une semaine. Que va-t-il se passer ? Le soir même, on pourrait avoir un premier décompte où Trump est

en tête, puis sera annoncé perdant dans les jours qui suivent. Cette tension va être insupportable et les accusations de fraudes vont se multiplier.

Ce qui personnellement me dérange chez Trump, c'est lorsqu'il allume l'incendie sur ce sujet. Je comprends bien qu'il veuille faire en sorte que les gens n'aillent pas voter par correspondance. Mais c'est un combat perdu d'avance, le vote par correspondance se fera. Et il faudra être extrêmement vigilant car il y a toujours des extrémistes incontrôlables dans chaque camp. On est quand même dans un pays qui a 340 millions d'armes en circulation. En revanche, c'est absurde de croire que Trump refusera de quitter la Maison-Blanche. Je ne comprends même pas qu'on puisse raconter ce genre de choses : vous imaginez Trump s'accrochant à son fauteuil ?

On est habitué à la violence américaine, mais on a l'impression d'avoir franchi un cap ces derniers mois...

On n'est pas en guerre civile, mais ça y ressemble de plus en plus. Un trumpiste est mort en septembre, ce n'est pas normal. Certains n'osent pas en parler mais ils ont tort, il faut le dire pour ne pas que cela se reproduise. Le sang d'un trumpiste ne vaut pas moins que celui d'un bideniste, c'est absurde. Des Américains venaient manifester, c'est leur droit. Cela se passe bien en général. Regardez les images : ils étaient dans leurs voitures. Ils s'arrêtent au feu, des Démocrates les interpellent. C'est normal jusque-là : en revanche quand on se tire dessus pour ça, on franchit une ligne rouge insupportable.

Trump a réussi quelque chose de génial : il a créé des fans. N'importe quel homme politique rêverait d'avoir sa base. 43 % du pays sont derrière lui quoi qu'il fasse. C'est fabuleux, il ne faut plus grand-chose ensuite pour garder le pouvoir. Mais Trump a tellement abusé de ce stratagème qu'il n'arrive pas à obtenir ce pas grand-chose. ♦ **Propos recueillis par Hadrien Desuin**

Reportage

Donald Trump à la reconquête de la ménagère américaine

Le segment électoral de la ménagère est crucial pour le parti républicain : les militants ciblent les femmes dans les quartiers pavillonnaires et tentaculaires.

Reportage au Texas à la rencontre des « Karen », ces ménagères américaines tentées par le vote Biden.

De loin, ça pourrait ressembler à une réunion Tupperware. Même atmosphère cosy, et presque le même public. La maîtresse des lieux, Stephanie Perdue a préparé des cookies et du thé glacé, ce thé ultra-sucré et presque sirupeux dont raffolent les Texans qui le versent au moyen de grandes cruches à toute heure de la journée. Une de ses amies débarque en retard avec des bannières et des fanions aux couleurs de son champion. Mais c'est le mannequin en carton en taille réelle de Donald Trump qui amuse le plus cette bande de copines. Le plan de bataille est dressé sur la table de la cuisine : telle maison est à visiter en priorité, tel secteur compte tant d'indépendants, tel voisin est enregistré chez les Démocrates. Bienvenue au « *Victory Block Walk* », une sorte de porte-à-porte organisé dans le voisinage d'une militante, généralement une mère de famille, dévouée à la cause républicaine et en particulier à celle de son président, en mauvaise posture dans les sondages et notamment chez les *suburban women*, ces femmes de banlieue qui font ou défont une élection depuis les années 1980. Ces épouses, mères, ou femmes célibataires, dont tous

« Vous n'aurez pas ma Karen! »

les spécialistes disent qu'elles sont modérément conservatrices, moins à droite que les hommes : bref, qui veulent bien l'ordre, soutiennent l'Église, mais sans les dérapages verbaux de l'ex-présentateur de « *The Apprentice* », devenu chef d'État. *Law and order*, loin de la chienlit des grandes villes dirigées par les démocrates, tel est leur mot d'ordre.

Dehors, et malgré deux orages tropicaux par jour arrosant le nord-est du Texas, il fait une chaleur de plomb. Même les cactus semblent souffrir. L'ombre est rare à Crowley, une petite ville coquette de 13 000 habitants, en banlieue sud de Fort-Worth, perdue dans la gigantesque « *Metroplex* » qui comprend Dallas et qui en fait la quatrième agglomération du pays. Ici, on vit en terrain climatisé huit mois par an. Dans ce méandre urbain, quand on doit se rendre à l'extérieur, même pour 300 mètres, on le fait en voiture, l'air conditionné poussé au maximum de ses possibilités.

Carlos, un jeune homme de 18 ans, commence son chemin à pied, avant de renoncer et de prendre son automobile. Le voilà en quête de l'électeur ou de l'électrice rares : celui ou celle qui n'a pas fait encore son choix. Il se déplace à l'aide d'une application sur son smartphone : « *On a les données précises du quartier, collectées par le comté de Tarrant. On connaît grosso modo les tendances politiques de chaque habitant du coin. Ça évite de perdre du temps. On va à l'essentiel!* » Dans sa besace, des *bumper stickers*, ces autocollants dont sont friands les Américains qui les appliquent sur les pare-chocs de leur pick-up pour afficher leur couleur politique. Un excellent moyen d'horripiler ses adversaires dans les embouteillages de Dallas-Fort Worth.

Les siens sont des plus classiques : « *Trump/Pence. Keep America Great* ». À Crowley, comme dans beaucoup de banlieues de Metroplex, les slogans sont souvent plus drôles : « *Make liberal Cry Again* » (Faire pleurer à nouveau la gauche) ou « *I am Joe Biden and I forgot this message* » (« Je suis Joe Biden et j'ai oublié ce message »). Carlos a tout prévu : « *Si vous voulez, on vous plante un panneau*





Alexandre Mendel pour L'Incorrect

Les Karen, un soutien de poids

Trump 2020 sur votre pelouse! » Un voisin répond : « Ah ah, ne vous inquiétez pas ! J'en ai déjà un que je vais bientôt installer sur la pelouse ». C'est peu de dire qu'ils sont en terrain conquis : la banlieue est cossue, et si DFW comme on appelle ici Dallas Fort-Worth penche à gauche, elle est cernée par des communes qui votent très à droite. Il n'empêche : Crowley fait partie du même comté que Fort-Worth justement et le Texas, selon certains sondages (très) pessimistes pourrait basculer à une décimale près dans le camp démocrate le 3 novembre.

Retour chez Stephanie. On est persuadé de la victoire de Trump, malgré des sondages affichant parfois des écarts à deux chiffres. En cause : « Les médias qui mentent sur les estimations, comme ils mentent sur les chiffres du Covid-19 ». L'optimisme l'emporte à chaque fois sur les arguments rationnels : « Oui, mais s'il perdait le vote des femmes de banlieue justement ? » Impossible, répondent-elles en chœur : « Vous avez vu ce qui se passe dans les grandes villes gérées par les Démocrates ? Vous pensez que les femmes veulent de ça ? »

C'est l'argument massue : les Démocrates géreront aussi mal le pays qu'ils gèrent leurs villes, toutes plus ou moins en proie à des violences urbaines depuis la mort de George Floyd, à Minneapolis, en mai.

Une semaine plus tard, on les retrouve sur les bords du lac Eagle Mountain à l'ouest de Fort Worth. C'est l'opération communication du week-end : une parade en bateau, jet-skis, barques aux couleurs de Trump. Les femmes sont arrivées plus nombreuses que les hommes. Souvent en petites tenues, ceintes dans des bannières Trump : « On est plus sexy que les supportrices de Biden, hein ? » lâche une quadragénaire aussitôt interrompue par une de ses amies qui vient ravitailler le petit groupe avec une glacière débordant de glaçons et de Budweiser light : « Et puis, nous on ne se laissera pas sniffer les cheveux ». Clin-d'œil aux habitudes, disons tactiles, de l'ex-vice-président américain qui a été plusieurs fois surpris à poser son nez dans les chevelures féminines, et de temps en temps dans celles d'enfants. C'était avant qu'il ne fasse la promotion du masque chirurgical et de la distanciation sociale.



Ici, chez les Républicains, c'est Trump ou le chaos des banlieues. Trump ou la contagion des émeutes urbaines aux banlieues d'ordinaire calmes.

Sarah Renda est l'une de ces plaisancières pro-Trump.

« Je suis typique, dit-elle, des femmes qui vivent en banlieue. J'ai quarante ans et trois enfants, je suis infirmière ». Le langage de son champion, parfois fleuri à l'égard des femmes (tout le monde se souvient du « grab'm by the p... », prends-les par la ch... », révélé pendant la campagne de 2016) ne la détourne-t-il pas du vote républicain ? « Pas du tout ! Je sais qu'il a un lexique qui peut paraître offensant. Je suis une maman et ça ne me plait pas. Je sais aussi qu'il va parfois trop loin dans la provocation, notamment sur Twitter. Mais écoutez, je n'ai pas l'intention d'épouser Trump. J'ai l'intention de voter pour lui, pour son programme, pour sa politique. Et si son attitude – je vous rappelle que ce n'est pas un politicien professionnel – peut choquer, ce que je vois, moi, c'est un homme qui a augmenté la durée des congés maternité et les a rémunérés, pour la première fois dans l'histoire, pour les femmes fonctionnaires. On peut remercier Ivanka, sa fille, pour ça ! C'est elle qui porte notre voix. Un vrai modèle de suburban woman, celle-ci ! »

Longtemps acquis au Parti républicain, le vote des habitants des immenses banlieues des grandes villes américaines tend à devenir de plus en plus démocrates, surtout dans l'électorat féminin. Les

banlieues autrefois réservées à l'élite blanche et protestante du pays sont moins monolithiques que dans les années 1980. Avec la baisse des taux d'intérêt, les citadins ont migré vers la périphérie pour devenir propriétaires et dans leur déménagement, ils ont souvent embarqué leurs idées libérales. Les foyers ont évolué en même temps que les agglomérations se sont étendues jusqu'en zone rurale : il n'est plus rare que le chef de famille soit une mère célibataire.

Dans la dernière ligne droite de sa campagne, Trump n'essaie même plus de déployer des trésors d'imagination pour séduire celles que les réseaux sociaux surnomment, sur un ton moqueur, les « Karen », un prénom qui serait typique de ces électrices... Une sorte de « Monique » à la française. Car, ici, chez les Républicains, c'est Trump ou le chaos des banlieues. Trump ou la contagion des émeutes urbaines aux banlieues d'ordinaire calmes.

En juillet dernier, le président américain a ainsi mis fin au *Affirmatively Furthering Fair Housing Rule*, une disposition légale prise sous Obama qui

Des sirènes pro-Trump





subventionnait les villes prenant des mesures pour davantage de diversité sociale et raciale, une sorte de SRU à l'envers qui promouvait l'égalité des chances en matière d'accès à la propriété, notamment dans les banlieues, jugées trop ethniquement homogènes, en clair : blanches.

En août dernier, sur *Fox News*, Trump en remettait une couche : « *Les femmes de banlieue voteront pour moi. Elles veulent la sécurité et sont ravies que j'ai mis fin à un programme qui existait depuis si longtemps où des salaires trop bas allaient envahir leur voisinage. Biden le réinstallerait, dans une forme encore plus importante !* »

Danielle Haugen, de Sioux Falls, dans le Dakota du Sud, est une jeune femme de 36 ans. Elle est en charge, au comité national républicain, du vote des femmes. Et répète à l'envi les arguments de son candidat : « *Voter pour les démocrates en 2020, c'est prendre le risque que les banlieues deviennent comme les villes qu'ils gèrent. C'est prendre un risque pour ses enfants qui attendent le bus scolaire tous les matins. Et ça, on ne peut pas se le permettre...* » Elle aussi est consciente que Trump n'a pas un discours et une attitude présidentiels classiques... Elle tempère cependant : « *Trump, c'est l'homme de tous les jours. C'est le type qui vous parle comme si vous le connaissiez personnellement. Sans filtre ! Et moi, ça me rassure face au discours – effrayant ! – des Démocrates sur les banlieues, la justice sociale et raciale, sur le fait de devoir définancer la police. Je ne crois pas une seconde, mais alors vraiment pas, que les femmes de banlieues, chrétiennes, protectrices de leurs enfants, votent en novembre pour un candidat qui ne dénonce jamais les émeutiers et les voleurs qui sévissent partout dans les grandes villes américaines en ce moment ! Alors, tant pis pour son vocabulaire, un peu excessif !* »

Trump avait remporté en 2016 le vote de ces « Karen » si choyées par les états-majors des deux grands partis. Mais il l'avait perdu, presque aussi vite, à l'occasion des *midterms* de novembre 2018. Le Président américain avait promis « *d'adoucir son ton* », conscient qu'il pouvait perdre de précieuses voix en 2020. Il ne l'a jamais fait. Trump est resté Trump. Dans un sondage du *Wall Street Journal* de juillet, Biden remporterait 56 % des voix des suburban women contre 40 % à Trump. Un océan à franchir pour remporter le scrutin ! D'autant que Biden concourt au poste suprême avec une femme sur son ticket présidentiel. Jusqu'où « Karen » supportera-t-elle la rhétorique de Trump, parfois violente ? Tel est le mystère de l'équation présidentielle de novembre. ♦ **par Alexandre Mendel, correspondant au Texas**

BLUE LIVES MATTER

CHEZ TRUMP ♦ Alexandre Mendel ♦ L'Artilleur ♦ 336 p. – 20 €



Arrivé aux États-Unis avant le *travel ban* décrété par Donald Trump, Alexandre Mendel signe un long et caustique livre-reportage dans l'Amérique profonde frappée par la crise. S'il ne cache pas son affection pour le président, il reste toujours lucide sur les failles énormes de sa personnalité. Sur la route au volant d'une vieille Cadillac, passant par Main street et dormant dans les Motels, il conduit le

lecteur auprès de ce peuple qui voudrait instinctivement que la vieille Amérique résiste et continue comme avant. Sans surprise, observe Mendel, l'Amérique des cols bleus, qui travaille et qui souffre, revotera Trump parce qu'elle raffole de ses outrances et qu'elle lui ressemble. Tout avait bien commencé : avec une série de lois commerciales aussi protectionnistes que possible, l'économie et l'emploi repartaient jusqu'à ce que la peur du covid arrête tout. Et puis ce fut le chaos consécutif à la mort de George Floyd et le climat de terreur qui a frappé les symboles de l'identité américaine. Regardant les images de Portland et Seattle en flammes, les supporters de Trump ne lâchent pas leur président : plus il est attaqué et plus ils le défendent. Au fond, ils savent que l'histoire américaine est violente.

♦ HD

UN PRÉSIDENT NORMAL ?

JOE BIDEN, LE PARI DE L'AMÉRIQUE ANTI-TRUMP

Sonia Dridi ♦ Le Rocher ♦ 324 p. – 19,90 €



Focalisée voire obnubilée par Trump, l'opinion publique connaît à peine le grand favori des sondages. Vice-président, Joe Biden fut éclipsé par Barack Obama. C'est aussi sa stratégie : on serait tenté de comparer ce « politicien normal » à François Hollande. Il aime les cheesesteaks, les matchs de football et les glaces, et c'est un papa aimant. Les Américains comprennent qu'il ne fera rien pour l'Amérique mais qu'il aura de la compassion et de l'empathie après quatre années de polémiques et de tourbillons à la Maison-Blanche. Correspondante à Washington pour différents médias, Sonia Dridi est allée à la rencontre des plus proches conseillers de Biden, comme Anthony Blinken, pour y voir plus clair. On découvre une personnalité colérique qui tient des discours interminables, mais qui a eu l'habileté de rester fidèle aux Obama et d'amadouer le vieux sénateur du Vermont, Bernie Sanders. ♦ HD

EFFICACE

ATLAS DES VILLES MONDIALES ♦ Charlotte Ruggeri (dir.)

Autrement ♦ 96 p. – 24 €



La célèbre collection « Atlas » des éditions Autrement publie un spécial « villes mondiales ». En cent pages et autant de très belles cartes et graphiques, ce collectif évoque l'essentiel des grands enjeux de la ville de demain : la conurbation, la pollution, les transports, la décroissance de certains quartiers, la ville-musée, le phénomène de gentrification...

D'autres enjeux sont moins attendus comme le phénomène des villes temporaires (jungle de Calais par exemple), des villes fantômes, de la ville animale, de la ville ultra-connectée (*smart city*) ou encore la contestation grandissante des gratte-ciel. On frôle parfois le hors-sujet avec la ville *fake-news* et on n'échappe pas à l'angélisme habituel sur les *ethnoburbs*. Cela reste un bel instrument pour appréhender rapidement la nouvelle géographie mondiale des villes. ♦ HD

Les Essais



Éditorial

Par **Rémi Lélian**



Ceux qui savent qu'on nous ment

Schopenhauer, dans son petit manuel *De l'art d'avoir toujours raison*, liste les stratégies à adopter pour réduire son adversaire à néant lors d'une discussion sans avoir néanmoins à se farcir les exigences de la recherche de la vérité. C'est efficace et drôle mais, mieux que cela, son opuscule montre comment le langage contient en lui sa propre destruction et comment sa destruction figure un des éléments essentiels de la conviction infondée en raison, soit ce que l'on appelle en philosophie l'opinion – son contraire. On retrouve peu ou prou et à divers niveaux la quasi-totalité des techniques exposées par Schopenhauer dans le discours complotiste qui, comme tout discours autonome, autoréférentiel, a, de son propre point de vue, toujours raison. C'est l'avantage d'être seul à parler. On n'avancera pas beaucoup sur le chemin de la vérité, mais on ne risque pas de se contredire, ou du moins personne ne nous le fera remarquer. Et puisque le conspirationniste part du principe que son interlocuteur ment ou, dans le meilleur des cas, qu'il est trop bête pour avoir compris, grâce à deux ou trois vidéos YouTube et quelques infos glanées sur 4chan, qu'on nous ment sur tout, tout le temps, et que la vérité est ailleurs, pourquoi l'écouter ? C'est commode, on peut éteindre son ordinateur satisfait d'avoir découvert le pot aux roses, démasqué l'État profond, validé un traitement contre le coronavirus qui n'existe pas et qui en plus a été inventé en labo, et refait le compte exact des victimes de la Shoah en chiffres négatifs. C'est d'autant plus commode qu'on possède, croit-on, des informations de premières sources (4chan), qu'on écoute un grand philosophe aux analyses précises et documentées

(Onfray), une star de la recherche, selon ses propres termes, moralement impeccable (Raoult) et un historien digne de ce nom (Faurisson).

Tout le monde ment sauf eux, c'est entendu ! Sauf eux et ceux qui les croient de telle sorte que ce serait inutile d'aller écouter d'autres points de vue, que de suspendre un instant son jugement afin de tenter de savoir si ce que l'on croit est vrai ou, du moins, pas exactement faux. Et puis ça prend du temps de faire de vraies recherches – tout le monde n'est



**DE L'ART
D'AVOIR
TOUJOURS
RAISON**
Schopenhauer
Circé
122 p. – 6,50 €

pas journaliste ; de lire de la philosophie – tout le monde n'aime pas briser ses croyances ; de s'intéresser à l'épistémologie – c'est dur et on n'y comprend rien ; ou de lire des livres d'histoires écrits par des historiens de profession et non ceux histrions reconvertis dans le mensonge et la falsification. Car c'est un fait, ceux qui doutent de tout n'aiment pas douter puisqu'ils connaissent en amont le secret du monde : on nous ment. Ils n'aiment pas douter non plus parce qu'à force d'avoir empilé les approximations sur les demi-vérités, d'avoir cru comprendre sans apprendre à lire, ils se pourraient bien qu'ils aient tort sur tout et qu'ils mentent. Peu leur importe, hélas, le langage est un sortilège aux multiples pouvoirs, et il sert d'abord à nous convaincre nous ; il est, dans la solitude de notre âme, un poison si nous ne le tournons pas vers les autres pour transformer ses effluves ensorcelants en panacée libératrice. Mais pour cela, il faut prendre le risque de la confrontation, c'est-à-dire le risque de parler vraiment donc d'avoir tort : un art plus beau et plus grand que celui d'avoir toujours raison parce qu'il a pour destination la vérité. ♦



À CONTRE-COURANT

En 1891, à l'âge de 16 ans Winston Churchill fit une prédiction devant son camarade Murland Evans: « *La Grande-Bretagne va être confrontée à une invasion d'une ampleur inouïe, Londres va être en danger, et dans les hautes fonctions que j'occuperai, il me reviendra de sauver la capitale et l'Empire* ». Cinquante ans

CHURCHILL
Andrew Roberts
Perrin
1 360 p. – 29 €

avant la Seconde Guerre mondiale, Churchill avait senti un destin qu'il accomplit en dépit d'obstacles considérables.

À l'inverse de ce que l'on pourrait croire, le plus grand des dirigeants britanniques du xx^e siècle ne fut pas en son temps admiré et soutenu. La monumentale biographie de l'historien Andrew Roberts montre à quel point au contraire il fut méprisé et rejeté par l'establishment anglais. Méprisé pour son caractère flamboyant que l'on estimait vulgaire, méprisé pour son ambition que l'on jugeait arriviste, méprisé pour son courage que l'on estimait dangereux. Jusque dans les heures sombres de la guerre, les responsables politiques anglais n'ont fait que tolérer Churchill, faute d'autre possibilité. Seul le peuple lui resta fidèle.

Andrew Roberts livre ici le récit époustouflant d'une vie faite tout entière de combat. L'ouverture récente d'archives (comme le journal intime du roi Georges VI) révèle le courage, la puissance de travail et la volonté de fer de Churchill. Sa foi inébranlable dans la supériorité du peuple britannique fit de lui l'homme de la situation en 1940. À ceux qui proposaient un accord honteux avec les nazis, Churchill opposa un programme simple: « *L'heure est venue: tuer le boche* ».

Son sang-froid et sa détermination ont soutenu le moral de la population britannique comme ils soutiennent le moral du lecteur d'aujourd'hui. En cette époque macroniste où les nains régentent tout, la relation de la vie de Churchill raffermit les cœurs et élève les âmes. Désigné comme va-t-en-guerre dans les années 30 parce qu'il dénonçait Hitler, conspué pour son anti-communisme à la fin des années 40 parce qu'il s'opposait à la mainmise soviétique sur la moitié de l'Europe, voici de nouveau Churchill en procès: les demeurés actuels du progressisme dénoncent son prétendu racisme en peinturlurant ses statues. Rien ne change finalement, car s'opposer aux imbéciles fut la raison d'être de Winston Leonard Spencer-Churchill. N'a-t-il pas avoué à un ami: « *J'ai un penchant contre lequel je devrais peut-être rester vigilant: nager à contre-courant* »? ♦ **Benjamin de Diesbach**



LES GRANDS REMPLACÉS
Paul Conge
Arkhé
196 p. – 19 €

FIN DE PARTIE

Histoire d'aller voir le diable en face, Paul Conge, journaliste à Marianne, s'est plongé dans le marigot de l'alt right française, cette extrême droite nouvelle génération, qui panique selon lui sur les réseaux sociaux, fantasme à la fin de l'homme blanc sur les écrans de ses web téléés, bref parle du Grand Remplacement, comme ici à L'Incorrect qui a l'heur d'être cité parmi la faune bigarrée des youtubeurs et autres coach en virilité, faiseurs d'opinion en tous genres, mais de droite en particulier, même si le terme dans certains cas peut paraître franchement galvaudé. Bref, le panorama est exhaustif, pas si malhonnête, car si on rencontre les habituels clichés du jeune blanc paumé qui a noyé son malaise existentiel en trouvant une cause politique à défendre, les portraits sont suffisamment nuancés pour que l'on comprenne qu'il s'agit là d'un phénomène prenant une ampleur inédite; laquelle nécessite d'aller au-delà des caricatures afin de pouvoir véritablement l'appréhender. L'écueil principal, cependant, que rencontre Paul Conge, mais tel n'était peut-être pas le but qu'il s'était fixé en menant son enquête: comprendre les raisons de cette dissidence, comme elle aime elle-même à s'appeler; raisons qui ne sont jamais véritablement analysées autrement que comme des données fatales contre lesquelles on ne peut rien. Le journaliste, dont le regard plutôt neutre est appréciable, se contente d'évoquer le malheur d'untel souffrant d'avoir vu peu à peu le quartier de son enfance se transformer et augmenter en violence jusqu'à le faire s'y sentir un étranger apeuré, à raison, ou bien celui de telle ancienne étudiante parisienne se plaignant d'être agressée en permanence et qui milite désormais pour un féminisme racial. C'est aussi l'intérêt de ce livre de ne pas présenter exclusivement les fameux « grand-remplacés » comme des délirants psychotiques. Toujours est-il qu'une chose est sûre, si les petits blancs ont longtemps participé à la cohésion sociale, qu'ils ont voulu tenir le pari des valeurs républicaines longtemps encore après que, petit à petit, tous les autres s'en sont détournés – et la République en premier lieu –, il semble bien qu'à force d'être les perpétuels perdants d'un jeu tronqué, ils commencent à quitter la table...

♦ **Rémi Lélian**

Benoît XVI, l'incompris

Malgré sa stature intellectuelle, le pape Benoît XVI a essuyé de nombreuses critiques durant son pontificat. Le journaliste allemand Peter Seewald prend sa défense dans une biographie monumentale.

« Il faudrait en finir avec la mauvaise foi, le parti pris et, pour tout dire, la désinformation dès qu'on parle de Benoît XVI ». Le fait que même Bernard-Henri Lévy, dans une tribune publiée en janvier 2010 dans le *Corriere della Sera*, se soit indigné de la partialité dont le pape émérite fait l'objet signale l'ampleur du déséquilibre. Il était temps que le blason injustement terni de Benoît XVI soit redoré. Dans un livre-fleuve (1 100 pages !), paru en mai 2020 et non traduit en France, c'est la tâche à laquelle s'attelle Peter Seewald, ancien rédacteur en chef du *Spiegel*, qui connaît particulièrement bien le pape émérite auquel il a consacré plusieurs livres depuis 1996.

MOZART DE LA THÉOLOGIE

Joseph Ratzinger naît en 1927 à Marktl-am-Inn, dans une Bavière profondément catholique. Le père, également prénommé Joseph, voit sa carrière de gendarme freinée par son antinazisme résolu. Le jeune garçon, comme toute sa classe d'âge, est enrôlé de force dans les Jeunesses hitlériennes, mobilisé pendant la guerre, et fait en 1945 un bref séjour dans un camp de prisonniers alliés. Cette expérience du totalitarisme lui inspire une aversion profonde pour toute forme d'oppression politique et de violence, et un goût prononcé pour le dialogue qui marque son œuvre d'universitaire et de prélat. La guerre lui permet aussi de mûrir la décision de rentrer dans les ordres. Il est ordonné prêtre en 1951, en même temps que son frère aîné Georg.

Son intelligence remarquable ne passe pas inaperçue. Ratzinger est nommé professeur de théologie à Frisingue puis Bonn. Ses cours, dont la fraîcheur et la clarté tranchent avec une scolastique verrouillée, font sensation et lui valent une réputation d'ouverture à la modernité. Plébiscité par ses élèves qui se bousculent pour l'écouter, le jeune « Mozart de la théologie », comme l'appelle son ami Franz Niegel, est rapidement remarqué par l'influent cardinal Frings, archevêque de Cologne, véritable éminence rouge du très catholique chan-

celier Adenauer. Ratzinger devient son conseiller théologique lors du concile Vatican II, qui s'ouvre en 1962.

LES DEUX CONCILES

L'éminence grise du vieux cardinal ne tarde pas à faire parler de lui. C'est à son instigation que le prélat prononce le célèbre discours de Gênes, critiquant la vision étriquée du concile favorisée par le Saint-Office, l'ancêtre de la Congrégation pour la doctrine de la foi. Avec d'autres théologiens comme les Français Yves Congar et Henri de Lubac, Ratzinger et Frings poussent les évêques à transformer le concile, à l'origine destiné à enterrer des propositions doctrinales convenues, en une véritable instance de réforme.

Par la suite, Ratzinger est accusé par ses détracteurs (notamment le sulfureux théologien suisse Hans Küng, l'un de ses principaux critiques, copieusement étrillé par Seewald) d'avoir « trahi l'esprit du concile ». Traumatisé par les événements de 1968 auxquels il assista à Tübingen où il enseignait alors, il serait devenu le doctrinaire rigide que ses adversaires dépeignent. Rien n'est plus faux, selon Seewald : il incarne et défend au contraire le « vrai concile » face au « concile des médias » fantasmé par les dynamiteurs progressistes qui, comme Küng, étaient absents des débats, qu'ils ne se privaient d'ailleurs pas de commenter devant les caméras.

Paul VI, qui l'apprécie, nomme Ratzinger archevêque de Munich en 1977. Mû par le sens du devoir, il accepte, comme il acceptera le poste de préfet de la congrégation pour la doctrine de la foi que lui confie Jean-Paul II en 1981, et son pontificat en 2005. Bien qu'il eût préféré se consacrer à la recherche théologique (il remit plusieurs fois sa démission à Jean-Paul II, qui la refusa), il n'en exerça pas moins ces charges qu'il n'avait pas recherchées avec obéissance et rigueur.

LE MAL-AIMÉ

C'est de sa nomination à la tête de l'ex-Inquisition que date la croisade médiatique lancée contre lui. Ses adversaires progressistes, qui le traitent volontiers de « Panzerkardinal » et de « Grand inquisiteur », lui reprochent son intransigeance doctrinale et ses prises de position perçues comme rétrogrades en matière de morale sexuelle. Son élection au siège de Pierre lui vaudra des attaques incessantes et des soutiens pour le moins inattendus, comme BHL ou encore Werner Herzog, qui s'indigne du traitement médiatique qu'on lui réserve et qualifie Benoît XVI de « penseur le plus profond des temps nouveaux. »

Seewald revient sur les nombreuses crises qui ont émaillé son pontificat : discours de Ratisbonne, affaire Williamson, déclarations sur le préservatif, abus sexuels... Chacune de ces affaires voit le pape vilipendé par les médias avec des raffinements de



mauvaise foi. Nul ne songe à rappeler qu'il est le premier à avoir durci la législation canonique contre les prêtres coupables d'abus, dès les années 1980; qu'il lance l'assainissement financier de l'Église poursuivi par François; que, d'après son ami le Premier ministre israélien Shimon Peres, les relations entre l'Église et le judaïsme furent sous son pontificat « *les meilleures depuis la mort du Christ* »; ou encore que le discours de Ratisbonne donna lieu, *in fine*, à des avancées significatives dans le dialogue islamo-chrétien.

Le mépris va parfois jusqu'à la muflerie. Ainsi le *Foreign Office* britannique publie-t-il par erreur une note préparatoire au voyage pontifical en Grande-Bretagne d'avril 2010 au contenu ahurissant. Décrivant une « visite idéale » du pape, le document, à l'origine simple plaisanterie potache,



recommande notamment la bénédiction d'un mariage gay, l'ouverture d'une clinique d'avortement et le lancement d'une gamme de préservatifs siglés. Bref, le chic anglais.

DÉTACHEMENT DU MONDE

Ce battage médiatique dispense ses critiques de s'intéresser à sa pensée remarquablement profonde. Ses encycliques, *Deus caritas est*, *Spe salvi* et *Caritas in veritate*, sont des joyaux d'équilibre et de précision; dans cette dernière, il introduit notamment le concept d'« écologie intégrale », que François développera. Le pape argentin achève également une quatrième encyclique, *Lumen fidei*, commencée par son prédécesseur. La trilogie que Benoît XVI consacre à la figure du Christ est un sommet de théologie. Grand liturgiste, il élargit l'usage de la forme extraordinaire du rite romain, apaisant les dissensions héritées de l'après-concile. Enfin, loin de l'image de prélat distant et rétrograde qu'on tente de lui accoler, il se fait le chantre d'une Église humble, ouverte au dialogue et enracinée dans la foi.

Il n'en oublie pas moins de rappeler les dirigeants à leurs responsabilités. Ainsi, un discours au Bundestag dans lequel il rappelle les fondements de l'État de droit et l'exigence de justice face au rationalisme positiviste, qualifié de « leçon de politique » par le journaliste Henri Tincq, lui vaut une ovation debout inattendue de la part des députés allemands. En somme, n'en déplaise aux esprits partisans, il entretient plus de points communs qu'on ne le croit avec son successeur.

Préoccupé par la décadence spirituelle de l'Occident, il prédit l'émergence d'une Église minoritaire mais engagée, au milieu d'une société indifférente, sinon hostile. Il appelle les chrétiens à se détacher du monde pour cultiver leurs racines intérieures. Ce détachement, il le mettra lui-même en pratique le 11 février 2013, lorsqu'il annonce son retrait. Cette décision, inouïe depuis sept siècles, fait l'effet d'un coup de tonnerre.

Les amateurs de révélations croustillantes en seront pour leurs frais : Seewald confirme, s'il était besoin, que le retrait n'est dû à aucun motif secret. Les rumeurs relayées par le journaliste américain Rod Dreher, imputant le retrait du pape émérite à son impuissance face à la corruption de la Curie prétendument truffée de réseaux homosexuels, font l'objet d'un démenti aussi bref que catégorique. En réalité, Benoît XVI, sentant ses forces diminuer au point de mettre en péril l'exercice de sa charge, a compris, après mûre réflexion, qu'il était temps pour lui de laisser sa place, afin de ne pas fragiliser inutilement la barque de Pierre. Un repos bien mérité pour celui qui se définit, avec une modestie qu'on chercherait en vain chez les éditorialistes qui l'ont brocardé, comme un « *simple ouvrier dans la vigne du Seigneur* ». ♦

Joseph Lombart

Luc-Olivier d'Algange

Histoire d'une âme

Luc-Olivier d'Algange, co-fondateur avec FJ Ossang de la revue *Cée*, écrivain polymorphe et inspiré, publie aux éditions de l'Harmattan, dans l'excellente collection Théôria, un recueil de textes, *L'âme secrète de l'Europe*. **Entretien avec un intempestif.**



Quelle est cette âme secrète de l'Europe qui donne son titre à votre livre ?

Il n'est rien de plus difficile à définir qu'une âme. Un livre n'y suffit, ni plusieurs. Cependant nous pouvons dire ce qu'elle est, non en soi, mais par ses aspects, ses miroitements, sa splendeur. Comme le temps, dont parle Saint Augustin, dont chacun d'entre nous sait ce qu'il est tant qu'il ne cherche point à le définir ; comme la lumière qui donne à voir, tout en demeurant invisible – mais qui donne tant à voir qu'enfin nous ne voyons plus qu'elle à travers les choses qu'elle nous révèle, l'âme secrète de l'Europe nous apparaît. De leurs dieux, les Grecs du temps d'Empédocle disaient qu'ils étaient « ceux qui apparaissent ». Le génie de l'Europe, son âme, nous apparaît dans les œuvres et dans les fleuves, l'Illyssos du matin profond platonicien, le Rhin des filles du feu, aimées de Nerval et d'Apollinaire, la Garonne dont « la rive exacte » exhaussa

le vertige d'Hölderlin, le Tage, où, par un soir de brume reviendra Dom Sébastien.

Les fleuves, comme les livres, disent beaucoup de l'Histoire et des légendes des hommes qui vécurent sur leurs rives. Il y eut ainsi, comme des scintillements de lumière sur l'eau, de belles épiphanies européennes, qui se sont perpétuées jusqu'à nous dans le secret. Si crépusculaires que soient nos temps, ils détiennent la mémoire de l'aurore. Voyez comme les grands songes passent à travers le temps. La Diotime de Platon revit dans la Diotima qu'évoque Hölderlin dans son Hypérion, puis dans la Diotime du grand roman de Musil, *L'Homme sans qualités*. Saint-John Perse ravive Pindare. Paul Valéry ressuscite les *Géorgiques* de Virgile. S'il fallait une représentation de cette âme secrète, c'est dans le cours des syllabes d'or dont Virgile composa son *Enéide* que nous la trouverions sous l'apparence du bouclier de Vulcain, entre le sensible et l'intelligible.

Si, comme votre réponse le suggère, la littérature permet la transmission de cette âme « aurorale », que dire de notre époque ?

Notre temps n'est plus un temps perdu, mais un temps détruit. Nos contemporains oscillent entre le reniement et les commémorations absurdes. Entre le lynchage de notre statuaire, les censures grotesques, dignes du juge Pinard, qui naguère fit interdire Flaubert et Baudelaire, et la panthéonisation du couple Rimbaud-Verlaine, le passé n'est plus qu'une boutique d'accessoires pour le spectacle moderne dûment planifié. Sans tourner à quelque aigreur conspirationniste, telle que s'en abreuvent, avec un optimisme étrange, ces benêts qui voient le monde un peu à la ressemblance d'un roman d'Eugène Sue, avec de méchants tireurs de ficelles, force est de reconnaître que cette destruction est planifiée. Je reviens souvent à cette distinction, que faisait Vladimir Jankélévitch, entre les « hommes de la réminiscence » et les « hommes de la planification », sa préférence, comme la mienne, allant, bien sûr, aux premiers. Les temps sont venus de perdre magnifiquement notre temps en songes et souvenirs, afin de nous ouvrir à d'autre temps, en ressac, dans le triple mouvement de la vague.

Remarquons en passant que la civilisation européenne est menacée de disparaître dans ce temps détruit, par suicide, bien plus que par la poussée des barbares – qui ne font que rappeler que la nature a horreur du vide. Ce ne sont ni les forces ni les lois qui manquent mais l'esprit des forces et des lois. Il me revient ce propos d'André Breton : « *Suicide est un mot mal fait, ce qui tue n'est pas identique à ce qui est tué* ». Les renégats, les planificateurs, les uniformisateurs, les adeptes de la table rase, quand bien même ils s'évertuent, avec leurs plus déplorables alliés, à nuire à la civilisation dont ils sont issus, et sans laquelle ils ne pourraient sans doute pas survivre, s'en prennent à ce qui n'est pas eux, à ce qu'ils ne peuvent plus comprendre, l'entendement et le nerf leur faisant défaut. À la gratitude qui honore ce qui est plus grand que soi s'oppose le ressentiment narcissique. À cet égard, notre époque risque fort de n'être plus même crépusculaire... Aux crépuscules et aux aurores de l'âme – qui sont des variations chromatiques, des

coalescences de lumière et d'ombre – le projet moderne voudra maintenant substituer la lumière scialytique, sans ombre portée, des salles d'opération : là où nous serons tenus, devant des bouches masquées, à servir d'expérimentation à l'on ne sait quelles lubies « trans-humanistes ». Cependant le réel persiste, dans la nature, qui est l'empreinte visible de l'invisible, et dans nos cités inspiratrices qui n'ont point encore été ravagées... Rien ne nous interdit véritablement, sinon quelque stupeur collective, de faire, à l'exemple de Tanizaki, l'éloge de l'ombre et d'aller vers les grands ensoleillements de l'âme odysseenne.

Vous évoquez dans votre livre l'importance des Maîtres dont vous liez la disparition à la tyrannie.

Nous devons tout à nos bons maîtres. Sans eux, sans la révérence que nous leur gardons, la moindre tyrannie nous soumettrait. La vanité moderne, qui inventa cette sorte d'oxymore « penser par soi-même » nous livre au règne du « managérial », le mot étant aussi laid que la chose. En vérité, et en beauté, nous ne pensons jamais par nous-même, mais par intercession. La pensée est, par étymologie, la juste pesée, expérience analogique. Nous sommes avant tout, corps, âme et esprit, des instruments de perception. Les bons maîtres nous délivrent du triste sort de n'être que des épigones livrés à la redite des lieux communs. J'ai eu la chance de connaître un peu Raymond Abellio, Henry Montaignu et Gustave Thibon, et d'être leur contemporain – mais il y a aussi de bons maîtres dans la nuit des

temps, voire des maîtres anonymes : ceux qui écrivirent, par exemple, sur les feuilles d'or à Pharsale, et d'autres maîtres encore, des musiciens, tels que Couperin et Ravel qui nous apprennent à écrire avec des mots comme ils écrivirent avec des notes françaises ; ou d'autres encore, ciels et prairies, forêts et fontaines, escadres d'oiseaux marins dans les hauteurs, nervures des feuilles et des pierres, dont nous voudrions bien, en écrivant un poème, plagier l'émouvante présence pure.

Vous déplorez l'arasement du monde mais votre écriture est pourtant placée sous le signe de l'admiration, de l'émerveillement.

L'admiration est une science exacte. Elle est la preuve de la contemplation qui tant nous manque par ces temps affairés : c'est la preuve par les neuf Muses, comme disait Jean Cocteau. Ayons à nos côtés, pour ardent alliées, toutes les Muses, saluons tous nos dieux, jusqu'à la gloire du Christ-Roi ! Évitions, tant qu'il est possible, le confort du nihilisme mondain. Fomentons des révoltes de la Merveille, celle qui advient lorsque nous nous approchons des lieux sacrés, des buissons ardents où le monde, soudain, cesse d'être insignifiant, insolite ou désolé. Le Graal perdu est le Graal trouvé. ♦

Propos recueillis par Rémi Lélian



L'ÂME SECRÈTE DE L'EUROPE
Luc-Olivier d'Alange
L'Harmattan
368 p. – 38 €



PIERRE LEGENDRE

L'archéologue

« **J**e suis un homme du passé et de l'avenir lointain. Je n'habite pas le présent », a coutume d'affirmer Pierre Legendre, qui se place volontiers en retrait des débats de société. Il est pourtant la bête noire des déconstructeurs et des maniaques de la révolution sociétale permanente qui ne lui pardonneront jamais sa défense d'une conception jugée « traditionnelle » de la filiation, encore moins d'avoir dénoncé « l'homosexualisme » et « la caserne libertaire ». Né en 1930 en Normandie, Legendre, comme Julien Freund, gardera de ses origines modestes une vénération pour le savoir et le mépris du grégarisme universitaire. Son parcours est doublement atypique. C'est d'abord celui d'un érudit pluridisciplinaire : docteur en droit, en anthropologie et en économie, Legendre s'imposera comme un penseur de l'État et des institutions. Au plan professionnel ensuite : s'ennuyant à l'université, il débutera sa carrière dans un cabinet de consultant économique en Afrique, l'occasion pour lui de se familiariser avec le monde de l'entreprise, et surtout d'acquiescer un regard distancié sur l'Occident qu'il appréhendera désormais avec le regard de l'ethnologue. Autre expérience de décentrement radical, par rapport à sa subjectivité cette fois : la pratique, en tant que patient, de la psychanalyse. Ces deux expériences seront à l'origine de sa passion pour l'architecture invisible des êtres et des civilisations. Il en tirera cette leçon capitale : l'être humain étant l'animal parlant, toute identité, individuelle ou collective, est avant tout le produit d'un assemblage de textes.

Son œuvre dévoile donc les coulisses et fondations de l'Occident. Son approche archéologique, « sédimentaire », de l'histoire l'amènera à découvrir le rôle essentiel dans sa construction du monument romano-canonique, produit de l'alliance, à l'ère grégorienne, du christianisme et du droit romain. Or, individus et civilisations sont régis par la raison mais aussi par l'inconscient, cette arrière-scène où tout est possible. L'institution est donc le montage où se construit la raison ; et l'institution première est la filiation qui est mise en acte du principe généalogique. Elle est la condition absolue pour l'avènement du sujet, sa seconde naissance en quelque sorte, car elle l'inscrit

dans le temps et l'oblige à la reconnaissance de la mort, cette limite ultime. Bref, elle est « le garde-fou de l'humanité ».

Il y a donc de l'indiscutable dans toute civilisation, raison pour laquelle Legendre qualifiera son anthropologie de « dogmatique ». Cet « Indiscutable » se polarise dans une référence ultime qui garantit toutes les autres et qu'il nomme la « Référence » : celle-ci est constituée « de vérités incontrôlables, de croyances aspirant au statut d'intouchables [...] Derrière toute civilisation, il y a une image dans le miroir qui ne se discute pas ». Elle occupe la place du Tiers, elle est « le lieu des réponses d'avant les questions », la source de la légitimité et sa mise en scène ; et les rituels, les images, les récits, les symboles ont pour fonction de consolider son indiscutabilité.

Autant de réflexions qui heurtent de front la sensibilité contemporaine car révéler qu'il y a du non-négociable, étudier ces montages de la raison que sont les institutions et la façon dont elles se nouent avec le psychisme, c'est faire le procès de la désinstitution en cours. C'est également révéler que l'Occident suit la pente de la déraison. Nos sociétés, ces « me-society » caractérisées par la désymbolisation de masse, Legendre les qualifie de « post-hitlériennes » parce qu'elles inscrivent le fantasme dans la loi, poursuivant à leur insu l'entreprise de sape normative initiée par le nazisme, et enlisent l'Occident dans une sorte d'obscurantisme psychotisant. Pire, celui-ci veut forcer le monde entier à s'aligner sur sa décomposition. Ce nouvel impérialisme a pour arme le management qui promeut une société horizontale avec pour seul impératif moral l'efficacité. Il lui consacra un film : *Dominium Mundi*. Il s'inquiètera également des conséquences sur les jeunes générations de cette désintégration des montages de l'identité dans un chef-d'œuvre : *Le crime du caporal Lortie*.

L'œuvre de Pierre Legendre est monumentale. Comme il est difficile de la réfuter, on préférerait oublier son existence. Déjà la voilà moins disponible en librairie. Mais nous savons qu'elle nous attend et que sa lecture attentive sera le préalable à notre renaissance. ♦ **François Gerfault**

JE DÉPENDS DONC JE SUIS

Alasdair MacIntyre est sans doute l'un des penseurs de philosophie politique et morale les plus importants de notre époque. Aristotélicien, thomiste de surcroît, il dénote largement dans un paysage philosophique acquis à l'idée que politique et morale sont deux choses distinctes et que l'individu et la société, quand il s'agit de les penser, n'ont pas besoin de se mélanger. Plus encore, nous pensons, parce que c'est l'air du temps, et que nous sommes tous plus ou moins formatés par celui-ci, que le contrat qui nous lie à l'État ne regarde que celui-ci et que s'il implique éventuellement notre communauté, quand nous appartenons à une communauté à l'identité prononcée, il ne concerne la communauté en général que selon une espèce d'effet rebond dont on n'évalue pas les conséquences – pour la simple raison que, la plupart du temps, l'on s'en moque. Atomisés individuellement, fracturés en communauté pour certains, rien ne nous intéresse sinon nous sans que par ailleurs nous fournissions l'effort de réfléchir à ce « nous ». Le bien commun n'est plus à la mode, cet « autre » plus vaste dans lequel pourtant je suis partie prenante – la société n'étant que le terme dérivé de « compagnonnage » – n'existe plus pour celui qui à force de se regarder le nombril a fini par se convaincre qu'il existait seul. De fait, aucune morale, celle-ci impliquant de prendre l'autre et les autres en considération, ne vaut pour celui qui voit la politique comme le lieu de l'affirmation de son identité à l'exclusion de toutes les autres. C'est la tendance libérale, pour la résumer en la caricaturant, à imaginer que l'organisation sociale se construit a posteriori de l'individu.

À l'inverse, MacIntyre part de la morale qu'il entend fonder, non pas seulement en raison, comme Kant l'a architecturée dans son œuvre prodigieuse, ce qui suffit pour faire de MacIntyre un antimoderne, mais en revenant à la nature animale de l'homme. De façon contre-intuitive, le philosophe écossais ne dit plus, en substance, que l'homme est cet être de raison, placé en surplomb de l'animal, capable de réfléchir à ses actions d'un point de vue théorique et d'agir en vertu d'une théorie à appliquer (la fameuse raison pragmatique kantienne), mais que sa raison provient de son animalité et qu'elle en figure l'aliment essentiel, qu'il existe même dans l'animal non-humain quelque chose de plus que la simple existence affective et réflexive qui le caractérise dans notre imaginaire. En effet, l'animal posséderait des croyances. Il ne serait pas seulement affairé à débuser son plaisir et à fuir ce qui engendre chez lui le déplaisir, mais il rechercherait une chose en ce sens qu'il croirait que cette chose est pour lui la source d'un bien. Pour cette raison, MacIntyre au début de ce livre passionnant entame une méditation sur l'animal qu'il qualifie de pré-linguistique, autrement dit

non plus un être vivant incapable de parler, mais un être vivant auquel il ne manque que la parole ! Ces raisons d'agir, propres aux animaux, permettent au philosophe de penser la vulnérabilité inhérente à la condition humaine, cette vulnérabilité que l'on trouve au commencement de notre vie d'êtres rationnels, durant l'enfance, ou dans l'extrême fragilité du handicap et lors de la vieillesse. Trois états qui nous obligent à nous reconnaître dépendants et qui façonnent l'homme tout à la fois comme un être autonome, soucieux de se déterminer en fonction de ses propres choix, et dépendant puisque cette construction de la rationalité qui garantit l'autonomie ne peut exister sans le secours d'éducateurs vertueux, c'est-à-dire désintéressés de leur propre bien immédiat au profit d'un plus grand bien : le bien commun.

On a pu reprocher à MacIntyre d'être un penseur politique inconséquent, biaisant son analyse dans la morale au détriment du politique dont il semble refuser la charge tragique. Reconnaissons que la vertu, autour de laquelle il construit sa réflexion, avant que d'être machiavéliquement politique, est un concept d'abord aristotélicien et moral. Mais c'est précisément sur la morale que MacIntyre assoit la politique qui en figure la forme extérieure. Reconnaissons surtout que, depuis des siècles que tout va mal et empire, et que la politique se désagrège, le conjurer au mode de la morale risque bien d'être le dernier secours qu'il nous reste... ♦

RL



**L'HOMME,
CET ANIMAL
RATIONNEL
DÉPENDANT**
Alasdair MacIntyre
Tallandier
252 p. – 19,90 €







Éditorial

Par **Romaric Sangars**

Wejdene au Panthéon

Le Panthéon est un haut lieu stratégique et grotesque de la République française. Cette architecture néo-classique et post-lourd, Philippe Muray la plaça d'ailleurs au centre d'une grande lutte symbolique parce que le pouvoir « occulto-socialiste » y organisa le culte des revenants contre celui du ressuscité, que cette église consacrée initialement à sainte Geneviève ne cessa d'être baptisée et débaptisée durant un siècle, qu'un Victor Hugo, qui la qualifia de « gâteau de Savoie gigantesque » finit pourtant dessous, et qu'un Lacan put, à juste titre, la traiter de « vide-poche ». Ainsi le Panthéon est-il, depuis son érection, une zone de trafic de cadavres. Tout y est bouffi, lourd, pompeux, didactique, on y révère les « grands hommes » comme des saints laïcs, on cherche le transcendant dans les dépouilles vedettes, on y développe une eschatologie progressiste un squelette après l'autre, ces reliques-là étant priées, plutôt que de guérir leurs adorateurs, de parer à l'implosion d'un pays post-chrétien.

Depuis 2002, la grande nécromancie se poursuit sur un nouveau mode, la gauche occulto-socialiste tentant désormais de diversifier un peu le contenu de sa boîte à spectres. En effet, si les églises catholiques avaient toujours regorgé, en termes de statuaire, de femmes et de marginaux, la basilique athée se limitait plutôt aux seuls mâles, de préférence des intellectuels progressistes qui, de Voltaire à Zola, s'étaient fait les prophètes d'une humanité en marche. Quelque peu désillusionnés sur le pouvoir de la Raison et de la Volonté après Auschwitz et le Goulag, nos néo-sectateurs, devenus post-modernes, décidèrent de farcir leur caveau mystique de femmes et de minorités, au nom de l'Émotion suprême et du Vivre-ensemble.

C'est dans ce contexte que vient de s'ouvrir ce nouveau procès en canonisation laïque qui vise Rimbaud et Verlaine, condamnés à la pédérastie perpétuelle pour une aventure de jeunesse afin de remplir les quotas et satisfaire la fureur prosélyte de Frédéric Martel, l'auteur de *Sodoma*, dont l'hystérie tenace est sans doute symptomatique d'une hétérosexualité refoulée. Sa pétition se voit signée par Roselyne Bachelot, ce sommet de délicatesse, presque tous les derniers ministres de la Culture et Michel Onfray l'anti-système – qui bouffe décidément à tous les râteliers.

Qui s'oppose à cet aberrant recyclage ? Le génial Pierre Jourde, l'immense traducteur André Markowicz, tous les plus grands spécialistes des deux poètes et la famille Rimbaud elle-même. Une pareille cohorte légitime face à un ramassis de politicalistes bien-pensants, et vous croyez que ces derniers auraient honte ? Même pas. Les voici qui braillent à l'homophobie, comme si c'était la question, et nous donnent envie de tous les y boucler, dans leur nécropole athée, avant d'y foutre le feu, et qu'on en finisse une bonne fois avec ce paganisme d'instituteur.

Si, au lieu d'exploiter leurs fantômes, on lisait leurs vers, Verlaine et Rimbaud resurgiraient pour nous en paroles vivantes, et nous serions convoqués non par leurs mœurs sexuelles, mais par l'exquise mélancolie du premier, la rébellion hallucinée du second. On cesserait peut-être alors, d'attribuer le titre sacré de « poète » à Grand Corps Malade, on renverrait à ses études la quasi-totalité du « rap game » francophone dont les membres auraient surtout le droit d'apprendre leur langue avant de l'ouvrir (et qu'on ne me parle pas de mépris social, Genet a appris en prison, Calaferte dans les chiottes de son usine). Non, en fait, ne brûlons pas le Panthéon, enfermons-y plutôt Wejdene, ça chiffrera en termes de quota, et sur les ondes, au lieu de ses borborygmes, nous ferons scander les *Illuminations*. ♦

Bertrand Lacarelle

Retour au Graal

Notre camarade **Bertrand Lacarelle** sort un texte poétique, politique et frondeur rédigé à partir de son exploration de la grande cathédrale de mots du *Livre du Graal* pour un résultat puissant et fiévreux. Si le socialisme, comme disait Lénine, c'est « les soviets plus l'électricité », *Lacarelle prône le XIII^e siècle et le « terroirisme »*, un programme fondé sur « la sécession plus le Graal ». Éditeur, boulanger, écrivain, chasseur, ce mystérieux personnage qui conspire en Anjou et intrigue à Saint-Germain-des-Prés est venu exposer son programme mystico-sécessionniste dans les locaux de *L'Incorrect*. Comme lui, soyons ultras !

Après avoir consacré plusieurs livres à des surréalistes marginaux comme Arthur Cravan ou Stanislas Rodanski, vous revenez très loin dans notre passé littéraire en vous attaquant aux légendes arthuriennes. D'où vous est venu un tel élan rétrospectif ?

Le projet est né d'articles que j'ai écrits pour *La Revue Littéraire*, à l'époque où elle était dirigée par Richard Millet, lequel avait alors pour idée de refaire la lecture des grands textes de notre civilisation, et j'avais alors proposé la matière du Graal. J'y ai consacré deux articles ensuite repris, augmentés, commentés, réarrangés, jusqu'à ce que naisse ce livre !

En quoi cette littérature est-elle, comme vous le précisez, spécifiquement française, et non anglaise, comme on le croit souvent ?

Le Graal apparaît pour la première fois dans *Perceval ou le Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, à la fin du XII^e siècle. C'est là que se présente cet objet, dans un livre en octosyllabes écrit en « roman », c'est-à-dire en ancien français et non, comme c'était encore la norme, en latin. Ce « Graal » va tellement fasciner les gens de l'époque qu'il va y avoir de très nombreux continuateurs. D'abord Robert de Boron, qui écrit dans la foulée de Chrétien *L'Histoire du Saint-Graal* et qui, reprenant cet objet, va le christiani-

ser ; un objet qui passait seulement à deux ou trois reprises dans le texte de Chrétien, et dont on ne savait finalement pas grand-chose, puisque la faute de Perceval est justement de n'avoir pas demandé ce dont il s'agissait.

Ce serait donc Robert de Boron qui opère la christianisation du Graal...

Il y avait déjà, chez Chrétien, des indices en ce sens, puisque son Graal contenait une hostie. Mais Boron, lui, va plus loin et affirme carrément qu'il s'agit de la coupe de la Cène. *Le Livre du Graal* commence ainsi par un premier roman consacré à Joseph d'Arimatee, ce personnage de la Bible qui donne à Jésus un tombeau et qui aurait récupéré le sang du Christ dans cette coupe, le Graal, puis qui reçoit pour mission d'emmener celui-ci en Bretagne afin de christianiser l'Europe. Il part de Terre Sainte en ce but et opère donc le chemin inverse à celui que les Croisés effectuent au moment-même où le texte est écrit.

Au XXI^e siècle, le Graal revient donc avec vous à partir d'une lecture du texte originel et de tout un ensemble de commentaires, mais également en multipliant les auteurs fictifs.

Je joue là-dessus en évoquant une communauté secrète dont les membres



taguent le mot G.R.A.A.L. en divers acronymes et dans plusieurs lieux du pays. Les photos de ces tags, qui m'ont été envoyées par ces nouveaux chevaliers errants, parsèment le livre. Ce qui prouve qu'une conspiration du Graal est bel et bien en train de naître... Lucien Rivière, que je cite, est un personnage qui, d'abord au Chili et ensuite en France, a fondé une communauté d'écologie « intégrale », avec deux « a ».

Qu'est-ce qui différencie l'écologie intégrale de l'écologie « seulement » intégrale ?

Le livre du Graal nous parle de nourriture spirituelle, mais aussi de l'importance de la nourriture matérielle, puisqu'un « graal », à l'origine, désigne un plat d'abondance qui pouvait nourrir tout le monde. Aujourd'hui, la question de la nourriture est essentielle, nourriture spirituelle et matérielle doivent aller de pair. Il faut veiller à la qualité des deux.

On trouve d'autres « mots-programmes » dans votre livre. Vous nous enjoignez à devenir « ultras », par exemple, un mot qui fait aussi écho aux partisans de la monarchie au début du XIX^e siècle...

Ça me plaisait de reprendre un terme aujourd'hui si mal vu. Je pense qu'il est temps de devenir ultras, oui, de se réveiller, de se déplacer, d'aller outre, de passer à de nouvelles choses... Je pense que l'époque nous commande un sursaut. « Ultra », ça veut dire aussi nous autoriser à en faire un peu trop, à exagérer, mais souvent, quand on exagère, on trouve des choses auxquelles on n'aurait jamais pensé.

Qu'est-ce que l'« archipel » ?

Dans *Ultra-Graal*, l'archipel désigne ce réseau de fermes ou d'individus qui ont fait sécession, ne s'occupent plus de cette époque et de ce que leur propose l'État, ou de ce que ne leur propose plus l'État, et qui, liés entre eux, ont décidé de recréer leur propre royaume.

Au lieu d'un front révolutionnaire, vous prônez un archipel en sécession ?

Oui, la dissidence ne suffit plus, il est temps de faire sécession et de faire des choses véritablement. On ne bavarde plus, on est ultras, on quitte les grandes métropoles, on va s'installer dans ces milliers de hameaux abandonnés et on recommence la France.

« On ne bavarde plus, on est ultras, on quitte les grandes métropoles, on va s'installer dans ces milliers de hameaux abandonnés et on recommence la France. »

Bertrand Lacarelle

Qu'est-ce que la « cathégraal » ?

Un jeu de mots facile : je compare les 5000 pages du *Livre du Graal* à une cathédrale de mots. Cette œuvre est par ailleurs écrite au XIII^e siècle, époque où l'on construit encore des grandes cathédrales. Ce qui est fascinant, c'est que le style « gothique » a pour vrai nom « style français » et que ce sont les Italiens qui, pour nous dénigrer ont appelé ça « gothique », c'est-à-dire « barbare », alors que tout le monde peut constater aujourd'hui combien nos cathédrales sont extraordinaires ! Le roman français et le style architectural français naissent au même moment.

Votre livre est un appel à revenir à l'origine du style français ?

Oui, un retour aux sources. Je dis aussi que cette cathédrale est aujourd'hui oubliée, cachée dans une grande forêt. Ce *Livre du Graal*, qui l'a lu ? On connaît très bien *L'Iliade* et *L'Odyssee* et très peu ce qui est pourtant à l'origine du roman français et de l'identité française.

Qu'entendez-vous par « terreaurisme » ou « terroirisme » ?

Il s'agit d'une référence au « manifeste terreauriste » de Lucien Rivière, difficilement trouvable, parce qu'il n'existe que sur des revues ronéotypées. Rivière reprend un peu ce que disait Bernanos lorsque celui-ci affirmait que la modernité était une conspiration contre toute forme de vie intérieure. Lucien Rivière, pour que nous retrouvions cette vie intérieure, appelle tout le monde à retourner à la terre. C'est un peu mon côté « Révolution culturelle maoïste », je crois en effet qu'il faudrait que tous les intellectuels repartent mettre les mains dans la terre.

Cela pour la dimension concrète, mais pour la dimension spirituelle, cette littérature du Graal a une dimension d'apologétique chrétienne...

Le grand Philippe Walter, qui a dirigé l'édition en Pléiade, dit même que le livre du Graal peut être vu comme une « troisième Bible ». Elle serait, après la Bible du Père (l'Ancien Testament), et la Bible du Fils (le Nouveau Testament), la Bible du Saint-Esprit. Évidemment, les prêtres peuvent être un peu gênés par cela, d'autant qu'il y a dans *Le livre du Graal* une tension entre le monde païen et le monde chrétien, le livre reprenant les matières celtiques, bretonnes... Mais c'est aussi la grandeur de la France qui repose ainsi sur ses quatre piliers : grec, romain, gaulois et chrétien.



ULTRA-

GRAAL

Bertrand

Lacarelle

Pierre-

Guillaume de

Roux

192 p. – 18 €

Pourquoi avoir rebaptisé le Moyen Âge, le « Merveille Âge » ?

C'est l'époque des cathédrales, de la *Somme Théologique* de Saint Thomas d'Aquin, des grands récits des historiens Joinville et Villehardouin... C'est fascinant tout ce qui se joue à cette époque ! Les historiens sont beaucoup revenus, aujourd'hui,

sur la légende noire du Moyen Âge et parlent même d'une première renaissance. Mais ça prend du temps à entrer dans les esprits des gens. Je milite donc pour le « Merveille Âge ».

De tous les chevaliers d'Arthur, Lancelot semble être votre préféré...

Oui, c'est d'ailleurs le seul chevalier français de la Table Ronde, puisque tous les autres sont au royaume de Logres, c'est-à-dire l'actuelle Angleterre, et si, sans doute, le premier héros littéraire de notre histoire est Roland (c'est d'ailleurs dans *La Chanson de Roland* que le mot « France » apparaît pour la première fois), notre premier vrai héros romanesque est Lancelot. C'est qu'il y a, dans *Le Livre du Graal*, une dimension psychologique beaucoup plus importante. Toutes les tensions amoureuses vécues par Lancelot avec Guenièvre rendent ce personnage terriblement humain.

Vous citez également des chevaliers errants du XX^e siècle parmi lesquels Guy Debord, Gustave Thibon, Stanislas Rodanski, Jack Kerouac... Que leur vaut ce titre ?

Thibon, c'est plutôt un ermite, selon les grands types du *Livre du Graal* : il n'a pas quitté sa ferme du XVI^e siècle où il a reçu la philosophe Simone Weil qui y a écrit certains de ses textes. Jack Kerouac, de son vrai nom Jean-Louis Lebris de Kérouac, canadien français, avait lu tous les romans du Graal, comme ses amis Ginsberg ou Burroughs. Typiquement, c'est un chevalier errant, il suffit, pour s'en convaincre, de lire *Sur la Route*. Quant à Guy Debord et aux situationnistes, dans leur façon de combattre le monde dans lequel ils vivaient et leur tentative de retrouver le vieux Paris, il y a aussi une dimension chevaleresque.

Comment cette littérature définit-elle la chevalerie ?

Dans le livre du Graal, il y a trois étapes de chevalerie : les « chevaliers de bataille » qui font la guerre pour établir le royaume chrétien, c'est l'époque d'Arthur, la première génération. Ensuite, il y a ces fameux « chevaliers errants », qu'on connaît très bien, comme Lancelot. La paix a été établie, ce qui permet aux chevaliers de vivre leurs propres aventures. Et puis on arrête l'errance pour trouver le Graal et commencer la quête, et on passe alors des chevaliers errants aux « chevaliers célestes », qui ne sont que trois dans *Le Livre du Graal* : Galaad, Perceval et Bohort.

Quand on vous suit en train d'explorer *Le Livre du Graal*, on retire l'impression que, dans ce monument littéraire, se trouve déjà en germe toute la littérature à venir...

Oui, on trouve tout : la recherche amoureuse, la recherche de la foi, la recherche de l'action... Tout est déjà posé au sein de ce grand roman d'apprentissage. Le mot étrange de « Graal » continue toujours d'être utilisé de nos jours, mais rarement pour de bonnes raisons. La coupe du monde de football serait le Graal... Eh bien, non ! Et ce livre est aussi pour moi l'occasion de redéfinir ce que c'est exactement, le Graal, à son origine, là où il apparaît dans toute sa splendeur chrétienne. Mon livre joue ainsi sur cette idée de repartir en quête du Graal, c'est-à-dire en quête du sacré, et c'est pourquoi il s'achève sur Notre-Dame-de-Paris. Durant l'incendie de la cathédrale, il y a eu un petit frémissement au niveau national. Que les gens aient été chrétiens ou pas, on s'est soudain souvenus qu'il y avait du sacré en France, que ce sacré était en train de brûler et qu'il était donc à reconstruire. ♦ **Propos recueillis par Romaric Sangars**



TOUJOURS CLASSE ET DÉINVOLTE

Les romans de Simon Liberati sont des objets bizarres, foutraques, scintillants, comme des bijoux monstrueux. Celui-ci replonge en 1967, année qui fascine l'auteur (cf. *Jayne Mansfield 1967*), peut-être parce qu'il est attiré par les fins-de-siècle, la décadence, et que justement, « les termes "fin d'une époque" semblaient convenir à l'année 1967, pleine d'énergies nouvelles et toujours dans l'urgence des tensions internationales ». La mythologie des sixties se bouscule dans cette comédie extravagante où l'on croise Warhol, Capote, Aragon. Les héros portent des prénoms de conte gothique (Donatien, Tainé), et des noms de roman russe ; ils roulent en Maserati 3 500 GT Sebring, « une des plus jolies berlinettes des années 1960 » – toujours le goût de Liberati pour les petits bolides artistement carrossés, qui foncent. L'intrigue est désinvoltée à souhait, sans importance ; on traverse le livre en état de légère ébriété, on le referme avec l'impression d'avoir joué dans un film de Losey. Expérience improbable et chic, avec un petit côté Morand – la vitesse et les fêtes – rehaussé d'accents pop. ♦ **Bernard Quiriny**



LES DÉMONS
Simon Liberati
Stock
334 p. – 20,90 €

TOUJOURS DÉLIRANTE ET VAINES

LA DISCRÉTION – Faïza Guène - Plon – 252 p. – 19 €



Portrait d'une famille d'immigrés algériens : la mère, 70 ans, « tellement d'amour qu'une centaine de fils et de filles pourraient se le partager », et quatre enfants adultes. Dès le début, le roman tourne au tract. Tract contre la France qui accueille mal ses immigrés, « douée pour leur confisquer leurs espoirs et enterrer leurs rêves dans des milliers de petits cercueils. » Tract contre la voisine et son gros chien, Kaiser (!). Contre les « éditorialistes et autres polémistes islamophobes à qui on donne la parole pour beugler leur haine la bave aux lèvres ». Contre les fonctionnaires ultramarins qui « n'honorent pas la mémoire de leur admirable compatriote Frantz Fanon ». À un moment, l'une des héroïnes, chez le psy, raconte un rêve. Elle est au restaurant avec sa mère ; des CRS débarquent, font coucher tout le monde, puis des militaires les canardent à la mitraillette. L'un ressemble à Le Pen, « il rigole, il a l'air trop heureux ». Littérairement, ça ne vaut rien, mais comme document sur le délire de persécution, c'est intéressant. ♦ **Bernard Quiriny**

BRETAGNE MÉLANCOLIQUE



LA FAUCILLE D'OR

Anthony Palou
Le Rocher
150 p. – 16 €

Pas totalement au bout du rouleau, mais pas loin, le journaliste à la dérive David Bourricot est expédié dans le Finistère par sa rédaction parisienne afin d'enquêter sur un supposé trafic de coke et la mort suspecte d'un marin pêcheur. On attend des résultats express, mais surtout que l'air breton lui remette les idées en place. De retour sur les terres de son enfance, c'est surtout la mélancolie qui domine. En fond : les souvenirs de chers disparus et un couple qui part à vau-l'eau. Pour autant, le décor sur place est loin d'être déplaisant, surtout que l'alcool coule à flots et que l'on

sait rire des tours les plus funestes. Très vite, des personnages hauts en couleur vont s'imposer, notamment dans le bistrot où le Parigot prend ses marques. Entre le Toulouse-Lautrec local, la jolie veuve et le marin bourru, quelques fantômes se disputent les restes d'un monde finissant, braqués vers le crépuscule. Bref, des scènes touchantes et un beau petit roman hanté que l'on traverse comme dans un rêve chargé d'écume et de nostalgie. ♦ **Alain Leroy**

POINGS & CROCHETS



LA COLÈRE
Alexandra

Dezzi
Stock
224 p. – 18,50 €

Le second roman d'Alexandra Dezzi, moitié de ce duo de rap féminin du début des années 10 appelé Orties, revêt plutôt l'allure d'un récit brutal et clinique : celui d'une liaison de la narratrice avec son prof de boxe, à la fois sensuelle, sinistre et toxique. C'est en tout cas le fil principal, où les séances de baise succèdent aux entraînements pour mieux confondre l'étreinte et le combat, avec l'impression qu'il s'agit d'apprendre à survivre en s'en prenant plein la gueule – foutre et sang mêlés. Le « je » est celui de la conscience de la jeune femme s'observant agir à distance, tandis qu'un « elle » enfoui surgit par instants. À cette

diffraction du moi répond une suite d'hommes nommés par chiffres : 3, 2, 1... Des maladrresses, mais aussi des uppercuts (« Tu as l'impression d'être une pute rémunérée par la sensation de vivre. »), et surtout une démarche entière, sans complaisance, qui nous rappelle qu'au contraire des prétentions du gros Bourdieu, seule la littérature peut être comparée à un sport de combat. ♦ **Romarc Sangars**

Typologie du cataclysme

Odysées post-apocalyptiques, récits-catastrophe et fables sanitaires, l'écroulement du monde a la cote dans les romans de la rentrée. Une vogue significative, un genre subtilement codifié.

Pandémies, exodes, canicules monstres, chaos généralisé... À lire certains romans de la rentrée littéraire, le monde va mal, et on ne se dirige pas précisément vers une amélioration. En même temps, c'est logique : tout comme le rôle des intellectuels est d'être critiques à l'égard de la société où ils vivent, quitte à forcer le trait, le rôle des écrivains est de s'inquiéter pour l'avenir, non d'assurer que tout ira bien, Madame la Marquise. D'ailleurs, la posture de conscience inquiète de son époque est plus gratifiante que celle d'optimiste béat, et moins risquée devant l'Histoire : l'écrivain qui a promis que rien n'était grave alors que les nuages s'amoncelaient au-dessus de lui aura l'air ridicule rétrospectivement, celui qui a passé sa vie à annoncer la fin du monde à tort n'héritera que d'une étiquette inoffensive de pessimiste bon teint, plutôt valorisante selon les critères de l'histoire littéraire.

FLÉAU VIRAL

Cela étant, si les catastrophes en tous genres font fureur chez les romanciers, tout comme chez les scénaristes de film, c'est surtout parce qu'elles font d'excellents déclencheurs d'intrigues, et qu'elles fournissent des décors spectaculaires à souhait, propices aux descriptions grandioses dont les écrivains sont friands (il faut dire qu'elles ne coûtent rien, par comparaison avec le cinéma). Une ville désertée, par exemple, n'a-t-elle pas quelque chose de fascinant, surtout quand il s'agit de la ville-monde par excellence, New York ? La romancière sino-américaine Ling Ma imagine dans *Les Enfiévrés* (Mercure de France) que les habitants

s'enfuient massivement à la suite de la propagation chez eux d'une fièvre étrange, venue de Chine. On croirait une fable sur le Covid-19, mais le roman date de 2018 ; le coupable ici n'est pas un virus, mais une spore fongique microscopique. Difficile pourtant de ne pas faire le rapprochement avec notre situation, au moins quant à la centralité de la Chine dans le nouvel équilibre mondial de la santé...



DES JOURS SAUVAGES
Xabi Molia
Seuil
256 p. – 19 €



LES ENFIÉVRÉS
Ling Ma
Mercure de France
352 p. – 23,80 €



L'UN DES TIENS
Thomas Sands
Les Arènes
189 p. – 15 €



SOLEIL DE CENDRES
Astrid Monet
Agullo
208 p. – 19 €

BIENVENUE DANS LE MONDE D'APRÈS

La pandémie fournit aussi le point de départ à Xabi Molia pour son nouveau roman, *Des Jours sauvages* (Seuil). Point de départ seulement : le romancier ne convoque la catastrophe que comme détonateur, en vue d'expliquer comment une bande de fuyards partis d'Europe sur un navire a fait naufrage sur une île, où ils se confrontent aux problématiques de la survie et à la reconstruction d'une société. C'est l'autre versant de la catastrophe, si l'on veut : d'un côté, les apocalypses invitent à décrire l'écroulement, de l'autre, elles provoquent une table rase et permettent d'envisager le « monde d'après », suivant l'expression consacrée. Les deux aspects sont intéressants (Molia en tire une fable rousseauiste passionnante), mais le premier est plus directement spectaculaire, et par conséquent plus prisé. La preuve avec deux autres romans français de l'automne : *L'un des tiens* de Thomas Sands (Les Arènes), qui raconte une odyssee en voiture dans une France en voie d'écroulement, et surtout *Soleil de cendres* d'Astrid Monet (Agullo), qui joue la carte du climat devenu fou, un classique de la science-fiction et des récits d'anticipation. Alors que les températures estivales deviennent insoutenables (44 °C au mois d'août à Paris) et que l'eau potable commence

On note que les écrivains ont tendance à mettre en scène des causes d'écroulement extérieures, où la responsabilité humaine n'est qu'indirecte.

à se faire rare, l'héroïne se rend à Berlin avec son fils de sept ans. Mauvaise pioche : une éruption volcanique et un tremblement de terre plongent la capitale allemande dans le chaos, avec évacuation générale à la clef. Des flocons de cendre recouvrent la ville, menacée de submersion par les eaux... La romancière redouble habilement l'angoisse collective en imaginant la mère et l'enfant séparés dans la ville en panique, le drame intime démultipliant l'effet du récit-catastrophe.

LA FIN DU MONDE EST-ELLE DE DROITE ?

Maladies, dérèglements du climat, catastrophe naturelle, on note que les écrivains ont tendance à mettre en scène des causes d'écroulement extérieures, où la responsabilité humaine n'est qu'indirecte. Même si l'impréparation collective et la panique comportent une critique implicite de nos sociétés, on s'étonne que l'implosion dans les romans vienne si rarement de causes endogènes comme une crise économique, un conflit de classes, une guerre entre communautés, ou la perte de contrôle d'un État face à telle ou telle mafia. Comme si les romanciers, prudents face à ces thèmes connotés à droite, préféreraient les traiter dans d'autres cadres comme le polar, où leur dimension politique est atténuée. À moins qu'un tel choix témoigne simplement de la sociologie des écrivains, plus sensibles aux questions d'environnement qu'aux problèmes économiques et civilisationnels ? Ce constat – hypothèse, plutôt – n'enlève rien à la réussite de leurs romans, mais il met en évidence la subtile codification des usages de l'apocalypse dans la littérature. Dis-moi comment tu vois la fin du monde, je te dirai comment tu votes. ♦

Jérôme Malbert

Place de la comédie

Par **Romarc Sangars**



JUSTE AU BORD DU VERTIGE

L'excellent Nicolas Briançon, avec lequel nous nous étions longuement entretenus en 2019, offre à Alice Dufour (irrésistible dans *Le Canard à l'orange*) un seul-en-scène basé sur une célèbre nouvelle de Schnitzler et propre à lui permettre une grande démonstration d'actrice. La sensualité, l'espièglerie, la passion, la manipulation, la pudeur, l'ironie, le fantasme, l'humiliation, la folie, la tragédie : l'histoire est le moyen de dérouler tout un spectre d'émotions souvent plus fortes au féminin autour d'une intrigue simple et cruelle. Une jeune fille de bonne famille, Else, doit solliciter le prêt d'une forte somme d'argent auprès d'un ami de la famille afin de sauver son père de la faillite et de la prison. On sait que celui-là ne pourra rien lui refuser tant sa beauté le trouble depuis longtemps. Il accepte à condition qu'il puisse, juste un moment, la contempler nue.

De cette prostitution feutrée, où le pire se murmure dans les coulisses du meilleur monde, Schnitzler tire un déraillement tramé d'ambiguïtés. C'est l'une des qualités de la pièce d'avoir préservé la dynamique et le relief de la nouvelle et, à l'ère des *#balancetonporc* monolithiques et sommaires, de montrer comment la petite Else elle-même est victime de sa propre beauté, fascinée par son image, grisée par les désirs qu'elle suscite. Retour de la complexité et du langage dans une petite salle de théâtre tandis qu'à l'extérieur l'hystérie dégueule ses slogans. L'actrice déambule parmi les spectateurs, répond parfois à des voix enregistrées, change de costume, module les registres les plus divers entre des musiques fin XIX^e et des projections de silhouettes et d'ombres. On est admiratif devant une telle intelligence dramaturgique et un jeu si exigeant (on croit, par exemple, aux 19 ans de Mademoiselle Else). Pourtant, menés jusqu'au bord du vertige, on n'y plonge jamais véritablement et le finale s'étire. Cet exploit limité n'en est pas moins une leçon d'adaptation. ♦

MADemoiselle ELSE – d'Arthur Schnitzler
Mise en scène et adaptation de Nicolas Briançon
Avec Alice Dufour

Du mardi au samedi à 21h – dimanche à 15h
 Théâtre de Poche Montparnasse

Après le transhumanisme dans *L'Invention des corps*, Pierre Ducrozet s'attaque à l'écologie politique. Attention, il ne sera pas question ici de taxe carbone, ni de Greta Thunberg (ouf) : Ducrozet prend le problème de plus haut, en s'interrogeant sur la façon dont l'Homme habite la planète, et sur la nécessité de réviser d'urgence les clauses de son contrat de bail... Son scénario tourne autour d'une figure secrète comme il les affectionne : Adam Thobias, scientifique génial, gourou vert connu mondialement. L'UE le sélectionne pour diriger une commission sur le changement climatique, mais lui en profite pour s'attaquer radicalement au système, en créant un réseau d'agents qu'il envoie partout sur la planète, sans leur expliquer son dessein. Dense sans lourdeur, ambitieux sans grandiloquence, *Le Grand Vertige* mélange les genres (roman, essai) et les tonalités (action, spéculation) sur un rythme trépidant, avec l'envie de créer le prototype d'un « roman d'aventures du XXI^e siècle ». Explications avec l'auteur. ♦

Le choix d'un récit choral a-t-il été naturel ?

Oui, ça faisait partie intégrante du projet, l'idée de ramifier, de multiplier, de tisser une toile-monde, comme le réseau Télémaque [*les jeunes gens expédiés par Thobias autour du globe pour son mystérieux projet*, ndlr], qui développe ses tentacules dans l'espace du roman et du récit. C'est le projet d'un roman du XXI^e siècle, qui se développerait librement comme un réseau, un rhizome, un écosystème nouveau.

Qu'est-ce qu'un roman du XXI^e siècle, pour vous ?

Précisément, pour moi le roman du XXI^e siècle devra être hybride, composite, fait d'essai et de récit et de poésie, une nouvelle hybridation et renaissance du roman qui n'a fait que ça depuis qu'il est né. Repartir vers l'avant et revenant à son essence, celle de Cervantès et de Rabelais. Nos récits et nos existences sont composites, le roman l'est aussi. Ceci pour la forme.

Et dans le fond ?

Dans le fond, le roman d'aventures du XXI^e ne peut plus être de l'ordre de la prédation et de l'exploration, du quadrillage, mais il pourrait réinventer des alliances, des porosités.

Avez-vous en tête des « modèles » ?

Il y a notamment les romans de Bolaño, qui m'ont donné l'élan et la liberté d'aller chercher dans cet éclatement, ces formes élaborées et multiples comme reflet du monde. Il y a aussi Basquiat, à qui j'ai consacré un roman, et dont les toiles, ces immenses chaos organisés, ces effloraions sauvages, ont beaucoup compté pour moi dans cette recherche.



Pierre Ducrozet

L'écologie à coups de bombes

Pour sauver la planète du désastre écologique, faut-il faire sauter le système qui pollue ? Pierre Ducrozet s'interroge dans un roman-monde captivant, aussi dense sur le fond qu'intéressant dans la forme.

« Pour moi le roman du XXI^e siècle devra être hybride, composite, fait d'essai et de récit et de poésie »

Pierre Ducrozet

La documentation est-elle une partie importante de votre travail ?

Je lis beaucoup de choses, je me déplace aussi : ce livre, par exemple, est né de quinze ans de voyages. La documentation est une part importante, et passionnante, du travail. Ensuite, dans le cours de l'écriture, il ne faut pas qu'elle se voie, la réflexion et la documentation doivent toujours être au service du récit, des personnages, de l'action, ne jamais peser – sinon c'est raté.

Vous mélangez des scènes d'action avec une forme de prose un peu abstraite, confinant parfois à la poésie...

Le projet, c'était précisément ça, qu'on passe d'un roman d'aventures à de la science, d'un roman d'amour à de la géopolitique ou de l'espionnage, et l'essentiel là-dedans est que cela soit harmonieux, fluide, sans sautes, que tout se coule dans le même mouvement. Et cela exige donc un vrai montage de tous les rushes, comme au cinéma.

J'ai été frappé par votre procédé de dialogues ininterrompus : X parle à Y, au tirt suivant il est dans le bureau de Z, comme suite à un changement de plan.

Je l'avais déjà employé dans *L'Invention des corps*. Je ne sais pas si d'autres l'ont déjà utilisé, en tout cas ce *cut* me permet d'entrelacer, d'aller immédiatement d'un point à l'autre, d'articuler différentes scènes, différents temps, d'installer cette vitesse et ce réseau qui me tiennent à cœur dans la narration. C'est une technique qui m'est chère pour tout cela, pour l'effet de surprise aussi qu'elle crée, et de superposition.

Le roman est dominé par une figure omniprésente mais invisible, Adam Thobias. Il y a toujours, dans vos scénarios, un gourou qui tire les ficelles.

Oui, j'aime la figure absente, mais qui rayonne partout dans le roman. C'est surtout utile dans l'espace de la fiction. Je les vois moins comme des gourous que des personnes décisives. Il existe bien des figures puissantes comme Thobias, qui changent le cours des choses. Et des figures de l'ombre comme Parker Hayes, aussi. Il est d'ailleurs très proche de Peter Thiel, le fondateur de PayPal, qui est central dans le développement de la Silicon Valley, sans être extrêmement célèbre, mais son influence est considérable.

Le roman explore deux versions de la subversion du système : violente (l'écoterrorisme) ou pacifique (l'utopie locale). Laquelle est la plus efficace ?

Elles peuvent se superposer et s'allier. L'action directe devient peut-être nécessaire (en tout cas, la question peut se poser) à partir du moment où les

avancées démocratiques semblent bloquées par le fonctionnement du système ou par des dirigeants rétifs au changement. Parfois, on a l'impression que le renoncement à la violence politique nous empêche de voir qu'il s'agit d'un moteur politique puissant, et qui l'a toujours été dans l'histoire. Et cela n'empêche pas l'expérimentation pacifique, discrète, partout.

S'agissant du tournant écologiste des systèmes actuels, vous n'êtes pas tendre... Vous ne croyez pas du tout à la possibilité de faire la « transition écologique » sans faire tomber le système ?

Je commence à y croire, maintenant, parce qu'il y a eu très récemment une prise de conscience globale, et un début de changement notamment au niveau européen, où de gros budgets sont en train d'être débloqués. Mais tout cela est encore lent, et le défi est immense. Et le danger de cette façade verte est réel, il faut s'en méfier. On n'a plus besoin de petits gestes, mais de grands mouvements.

Vous semblez dire que le capitalisme est en bout de course, à cause des dégâts qu'il cause à la planète. En même temps, il nourrit bon an mal an sept milliards d'humains, et résiste depuis Marx à toutes les prédictions d'effondrement.

C'est précisément parce que l'équilibre entre ce qui est détruit et ce qui est produit n'est pas rétabli, est déficitaire, que le système est bancal, et impossible à tenir. Il produit évidemment toujours, mais je crois qu'il devient intenable à partir du moment où cet équilibre n'est pas maintenu. Il craque d'ailleurs de partout, avec des révoltes populaires aux quatre coins du monde en début d'année, et il s'est effondré avec une vitesse insensée au moment où un virus s'est répandu. Même s'il se relève, cela ne montre pas une solidité à toute épreuve.

Comment avez-vous vécu la crise du Covid, à propos ?

Je l'ai vécu comme tous, sidéré et passionné par les questions que cela posait. Plus qu'un avant et un après, il y a une cassure dans l'ordre de la légitimité d'un système et d'une relation au vivant. Il y a une conscience globale que quelque chose dans notre relation au monde cloche, et ça c'est positif.

◆ **Propos recueillis par Bernard Quiriny**



LE GRAND VERTIGE
Pierre Ducrozet
Actes Sud
368 p. – 20,50 €

Parce que la pop culture, malgré ses bijoux, est avant tout une sous-culture de masse, il ne faudrait pas oublier de prendre du recul et de la gifler tous les mois. **L'Incorrect** tient à votre hygiène mentale, voici la rubrique **Antipop**.

#ANTIPOP

Wejdene Tu hors de nos vies

Sil est bien une qualité que l'on ne peut que reconnaître à Wejdene, ce n'est pas sa musique, bien entendu, mais le fait d'avoir compris que pour devenir célèbre dans le monde moderne, il ne faut plus une production artistique qualitative, mais se contenter d'être un « même ».

La nouvelle coqueluche du web, que l'on connaît notamment pour son tube *Anissa* (près de 56 millions de vues sur YouTube au moment de l'écriture de cet article), ne peut pas se prévaloir d'écrire une musique ou des paroles dignes du moindre soupçon d'intérêt : son instrumentation ferait passer Jul pour Beethoven, et ses paroles sont au niveau de ce que baragouinerait un enfant de CE1 (s'il venait de débarquer avec ses parents d'un pays non francophone). Révélée par TikTok (la plateforme est le nouveau vivier de célébrités : en musique, Lil Nas X en est l'exemple le plus flagrant, même si bien entendu la qualité de sa production est incomparable à celle de Wejdene), la rappeuse de seize ans est en fait la fille de l'artiste tunisien Badra Zazis (qui est bien loin de connaître le même succès que sa progéniture) et son premier album vient juste de sortir.

AU ROYAUME DU SECOND DEGRÉ, LES SEMI-DÉBILES SONT ROIS

Wejdene est une sorte d'Aya Nakamura au **QI négatif** (c'est dire!), qui allie une musique d'une pauvreté absolue et produite avec les pieds (là où par exemple, la même Aya Nakamura propose un produit léché) à des paroles au ras des pâquerettes alliant français banal et attitude banlieusarde typique (« *tu hors de ma vue* », « *j'ai appelé mon grand frère et il vient t'à l'heure* »). Mais son génie réside dans sa bêtise : dans un monde où les valeurs sont inversées, le talent n'est pas un prérequis pour réus-

sir : pire, il est même un handicap ! Les gens veulent rire, ils se contrefoutent de la beauté. On se retrouve ainsi dans un second degré permanent qui amène des semi-débiles à la gloire en laissant pour compte les véritables inspirés. Mais ne pourrait-on pas arguer qu'avoir eu l'intuition de saisir le sens du vent est un talent en soi ? Après tout, si l'on était un tant soit peu vicieux, l'on pourrait même prétendre que c'est un manque de finesse de leur part si certains artistes sont trop sincères pour jouer avec les codes du monde. Votre musique ne marche pas ? Posez-vous les bonnes questions. On peut par exemple prendre l'exemple de Lady Gaga, à qui il a fallu trois albums de dance pour s'établir de façon durable dans le paysage musical, se permettant par la suite de faire ce qu'elle voulait (album de reprises jazz, album quasiment folk...). En outre, dans une époque aussi suffocante, ne pourrait-on pas supposer que le rire est aussi nécessaire que la beauté ?

L'INDULGENCE MÈNE AU GOUFFRE

C'est triste, mais c'est le sens du monde : sur les 56 millions de visionnages d'« *Anissa* », combien au premier degré ? À lire les commentaires (souvent hilarants) sous la vidéo, il est difficile de penser qu'il y en ait beaucoup. Toujours est-il qu'à seulement seize ans et déjà sortie d'un disque de platine, Wejdene semble bien partie pour s'établir dans le paysage médiatique de façon durable, comme Nabilla en son temps. On peut le déplorer, ou s'en accommoder et contribuer, volontairement ou non, à l'abaissement général du niveau. En attendant, à la rédaction de *L'Incorrect*, nous continuerons à rester hors du temps, et laisserons Wejdene dans le monde misérable qui est le sien, lui préférant Les Musclés ou Camille Saint-Saëns. ♦ **Joseph Achoury-Klejman**



Joy Division

Enquête sur un météore

Quarante ans après la fin tragique du groupe et le suicide de **Ian Curtis**, les éditions Allia ont pris l'excellente initiative de publier *Le reste n'était qu'obscurité : l'histoire orale de Joy Division*, le résultat d'un travail ingénieux de reconstitution d'entretiens croisés des membres de **Joy Division**, mais aussi des proches et des acteurs ayant, un jour ou l'autre, apporté leur contribution à cette œuvre sombre et hors norme. Menée par **Jon Savage**, cette enquête au long cours sur les traces des fers de lance du post-punk s'attache à retranscrire l'intensité d'une époque nébuleuse à chaque étape du processus, de la genèse à l'extinction brutale – l'occasion de revenir sur le destin fulgurant d'une formation sortie de nulle part et ayant laissé une entaille profonde dans l'univers de la musique populaire européenne.



Joy Division, c'est avant tout un décor, en l'occurrence celui de Manchester au détour des années 1970, ainsi que les banlieues de Macclesfield et Salford d'où étaient originaires les quatre membres : Bernard Sumner (guitare), Peter Hook (basse), Stephen Morris (batterie) et Ian Curtis (chant). Cette ville a été le cœur de la Révolution industrielle, à la pointe question innovation, mais également en première ligne en matière de déshumanisation des grands pôles urbains et de conditions de vie exécrationnelles de la plèbe. En 1975, c'est dans une ville crasseuse, polluée, tendue, minée par la pauvreté et la violence qu'évoluent les futurs Joy Division. Les usines désaffectées et les taudis côtoient les bâtiments en ruine, vestiges des bombardements de la Seconde Guerre mondiale, bientôt remplacés par des barres en béton dystopiques. Au sujet de ce décor de rêve, Bernard Sumner déclare ne pas avoir vu un arbre avant ses neuf ans et ajoute : « *De façon plus ou moins consciente, la laideur environnante te donnait une grande soif de beauté* ». Il faut dire qu'entre les grands-parents traumatisés par la guerre, les proches malades ou alcooliques et les bagarres de rue, les disques de rock qu'on s'échangeait à l'époque étaient, pour ainsi dire, l'unique fenêtre sur autre chose que cet horizon sclérosé.

LA RÉVÉLATION PUNK

Pour autant, si Sumner et Hook causent musique dès l'adolescence, ils ne songent pas à former un groupe. Les velléités artistiques sont avortées et la guitare d'occase prend la poussière dans un coin. L'urgence étant de trouver un vrai boulot dès la fin de la scolarité. D'ailleurs, la famille de Sumner lui fait comprendre qu'il peut directement oublier l'idée d'intégrer une école d'art graphique. Le monde est ainsi – déprimant. Heureusement, la quantité de lieux désaffectés permet à de nouveaux clubs d'ouvrir et si les deux potes se font souvent refouler des événements pop à cause de leur look hooligan, certains concerts sont un premier pas vers une scène locale en gestation. Parallèlement, Ian Curtis et Stephen Morris fréquentent les librairies et commencent à emprunter (ou à voler) Burroughs, K. Dick et Moorcock entre deux shoots au solvant. En dehors de ça, leur vie est également rythmée par des boulots abrutissants.

Le basculement s'opère quand Tony Wilson – présentateur baroque à la télé

locale – reçoit une cassette des Sex Pistols de la part d'Howard Devoto des Buzzcocks. Les punks londoniens sont programmés à Manchester à l'été 1976. On dit que ces types tabassent leur public. Le mot circule – « *ça semble intéressant* », aurait déclaré Hook. Ce double concert culte, qui n'aura pourtant rassemblé qu'une poignée de personnes, va susciter

Une malédiction semble peser sur ce groupe aux élans surnaturels.

de nombreuses vocations et faire émerger une scène locale foisonnante dont les futurs Joy Division seront la figure de proue. Ce soir-là, Sumner, Hook et leur copain Terry Mason sont sous le choc devant l'énergie déployée par les punks et décident de former un groupe dans leur sillage, happés par ce souffle exaltant, chargé de chaos, mais aussi par le fait que ce style de jeu non virtuose semble à leur portée.

WARSAW

Comme Sumner a déjà une guitare, Hook s'achète une basse. Terry Mason ne suit pas, car si les deux autres ne sont pas très bons, Terry est carrément mauvais, mais il finira par devenir manager, puis homme à tout faire. Entretemps, ils ont passé des annonces. Ian Curtis répond. Il était au concert des Pistols. Il fait immédiatement l'affaire au chant. Motif : contrairement à ceux auditionnés auparavant, Curtis est le seul qui ne semble pas *taré*. Se balader dans une ville dangereuse avec inscrit « *HATE* » au scotch blanc dans le dos (afin de pouvoir le retirer chaque matin avant d'aller bosser) n'entraîne évidemment pas dans la catégorie *taré*... Enfin, Morris suivra. Il faut dire que son arrivée fait monter l'embryon de formation d'un cran. Son jeu de batterie à la fois franc, mécanique, subtil et affirmé est déjà très efficace et permettra au groupe de trancher avec la concurrence.

Le Joy Division primitif s'appelle Warsaw. Officiellement, c'est en référence au War-

szawa de Bowie. On sait aussi que les membres étaient hantés par la Seconde Guerre mondiale – Ian Curtis, lecteur de Sven Hassel, en tête. Les interprétations sont donc multiples et le *War* de Warsaw n'est pas anodin. De plus, les récurrents rappels au nazisme, que ce soit à travers l'imagerie, certains textes et quelques provocations, sonnent comme un refus de faire table rase sous prétexte d'avoir été du bon côté – une piqûre de rappel comme pour signifier que l'horreur est encore chaude et, quelque part, inarrêtable. Évidemment, le refus de se justifier sur le sujet aura des conséquences. Warsaw reste un groupe punk. Il n'est pas question pour eux de livrer une musique avec un mot d'excuse. Quand il s'agira de changer de nom pour éviter la confusion avec un autre groupe, le choix de « *Joy Division* » fera encore des vagues. Cette *section de la joie* est en fait un bordel de prisonnières qui fait allusion aux déportées forcées de se prostituer dans les camps de la mort, référence tirée de *La Maison des poupées* de l'écrivain Ka-Tzetnik-135633 (Yehiel De-Nur) survivant d'Auschwitz.

NAISSANCE D'UN STYLE

Côté musique, le groupe progresse rapidement, ne ratant jamais une répétition après l'usine. En dépit d'un matériel pourri, Joy Division commence à composer ses classiques en s'appuyant sur les rythmes hypnotiques de Morris. À partir du punk rudimentaire et interchangeable du tout début, une certaine identité fait désormais jour. Une attention particulière est donnée aux intros et aux atmosphères. Hook n'entendant pas sa basse dans les graves prend l'habitude de jouer ses riffs dans les aigus jusqu'à en faire un véritable style. Sumner développe alors cette guitare singulière s'imposant par touches expressives, jouant le chaud et le froid, entre agressivité et contemplation débauchée. Enfin, Curtis y adjoint sa grâce propre, sa gestuelle venue d'ailleurs, avec ce chant profond, à la fois naïf, fragile, puissant et d'une maturité déconcertante – ses textes finiront de parfaire l'œuvre en cours. Entre impressions vertigineuses, anecdotes vécues, dystopie et références littéraires. Les ombres de Ballard, Dostoïevski ou Kafka ne sont jamais loin.

L'URGENCE ET L'EXPÉRIENCE

Ces quatre types sont sur la même longueur d'onde, mais n'ont pas besoin de parler de leur œuvre. Par superstition, peut-être, comme si analyser allait casser la magie. Car tous les témoins de l'époque évoquent quelque chose de l'ordre du



surnaturel. Mais pour les membres du groupe : « *Tout allait de soi* ». Au-delà des répétitions, il était hors de question de commenter, de parler des textes ou de conceptualiser les chansons. À l'extérieur, on blague, on boit, on se bagarre, on retourne à sa routine – point barre.

Enfin, tout s'accélère. Les concerts s'enchaînent. Le public est souvent clairsemé, mais les apparitions de Joy Division commencent à faire événement. Le groupe est de plus en plus carré et la performance de Curtis impressionne. Rob Gretton devient manager officiel. Tony Wilson les a repérés. Curtis, d'habitude poli, l'insulte un soir, lui reprochant de ne pas les inviter dans son émission – ce sera fait. À propos, le journaliste dira : « *À l'inverse de tous les autres groupes [...] Joy Division était sur scène parce qu'ils n'avaient pas d'autre choix. On voyait dans leurs yeux qu'ils étaient poussés par un besoin irrépressible* ».

Enregistré en un rien de temps, leur premier EP *Ideal for the Living* sort en juin 1978, mais le son du premier pressage est désastreux. La déception est immense. Dans le même temps, Tony Wilson et Alan Erasmus ouvrent le club Factory et le label du même nom en compagnie du graphiste emblématique Peter Saville. Ce sera l'occasion de réaliser le premier album *Unknown Pleasures* avec le producteur Martin Hannett, sorcier du son porté sur l'expérimentation et la drogue, faisant entrer Joy Division dans le rang des groupes les plus influents de son temps. « *Le génie de Tony (Wilson) a été d'attirer tous ces talents individuels dans son système et de les laisser exister et coexister* », déclarera Saville. Sumner et Hook sont déçus par l'album car, selon eux, il ne retranscrit pas l'urgence live du groupe – l'agressivité et la rage. Effectivement, c'est autre chose, mais une autre chose tout aussi pertinente.

QUE TOUT SOIT EXTRÊME EN ART

Des dates se profilent en Europe. Le succès est exponentiel. Pourtant, le groupe n'aura pas vraiment le temps de jouir des retombées – quelques semaines à planer, à peine, le temps de s'inscrire au chômage pour pouvoir s'absenter. La pression monte. Au retour d'un concert à Londres, Curtis fait une violente crise d'épilepsie. À l'époque, les traitements sont lourds et expérimentaux. La santé du chanteur se dégrade, les crises se succèdent, jusque sur scène, d'autant que si la renommée est grandissante, le confort n'est pas vraiment de mise et la vie nocturne reste épuisante. On a beau ménager Ian, rien n'y fait. Ajoutons à cela que, d'un point de vue personnel, le chanteur est

déchiré entre sa récente relation avec Annik Honoré, une journaliste belge fan du groupe, et Debbie, sa femme, avec qui il est marié depuis ses 19 ans, et mère de son enfant. Au haut mal s'ajoute une dépression sévère. Lui qui voulait, selon ses termes, que tout soit extrême en art est maintenant servi jusque dans son intimité. Ian fait une tentative de suicide aux médicaments – fausse alerte, dit-on.

Début 1980, c'est l'enregistrement du single *Atmosphere* sur un label français et celui du second album *Closer* avec de nouveau Martin Hannett aux commandes. L'album d'une mélancolie déstabilisante et prémonitoire est une réussite, mais l'ambiance sur le terrain reste chaotique. Une malédiction semble peser sur ce groupe aux élans surnaturels. Alors qu'une première tournée américaine est prévue, tout le monde s'accorde à dire que Ian est très excité à l'idée de partir. Il semble aller beaucoup mieux. Pourtant, la veille du départ, le 18 mai 1980, sa femme le retrouve pendu à leur domicile de Macclesfield, à l'âge de 23 ans. Martin Hannett déclarera plus tard que Ian Curtis était un véritable paratonnerre.

LÉGENDE ET MYSTÈRE

Les survivants ont fondé New Order, mais c'est une autre histoire. Comment avec à peine plus de trois ans d'existence Joy Division a-t-il pu marquer les esprits au point d'influencer autant de musiciens, bien au-delà de la sphère même du post-punk ? Certainement l'authenticité dont on parle à tout bout de champ, mais qu'on ne voit jamais vraiment autrement qu'estampillée par les *authentiqueurs* eux-mêmes. Le livre ne répond pas à la question. Chacun y va de son sentiment – sentiments conflictuels parfois. Une musique à la hauteur des textes ou l'inverse. C'est vrai. Une présence, un son, une manière nouvelle. C'est vrai aussi. Ce point final brutal, mystérieux, qui permet de laisser l'œuvre intacte et d'ancrer le mythe. C'est également vrai, mais ça n'explique pas l'enthousiasme lorsque Curtis était encore en vie et que ces quatre garçons ne se différenciaient pas spécialement des centaines d'autres qui aimaient, comme eux, se retrouver au pub après une journée de merde. Ainsi, il restera beaucoup d'obscurité autour de Joy Division, mais l'éclairage particulier de ce livre choral est à ranger parmi les plus importants du genre pour tous ceux qui prennent la musique au sérieux, au-delà des clichés, notamment pour la belle part accordée au processus créatif lui-même. ♦ **Alain Leroy**



LE RESTE N'ÉTAIT QU'OBSCURITÉ : L'HISTOIRE ORALE DE JOY DIVISION

Jon Savage

Allia

368 p. – 22 €

UN REMARQUABLE HOMMAGE



VARI-COLORED SONGS, A TRIBUTE TO LANSTON HUGHES
Leyla McCalla
Smithsonian
Folkways
Recordings
16 €

Élu album de l'année en 2014 par le *Sunday Times* de Londres, encensé par le *Washington Post* et le *New York Times* saluant ses « pensées lourdes traitées avec la touche la plus légère imaginable » : voici la réédition de *Vari-Colored Songs* agrémentée d'un titre inédit « As I Grew Older – Dreamer ». Au violoncelle, banjo, guitare et voix, Leyla McCalla assume avec maestria des rythmes déterminés, et témoigne de la grâce de Thelonious Monk sur « Heart of Gold ». L'album est le manifeste de vie d'une jeune femme noire haïtiano-américaine et surtout un hommage à la poésie de Langston Hughes teintée du blues et du jazz qu'il découvrit

dans les clubs new-yorkais où il écrivait. La proposition ne ressemble à aucune autre. Une pépite. ♦ **ADN**

En tournée française début novembre

SA MAJESTÉ EUROPE



THE LONE FURROW
Rome
Trisol Music Group
17,99 €

Jérôme Reuter, le maître d'œuvre luxembourgeois de Rome, est sans doute le musicien le plus prolifique de la scène dark folk européenne. Inspiré par des artistes aussi variés que Dead Can Dance, Sol Invictus ou Jacques Brel, le musicien n'aura eu de cesse de proclamer en musique son amour pour l'Europe éternelle et son aversion pour sa décadence. D'une beauté lugubre et résolument majestueuse, *The Lone Furrow* est sans doute le disque le plus abouti de sa

carrière. Alternant morceaux martiaux et apocalyptiques (« Masters of the earth ») et hymnes folk entraînants (« The Twain »), il compte plusieurs collaborations avec des artistes comme Nergal du groupe Behemoth ou Alan Averill de Primordial. Clin d'œil malicieux à la fameuse chanson de U2, « Achtung baby » est sans doute le morceau le plus mélancolique d'un album où la voix de Reuters se montre sensible comme jamais. ♦ **MB**



Station Opéra

Par Paolo Kowalski

ÉMOTION CALBRÉE

Ni provocation ni maladresse : il s'agit bien de musique savante dans *Chanson d'amour*. Tel est le titre d'une des cinq mélodies que Sabine Devieille et Alexandre Tharaud puisent dans le vaste catalogue de Fauré. Pour le reste du programme, trois autres compositeurs sont convoqués, qui ont donné ses lettres de noblesse à cet art si français du « poème chanté » : Ravel, Debussy, Poulenc. Moulés sur les vers d'auteurs célèbres ou oubliés, parnassiens ou symbolistes, ces bijoux miniatures épousent le rythme des fluctuations amoureuses. La courbe vocale y atteint des sommets de raffinement. À l'ère du rap et des prosodies barbares, voici un rappel sans concession de ce que signifie faire chanter le verbe des poètes.

Une rare complicité lie les deux interprètes : même soin des détails, même refus de pathos. Le dialogue entre voix et piano ne saurait être plus vif. D'un côté un soprano léger à l'aigu facile, qui charme par la fraîcheur du timbre, la variété de la palette et l'éclat de la diction. De l'autre, un pianiste qui ne cache pas ses talents de virtuose et qui assume, mêlées au chant subtil et charnel de sa complice, des sonorités brillantes ou anguleuses, parfois crues. Une lecture magnifiée par l'acoustique somptueuse de la Siemensvilla (Berlin), qui néanmoins frôle un danger fatal : anesthésier l'émotion. On songe à cette lucidité un peu troublante qui survient « Après un rêve ». Avis aux fans de crépuscules automnaux : ici la lumière ne cesse de briller. C'est l'été indien des nostalgiques. L'amour est une leçon de galanterie. ♦

CHANSON D'AMOUR

Mélodies de Fauré, Debussy, Ravel, Poulenc

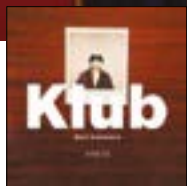
Sabine Devieille, soprano

Alexandre Tharaud, piano

Warner Classics/Erato – 17 €

PRIÈRE D'INSÉRER

COURS D'ÉDUCATION CIVIQUE – Sébastien Boudria, prof de musique obsédé par la Révolution française, cette boucherie lyrique, fait interpréter différents textes égalitaristes et galvanisants de Condorcet, Danton, Hugo ou Hollande (!) par Grand Corps Malade, Jane Birkin, Camélia Jordana, Oxmo Puccino, Abd Al Malik, Akhenaton, Denis Podalydès ou Muriel Robin... Cette bande de vedettes, constituée semble-t-il exclusivement d'immigrés, de handicapés ou des deux, offre avec *Jours de gloire* (Le Cerf Blanc) un sommet de gêne honteuse.



VANITÉ
Klub des Loosers
Idot
13,99 €

UN GRAND POÈTE RÉACTIONNAIRE

Masqué, ce triste sire versaillais ne fait plus – et n'a jamais – fait lever les foules. Il est pourtant l'un des meilleurs observateurs de notre présent. Fuzati n'est pas un auteur de chansons écrites pour se sentir bien, son rap est à des années-lumière du rap gentillet des petits-bourgeois blancs de 2020 et plus encore du rap des cités. Si ses textes ne paraissent pas « engagés », ils sont pourtant des brûlots nihilistes épinglant les horreurs de la vie des trentenaires esclaves du tertiaire et revenus de tout. Finie, la prospérité des enfants du baby-boom, la précarité est désormais partout. En cela,

médiatement nos rencontres mammifères.

« Dis leur vite d'appeler le doc. Qu'il ramène la DeLorean et que je me casse de cette époque. Où le mobile du crime peut être un mobile dernier cri ! » C'est limpide et synthétique. Au fond, comme tous les romantiques, Fuzati est un poète réactionnaire. Il a quelque chose d'obsidional : il nous agresse parce que nous l'assiégeons. Son dernier album, autoportrait sonore en forme de « vanité », ces crânes nous rappelant notre mortalité, est un exercice d'une grande modestie. À l'ère de l'exhibition, Fuzati, masqué, ne dévoile qu'un art noir et ciselé. Le ton du disque, d'un grand classicisme par ses *beats*, gagne en psychédéisme par ses mélodies et ses claviers, rappelant même ses camarades de Air. Une réussite. ♦ **Gabriel Robin**

NEO POST PUNK



ULTRA MONO
Idles
Partisan Records
12,99 €

Quintet originaire de la ville de Bristol, Idles représente certainement ce qui se fait de mieux à l'heure actuelle en termes de post-punk, même si ses musiciens récusent cette étiquette. Deux ans après *Joy as an act of resistance*, les Britanniques remettent le couvert avec un nouvel album, *Ultra mono*, produit par Nick Launay (Midnight Oil, Nick Cave and the bad seeds, Arcade Fire, etc.). Moins lugubre que celle de Joy Division, la musique d'Idles porte en elle-même une forme de vitalité et n'est pas exempte d'un certain sens de l'humour. Digne héritier de groupes comme Suicide, Pere Ubu ou Rollins Band, Idles est également le groupe anglais le plus francophile du moment, comme en atteste sa collaboration avec les frères Gondry qui ont réalisé un clip en images d'animation pour le morceau « Model Village » ou encore le fait que l'album ait été enregistré dans le Val d'Oise. Ultra-jouissif et brutal ! ♦ **Mathieu Bollon**

CINÉMA-JAZZ



LE CHAT-BREL
Gabriel Bismut & Maurizio Minardi
AMA Recording
In Ouïe Distribution

Avides de contrastes, le violoniste altiste français Gabriel Bismut et l'accordéoniste-pianiste italien Maurizio Minardi fouillent dans les musiques populaires de France, d'Italie, dans le tango argentin, les valse latines et les rhapsodies baroques. Férés de cinéma, leur opus *Le Chat Brel* oscille entre vive intensité et humour léger d'un climat chabrolien, assortis de l'expressivité d'un Jacques Brel. Résultat : des compositions réussies, et surtout, un vrai sens de la mélodie et des thèmes convoquant notre imaginaire. « La brume », « Persévérance », « Tulipano Nero », « Endurance », sont autant de titres enthousiasmants, puissants et sans artifices. Un jazz non cérébral bien que sophistiqué, facile à découvrir, fluide et jubilatoire. ♦ **Alexandra Do Nascimento**

Présentation de l'album en quartet le 24 novembre 2020 à 20h30 au Studio de l'Ermitage (8, rue de l'Ermitage, Paris 20).



Monsieur Cinéma

Par Arthur de Watrigant

Vous n'aurez pas Maïwenn



Avec *ADN*, son sixième film, l'actrice-réalisatrice Maïwenn s'essaye au mélodrame familial en s'inspirant – ô surprise – de sa propre histoire, et irrite autant le spectateur que son nombril à force de se l'astiquer.

N'y voyez surtout pas là un film autobiographique. Elle refuse ce terme « réducteur et inadéquat »

tout en avouant que « le personnage de mon grand-père ressemble au mien [...], tout comme mon personnage et le film d'ailleurs ». Tout comme le personnage de son père, breton et vietnamien, et tout aussi affreux si l'on en croit ses témoignages. Le personnage de sa mère ressemble encore à sa mère qui serait aussi violente et névrosée que celle du film.

Soyons honnêtes, Maïwenn n'est pas la première à avoir puisé son inspiration dans sa propre existence, et cette méthode peut s'avérer très concluante comme l'ont prouvé Tarkovski et son *Miroir* (1975), Nanni Moretti avec son *Journal Intime* (1993), Guillaume Gallienne avec *Les Garçons et Guillaume à Table* (2013). De telles références seraient écrasantes, heureusement pour elle, *Grand Corps Malade* s'y est lui aussi essayé avec son indigeste *Patient* (2017). On pouvait alors aisément différencier le talent et l'esbrouffe, l'ouverture à l'universel et la limitation au nombril. Le cas Maïwenn, lui, divise encore, faut-il croire, puisque certains aperçoivent

du Cassavetes dans son cinéma. Nous, à *L'Incorrect*, on n'a toujours pas saisi le rapport...

ADN s'ouvre sur un rassemblement de famille. C'est encore autorisé, la covid n'est pas encore passée par là. Émir, le patriarche algérien, que sa famille entoure pour son anniversaire, a mauvaise mine, il est atteint d'Alzheimer. Parmi ses petits-enfants, Neige/Maïwenn est sur tous les plans. Divorcée et mère de trois enfants, elle déteste ses parents, eux-mêmes divorcés et affreusement toxiques. C'est son grand-père qui l'a élevée, il est son pilier. Une fois cela posé, la mise en scène patine, les dialogues sonnent faux et l'on regarde déjà sa montre autant que la toile. Heureusement pour nous, Émir meurt et Maïwenn réajuste un peu la mire, s'oubliant le temps de quelques scènes, esquissant même une chorale familiale stimulante (lorsqu'il faut parler du choix du cerueil : bois noble ou carton ? « *On ne va pas faire pousser un arbre pour le brûler* », dit l'un ; « *mais le carton n'est pas écologique !* », répond l'autre). Ça gueule, ça rit, la réalisatrice fait entrer toute sa famille dans le cadre et, miraculeusement, ce cadre débordé de vie, d'autant que la rapidité du montage offre au film une

nervosité bienvenue et que les répliques claquent (Louis Garrel se montre décidément à l'aise dans le registre comique). Puis les conflits familiaux explosent soudain et Fanny Ardant dégage littéralement sa fille au moment où elle doit prononcer un éloge funèbre. Pourtant, une fois le grand-père sous terre, Maïwenn revient à ce qu'elle préfère : parler d'elle. Et l'on s'emmerde à nouveau.

Maintenant Neige souffre, alors elle part en quête d'elle-même. Elle se rêve en Algérienne mais son test *ADN* ne confirme pas ses envies. Elle rompt avec sa mère et son affreux père qui vote Marine Le Pen, arrête de bouffer et s'isole. Sous couvert de vraies questions comme le déracinement et la transmission, l'actrice, plus narcissique que jamais, enchaîne les séquences à la Martine : Maïwenn traverse Paris en scooter, Maïwenn à l'hôpital, Maïwenn découvre l'Algérie... La réalisatrice se garde bien d'offrir un autre point de vue. Tout ce qui existe autour ne sert que de faire-valoir et elle travaille chacun de ses plans en vue de s'offrir une ambiance faussement chill. « *J'ai voulu faire un film CONTRE le racisme et POUR les immigrés* », a-t-elle l'audace d'affirmer. Au risque de vous divulguer, Maïwenn semble bien proposer une solution afin d'assumer de tels vœux, une solution qui rejoint pleinement les propositions de Renaud Camus : la remigration. Décidément, tout fout le camp ! ♦

ADN (1 h 30) ♦ de Maïwenn

Avec Maïwenn, Louis Garrel, Fanny Ardant, Marine Vacth ♦ En salle le 28 octobre 2020

Les Grandes questions de L'INCORRECT

GASPAR NOÉ EST-IL UNE LUMIÈRE ?

Frondeur, expressionniste et provocateur pour certains, Noé est l'un des derniers réalisateurs français à proposer des expériences limites, sensorielles, qui jouent dans les plates-bandes des grands cinéastes dissidents des années

70 : Ken Russell, Pasolini, Zulawski ou Kenneth Anger. Pour d'autres, il est un vulgaire faiseur misant tout sur l'épate.

Après un *Climax* éprouvant mais un peu mineur, son nouvel opus, *Lux Æterna*, sort ce mois-ci en salles et offre une bonne occasion à Marc Obregon et Arthur de Watrigant

Vaccarello, directeur artistique d'Yves Saint Laurent, le film semble un moyen facile pour la maison de luxe de capter l'aura sulfureuse du cinéaste. Improvisé et tourné en deux jours, *Lux Æterna* se révèle un étrange objet : le réalisateur

y livre en pâture deux stars hexagonales, Charlotte Gainsbourg et Béatrice Dalle, pour faire du Gaspar Noé en pilotage automatique. Pourtant, derrière l'habituelle

« installation de crise », *Lux Æterna* s'apparente davantage à un simple exercice de style qui prouve, pour les premiers, que l'éclat de Noé s'estompe, pour les seconds, qu'il n'est toujours pas près de luire.

NON. IL NOUS RESSORT TOUJOURS LE MÊME SPOT

Gaspar Noé aime les situations de crise. Depuis au moins *Irréversible*, son écriture s'attache à élaborer des séquences critiques, des situations fatales, qui éclairent les pires aspects de l'humanité, avec toujours une explosion finale de violence morale et physique, le tout souligné par une mise en scène expressionniste qui se répand dans les camaïeux de rouge et dans l'ivresse opératique. Noé est un cinéaste de l'éprouvette

et de l'installation : il crée un espace critique puis observe ses acteurs s'y débattre, entomologiste sadique et moral à la fois. Si la formule est efficace, elle semble piétiner un peu depuis *Climax*. Dans *Lux Æterna*, Noé botte en touche en invoquant le discours méta-filmique et en thésaurisant le septième art à la façon de Godard dans *Histoires du Cinéma*. Las, le film ne surprend pas vraiment et le procédé, cette fois-ci, paraît artificiel. Ses effets de manche habituels – stroboscope, jeu outré des acteurs, cartons révérencieux – paraissent maintenant un peu vains. ♦MO

OUI. IL ALLUME TOUTE LA FOURMILIÈRE

On le sait depuis au moins *Inland Empire*, il n'y a rien de plus cinématographique et anxiogène qu'un tournage de cinéma. En choisissant un tournage fictif comme décor de *Lux Aeterna*, Noé parle de ce qu'il connaît le mieux et n'hésite pas à dégommer son propre milieu dans les grandes largeurs. Ils y passent tous : producteurs véreux, chefs opérateurs démiurgiques, réalisateurs largués, starlettes exécrables, assistants tyranniques, costumiers pédérastes et persifleurs, critiques flagorneurs ou simples parasites opportunistes... Chaque corps de métier en prend pour son grade, et la *grande famille du cinéma* selon Noé ressemble à un infect carnaval d'egos boursoufflés, avec en parangon Béatrice Dalle, qui joue ici son propre rôle, et dont le réalisateur a su tirer le pire avec malice. ♦MO

OUI. IL ÉCLAIRE LA CHUTE ET LA GRÂCE

Comme tous les grands moralistes, Noé a une vision aiguë du mal, qu'il porte comme un joug depuis son premier film. Dans *Lux Aeterna*, Noé prouve que le cinéma est à la fois vecteur du mal et moteur d'un processus de rédemption. Le film s'ouvre sur des plans d'*Haxan* – film muet culte du réalisateur suédois Benjamin Christensen qui met en scène les démons et les sorcières du Moyen Âge – et se finit sur l'image d'une croix qui semble presque crever la pellicule. Entre les deux, le calvaire de Charlotte Gainsbourg et, surtout, une certaine « histoire à rebours » du cinéma occidental, qui permet de sonder l'appétence du septième art pour le martyre de la chair. Au fond, Noé nous dit que le cinéma peut encore sauver le monde, du moins après l'avoir détruit. ♦MO

OUI. IL RÉVÈLE UNE PLASTIQUE SOMPTUEUSE

Gaspar Noé est avant tout un grand plasticien. Dans un paysage cinématographique français dominé par la paresse et le consensus, sa mise en scène accumule toujours les morceaux de bravoure, tout en racontant quelque chose d'autre. Du cinéma, en somme, bien loin du filmage univoque et feuilletonesque qui remporte la mise aujourd'hui. Dans *Lux Aeterna*, il met en place une mise en scène quasi documentaire pour mieux la pervertir de l'intérieur avec des *split screens* ou des *travellings* à l'épaule, imposant peu à peu le malaise et transformant son film en espace mental, jusqu'à l'apothéose stroboscopique, ce moment où la pure mise en scène, comme en état de grâce, invoque les spectres de Dreyer et de Godard. Et Charlotte Gainsbourg n'aura jamais été aussi belle, actrice littéralement crucifiée par le cinéma. ♦MO

NON. C'EST JUSTE UN DÉBILE SOUS STROBOSCOPE

Gaspar Noé ose. C'est sa seule qualité. La seule que se partagent les génies et les cons. Le problème est qu'il appartient à la deuxième catégorie. Alors quand il débarque au Festival de Cannes en 2002 avec *Irréversible*, son cinéma dégueule à la tronche des spectateurs. Le scandale est là avec en point d'orgue une scène de viol de neuf minutes de Monica Bellucci. Noé est content comme un sale gosse qui vient de faire une connerie « Ça arrangerait le distributeur que le film ne soit interdit qu'aux moins de 16 ans. Mais on va avoir le maximum. On a tout fait pour ça », expliquait-il. Mais le gamin a 38 ans et autant de neurones et de classe qu'une femelle qui pisse sur l'autel de la Madeleine. Rebelote avec *Enter the Void* (2010) moins trash, mais tout aussi mégalo que le précédent. Noé nous la rejoue virtuose dégénéré avec la prétention de penser et nous offre en finale un coït filmé du point de vue du vagin : un avant-goût de son prochain film, *Love* (2015) histoire de cul en 3D non simulé. Rarement l'expression « con comme une bite » aura été aussi vraie. Avec *Climax* (2018), Noé disserte de la vie et de la mort avec autant de finesse que Michel Onfray. Sa caméra tourne en rond, ses deux neurones ne l'aident pas, et ses rares réussites plastiques se dégonflent pour avouer leur vide. Un constat que son dernier film ne fait que confirmer. ♦AW

BIEN TENTÉ

LE DIABLE TOUT LE TEMPS (2 h 28) ♦ De Antonio Campos
Avec Tom Holland, Robert Pattinson, Haley Bennett ♦ Sur Netflix



On ne pensait pas *Netflix* capable de tant d'audace. Imaginez une Amérique d'après-guerre, dans un Sud becté par la médiocrité humaine, où l'on croise anciens combattants, dévots, tueurs en série, shérif véreux et pasteur douteux. Avec un scénario étalé sur vingt ans, *Le Diable tout le temps* (adapté du roman du même nom de Donald Ray Pollock) entremêle plusieurs histoires multi-générationnelles dans une ambiance poisseuse sans mégoter sur la cruauté. Les références pleuvent, on pense à Faulkner et aux Frères Coen. La mise en scène d'Antonio Campos est soignée et la distribution se met au diapason. Les ingrédients pour ressusciter les grands films noirs sont bien présents, mais l'ensemble reste malgré tout fort bancal et les 2 h 28 semblent trop courtes pour assumer l'ambition de ne pas tronçonner l'œuvre originale. Le film pêche par des enchaînements trop rapides et des personnages trop inégaux pour offrir la grande fresque espérée. Bien tenté.

♦ **Arthur de Watrigant**

UN TRACT MOINS GROSSIER QU'IL N'Y PARAÎT

UNPLANNED (1 h 49) ♦ De Chuck Konzelman et Cary Solomon ♦ Disponible sur la plateforme Ecinema.lefilmchretien.fr



Sorti aux États-Unis où il rencontra un succès-surprise, *Unplanned* arrive enfin en France mais pas au cinéma : « Nous n'avons pas souhaité diffuser ce film dans des salles de cinéma, afin de ne pas les mettre dans des situations embarrassantes de pressions médiatiques ou autre », explique Saje, distributeur du film en France. Le film adapte le récit autobiographique d'Abby Johnson, ancienne directrice d'une clinique du Planning Familial aux États-Unis, devenue militante pro-vie. À peine trois minutes d'introduction digne d'une romcom moyennasse, et le spectateur se prend un avortement en pleine tronche. Si la scène est glaçante, elle n'est pas gratuite, mais épouse le point de vue, certes partiel, d'Abby et d'un traumatisme qui l'amènera à changer de camp, des camps restitués avec honnêteté (même si les réalisateurs penchent naturellement vers les pro-vie). Mais ces derniers ne sont pas tous charitables et le camp pro-IVG n'est pas exclusivement composé de salauds. Si l'ensemble manque de finesse et ne brille pas par ses qualités plastiques, reconnaissons que les réalisateurs savent se préoccuper de leurs personnages et ne pas esquiver la réalité d'un acte qui est tout sauf banal. ♦ **AW**

UN DOCUMENTAIRE SOMPTUEUX

SING ME A SONG (1 h 35) ♦ De Thomas Balmès
Documentaire ♦ En salle le 23 septembre



Le Bhoutan niché dans les hauteurs de l'Himalaya semblait encore il y a peu préservé du mondialisme. Une installation de réseau électrique plus tard, les smartphones sont dans toutes les mains, y compris celles des petits moines bouddhistes. Le documentariste Thomas Balmès filme ce sujet rebattu avec passion et s'attache notamment aux pas d'un jeune moine romantique qui, à distance, tombe amoureux d'une jeune chanteuse. Quittera-t-il son monastère pour céder aux lumières de la ville ? Balmès tisse un véritable suspense de fiction autour de cette histoire et son documentaire a toutes les apparences d'un authentique drame social. Patient et juste, sa caméra parvient à mettre en scène les contradictions de cette petite communauté frappée de plein fouet par un progrès qu'elle n'avait globalement pas désiré. Déchiré entre son legs spirituel à préserver et la nécessité d'évoluer, menacé par le pouvoir chinois et par un exode rural massif, le Bhoutan, ce petit royaume qui rêve au-dessus des nuages, n'a jamais semblé aussi fragile que dans ce film si beau et si troublant. ♦ **Marc Obregon**

D'UNE SOBRE ÉLÉGANCE

L'ORDRE MORAL (1 h 41) ♦ De Mario Barroso
Avec Maria de Medeiros, Marcello Urgeghe, João Pedro Mamede
En salle le 30 septembre



L'Ordre moral, troisième film du réalisateur portugais Mário Barroso, revient sur l'histoire méconnue de Maria Adelaide Coelho da Cunha, héritière et propriétaire du journal *Diário de Notícias*, qui décida de quitter une vie confortable et rangée pour s'enfuir avec un chauffeur de taxi bien plus jeune qu'elle. L'actrice Maria de Medeiros incarne superbement cette femme indépendante qui sera internée de force par un mari avide de récupérer le précieux héritage de son épouse. Sobre et élégant, le film brille autant par la qualité de son interprétation que par ses plans parfaitement organisés. Une symétrie quasi parfaite les régit sans jamais devenir tapageuse. Outre le théâtre, cité à de nombreuses reprises, le film rappelle étrangement *Suspria* de Dario Argento : le motif de l'escalier, récurrent, symbolise subtilement la société corsetée à laquelle tente d'échapper Maria Adelaide. ♦ **Victor Lefèbre**

GIALLO À LA FRANÇAISE

PIÈGE POUR CENDRILLON (1 h 55) ♦ D'André Cayatte

Avec Dany Carrel, Madeleine Robinson, Hubert Noël

En salle le 7 octobre



Occultée par la toute-puissante Nouvelle Vague, l'œuvre d'André Cayatte est pourtant protéiforme et riche en curiosités, parmi lesquelles on trouve *Piège pour Cendrillon*, cet étrange film obsessionnel et vénéneux adapté d'un polar de Sébastien Japrisot et sorti en 1965, qui a tous les atouts d'une sorte de giallo à la française : une riche héritière amnésique, une gouvernante possessive et sadique, et une atmosphère de film noir qui s'autorise de nombreuses incises érotiques ou fantastiques, dans un noir et blanc magnifique qui évoquerait presque certains classiques de Mario Bava. Porté par la très belle Dany Carrel, qui incarne trois rôles à la fois, *Piège pour Cendrillon* n'hésite pas à explorer une psyché féminine dérangée tout en dressant un portrait pessimiste de la France des années 60 et de ses inégalités sociales croissantes. Culminant dans un finale qui emprunte autant à Clouzot qu'à Hitchcock, *Piège Pour Cendrillon* nous rappelle l'exigence formelle et narrative d'un certain classicisme français qui trop longtemps se heurta à la morgue des ayatollahs des Cahiers du Cinéma. ♦MO

À LA SANTÉ DU CINÉMA

DRUNK (1 h 56) De Thomas Vinterberg, avec Mads

Mikkelsen, Thomas Bo Larsen et Lars Ranthe ♦ En salle le

14 octobre



Quatre professeurs de lycée se lancent un curieux défi afin de combattre la crise de la quarantaine : boire toute la journée, y compris pendant leurs cours, persuadés que maintenir une alcoolémie minimum leur permettra de tirer le meilleur d'eux-mêmes. Sur cette idée simple mais casse-gueule, Thomas Vinterberg tisse un joli conte social et excelle dans la peinture de l'intime. En évitant le film à thèse, il s'attache à mettre en lumière les paradoxes d'une société partagée entre hygiénisme et hédonisme, tout en dépeignant une génération sacrifiée : celle de ces quadragénaires mis à l'écart, confinés dans une vie de famille décevante où la place du père est réduite à la portion congrue. Avec un tel sujet, on pouvait légitimement s'attendre à un Vinterberg plus acide, mais le réalisateur danois semble avoir trouvé la paix et nous livre quatre beaux portraits d'hommes tout en nuances, maniant avec souplesse le drame et la comédie – jusqu'à un final solaire qui donne furieusement envie de lever le coude. Mads Mikkelsen, en mari et prof d'histoire largué, est comme toujours foudroyant de justesse. ♦MO

TOUCHANTE ÉPURE

MATERNAL (1 h 29) ♦ De Maura Delpero

Avec Lidiya Liberman, Denise Carrizo, Agustina Malale

En salle le 7 octobre



Luciana vit avec sa fille Nina dans un foyer pour mères célibataires tenu par des sœurs, à Buenos Aires. Elle accepte mal la discipline du lieu et un soir, elle s'échappe pour retrouver son amant. Sa fille trouve alors une mère de substitution avec Paola, une très jeune religieuse. La réalisatrice italienne Maura Delpero réussit brillamment son premier long-métrage qui émeut tout en évitant l'écueil du *pathos*. Elle nous livre une œuvre sobre, sans exposition grossière ni dialogues polluants, en revenant au cinéma comme art de l'image et d'une image qui révèle l'émotion via une mise en scène intimiste, la caméra restant toujours très proche des deux protagonistes, Luciana et Paola. Ces deux femmes, figures de la putain et de la sainte, apparemment dissemblables en tout point, finissent par se rejoindre dans leur rébellion et la souffrance de leurs maternités impossibles. Malgré l'ambiguïté finale, la puissance esthétique et morale du catholicisme triomphe. Un grand film. ♦Ange Appino

APOLOGIE DE LA CHIFFE MOLLE

GARÇON CHIFFON (1 h 48) ♦ De Nicolas Maury

Avec Nicolas Maury, Nathalie Baye, Arnaud Valois

En salle le 28 octobre



Jérémie est un comédien parisien qui peine à faire décoller sa carrière. Sa jalousie excessive met en danger son couple. Afin de se couper de ses soucis et préparer une audition pour un rôle crucial, il passe les vacances d'été chez sa mère, dans le Limousin. Le thème du film, la guérison par le retour aux racines, était très prometteur. Il est malheureusement très mal exploité. La faute d'abord aux personnages, et surtout Jérémie, beaucoup trop geignard pour qu'on ressente une véritable empathie à son égard. Nicolas Maury, primo-réalisateur et rôle principal de son propre film, nous montre une humanité trop faible. Par ailleurs, le long-métrage s'endort rapidement par une absence d'événements presque complète. Or seul le fait d'en traverser pourrait expliquer la métamorphose finale du protagoniste, laquelle apparaît par conséquent totalement artificielle. Il y a pourtant quelques moments de grâce qui interviennent quand le film oublie de se prendre au sérieux et rit de la neurasthénie de ceux qu'il montre à l'écran. ♦AA

EC Comics Quand la BD se déchaîne

La parution de *The History of EC Comics* chez Taschen est l'occasion pour beaucoup de (re)découvrir un éditeur qui fut l'un des pionniers de la bande dessinée adulte. Retour sur la plus grande épopée du neuvième art.



En 1942, Max Gaines lance Educational Comics qui édite principalement des bandes dessinées religieuses et historiques à destination des églises et des écoles. Cinq ans plus tard, il se noie lors d'un accident de bateau et c'est à son fils William de reprendre les rênes de l'entreprise paternelle. Celui que l'on n'attendait pas et qui se consacrait jusque-là à des études de chimie à l'université de New York, va transformer le « E » de EC en « Entertaining », et en passant de l'éducatif au divertissant, va bouleverser l'esprit de la maison. Bill Gaines s'attaque au fantastique et à l'horreur avec des publications telles que *Tales From The Crypt*, *The Haunt of Fear* et *The Vault of Horror*, aux histoires de guerres avec *Frontline Combat* et *Two-fisted tales* au polar avec *Schock Supernovels* et à la science-fiction avec *Weird Science* et *Weird Fantasy*. Doté d'un grand sens de l'observation de ses contemporains et d'une imagination débridée, Bill Gaines offre des amorces d'histoires à ses deux scénaristes attirés, Al Felstein et Harvey Kurtzman, qui développent. William Gaines en vient aussi à adapter les intrigues sophistiquées des nouvelles de Ray Bradbury à une époque où la concurrence en est toujours à publier les exploits de héros manichéens.

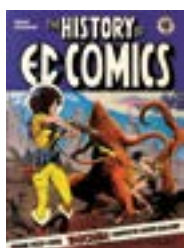
UN STYLE UNIQUE ET FÉCOND

Les scénaristes d'EC inventent un réalisme fantastique bien à eux où, dans l'Amérique de la guerre froide, paranoïa, luxure, jalousie ou délinquance fleurissent au détour d'anodines banlieues résidentielles, avec une maîtrise totale de la chute

morale qui inspira *La Quatrième Dimension* et *Au-delà du réel*, mais aussi Stephen King, Georges Romero ou encore Joe Dante, sans oublier *Les Contes de la crypte*, *Black Mirror* et les *Histoires Fantastiques* de Steven Spielberg aujourd'hui rediffusées sur Apple TV. Avec leur style instantanément reconnaissable, les dessinateurs d'EC jouissent rapidement d'une vraie notoriété auprès des lecteurs. Ces génies s'appellent Wallace Wood (qui prend son autonomie en 1966 avec *Witzend*, le premier magazine où les auteurs sont totalement libres et propriétaires de leurs droits), Jack Davis (connu du grand public pour ses affiches de films avec Peter Sellers et Woody Allen), Johnny Craig, Will Elder, Georges Frazetta (devenu une star avec ses illustrations d'*heroic fantasy* et ses pochettes de hard rock), Bernard Krigstein, Jack Kamen, Joe Orlando, Reed Crandall, Basil Wolverton (père du portrait de la « femme la plus moche au monde »), Al Williamson (futur dessinateur de la BD adaptée de *La Guerre des Étoiles*), Georges Evans ou encore Graham Ingels surnommé « Ghastly » (horrible) pour sa propension à dessiner des climats délirants.

UN PANTHÉON POUR LES AUDACIEUX

Si les EC comics sont désormais édités en luxueux albums dans une sorte de Pléiade du genre par le prestigieux éditeur Fantagraphics ou qu'ils ont droit à ce très bel ouvrage d'art que publient aujourd'hui les éditions Taschen, c'est que leurs scénarios et dessins trouvent encore un écho. Citons *The Master Race* où une victime des camps d'extermination nazis reconnaît son ancien bour-



THE HISTORY OF EC COMICS
Grant Geissman
Taschen
592 p. - 150 €



Bill Gaines sut faire preuve d'audace et d'avant-gardisme en défendant une véritable liberté de ton.

reau dans le métro de New York, *Judgment Day* (un astronaute atterrit sur une planète où sévit une guerre impitoyable entre robots oranges et robots bleus et révèle en enlevant son casque qu'il a quant à lui la peau noire), *The Monkey* qui traite de la toxicomanie, ou, dans un style plus canaille *Taint the meat* qui présente la femme bafouée d'un boucher qui finit par vendre en boutique les morceaux de son mari... On le constate encore : Gaines sut faire preuve d'audace et d'avant-gardisme en défendant une véritable liberté de ton.

Taschen



LA CENSURE : LE SPORT FAVORI DE LA GAUCHE

En 1954, la publication du livre *La Séduction des innocents* par un psychiatre d'origine allemande, le Docteur Wertham, entraîne une série d'auditions au Sénat où William Gaines est sommé de se justifier. Wertham défend la thèse que les comics encouragent la délinquance juvénile mais aussi certaines « déviances sexuelles », selon la terminologie d'époque : Batman et Wonder Woman étant par exemple accusés de promouvoir l'homosexualité. Gaines répond par le biais d'une page dessinée par Jack Davis : « Êtes-vous manipulés par les rouges ? », qui soutient que la censure est une activité anti-américaine, le lobby le plus prompt à vouloir contrôler le contenu des comics étant en effet dominé par les communistes. En France, hormis le groupe issu des éditions catholiques Fleurus, le groupe le plus acharné à la censure est issu du PCF. Les États-Unis se dotent alors du *Comics' code*.

REFROIDISSEMENT CLIMATIQUE

Gaines abandonne les EC comics mais continue le très satirique *MAD* qui, dès 1952, sous l'égide d'Harvey Kurtzman, commence d'étendre une influence qui s'avérera considérable pour plusieurs générations. René Goscinny, par exemple, fréquenta à New York la bande des auteurs EC et revint en France acclimater cet esprit à travers toutes ses créations, du magazine *Pilote* à *Astérix*. Même dette chez Gotlib ou Georges Wolinski, ce grand ami de Kurtzman. *Mad*, revue morte cette année, synthétisait l'esprit de Gaines qui était capable de se moquer à la fois de Walt Disney et du « gauchisme de Park Avenue », cher à Tom Wolfe. Après un âge d'or que l'on peut situer de la fin des années soixante au milieu des années quatre-vingts, la bande dessinée francophone adulte subit aujourd'hui une nouvelle période de glaciation. Une nouvelle influence américaine, mais dans l'autre sens, provoque un certain refroidissement climatique, puisqu'outre-Atlantique, des activistes telles que Gail Simone (également scénariste pour Marvel et DC) s'en prennent à des chefs-d'œuvre comme *Manara*, BD désormais accusée de sexisme. En dépit de la chute de l'URSS, l'esprit rouge aurait-il finalement gagné au pays de la liberté ?

◆ Jean-Emmanuel Deluxe

L'INCO Madame

Le magazine de machos-fabos se féminise et présente sa rubrique **Madame**. Nous ne doutons pas pour autant que nos lectrices ne s'intéressent pas seulement à cette rubrique, à leurs casseroles ou leur crème de jour. Pages réalisées par **Domitille Faure**



Société Dans l'enfer d'OnlyFans

Payer pour voir : c'est la promesse du site *OnlyFans*. Un réseau social comme Instagram, à la différence que les « fans » paient un abonnement mensuel pour accéder aux contenus des influenceurs. Mais ce réseau a mauvaise presse : on le surnomme l'« Instagram du porno ».

Le site britannique a vu le jour en 2016, avec une proposition culotée : monétisez votre influence. Là où les réseaux sociaux classiques logent tout le monde à la même enseigne, *OnlyFans* rebat les cartes : il y a ceux qui se montrent, et ceux qui payent pour voir. Les contenus se réservent aux fans prêts à lâcher entre 4,99 \$ et 49,99 \$ d'abonnement mensuel, montant fixé

par le créateur de contenu. 80 % pour lui, 20 % pour le site. Un bon mac prend toujours sa part.

QUI EST DESSUS ?

En échange de cette contribution, les fans privilégiés pourront découvrir leurs stars favorites loin des projecteurs, à travers des contenus exclusifs (photos, lives...) et éventuellement faire battre leur petit cœur en échangeant des messages avec elle. En 2020, le site prend son envol, porté notamment par Beyoncé qui y fait référence dans son dernier clip. Bella Thorne, l'ex-égérie de Disney, a empoché un million de dollars la semaine de son inscription. Et fait planter le site au passage.

Ces promesses d'argent facile attirent de nombreux « créateurs » plus anonymes. Au premier abord, rien de bien inquiétant, ni de très original : *PatreOn*, le leader en la matière, propose déjà tous les services aux créateurs de contenus artistiques. Quelle différence, alors ? *PatreOn* établit une politique stricte contre la nudité. Vous commencez à comprendre.

C'EST VRAIMENT PORNO ?

Si on vous disait que sur *OnlyFans*, 96 % des gens qui mettent des contenus en ligne sont des femmes, et que 90 % des acheteurs sont des hommes ? Les femmes proposent, les hommes disposent. On vous voit grimacer d'ici. Sur Facebook ou *PatreOn*, la prostitution, bien qu'existante, reste très marginale et réellement entravée par un algorithme impitoyable avec la nudité. Sur *OnlyFans*, aucune censure. Cette politique constitue leur manne : alors que les règles se durcissaient sur les autres plateformes, *OnlyFans* ramassait les transfuges et en faisait son miel. Un miel un peu amer.

Lors du confinement, les tournages de films pornographiques s'arrêtent. *OnlyFans* devient alors leur plan B pour se dégager un salaire. Certains, comme la productrice Liza Del Sierra, y voient même une opportunité : « Les [actrices] ont la chance de pouvoir choisir leurs pratiques, leurs partenaires, de s'affranchir de la pression d'un réalisateur », confie-t-elle au *Monde*. Une opportunité, semble-t-il.

C'EST QUOI LE PROBLÈME ?

L'activité des « créateurs » de contenus est d'ailleurs parfaitement légale : si l'achat d'acte sexuel reste interdit, la vente de contenu érotique passe même par l'indispensable case « impôts ». Le problème ne se pose d'ailleurs pas tant pour les professionnels du X, qui se servent simplement



de la plateforme comme prolongement (et parfois amélioration) de leur activité.

OnlyFans relève d'une uberisation des conditions de travail des professionnels du sexe. En sortant des réseaux de production bien balisés et en offrant les services pornos traditionnels avec en petit bonus un simulacre d'intimité, OnlyFans crée de la précarité dans une profession aux enjeux déjà complexes.

Lors du confinement, les tournages de films pornographiques s'arrêtent. OnlyFans devient alors leur plan B pour se dégager un salaire.

Mais surtout, la facilité d'inscription déconcertante amène un public de jeunes filles – parfois de très jeunes filles – alléchées par cet argent de poche XXL. Même si la plateforme assure renforcer ses contrôles, les inscriptions de mineures attirées par les promesses d'argent facile restent trop fréquentes, d'autant que la génération des parents ignore tout de cette plateforme.

ET LES FÉMINISTES DANS TOUT ÇA ?

Nos amies les féministes commencent à bégayer lorsqu'on aborde le sujet OnlyFans. « Je fais ce que je veux », « mon corps mon choix »... Ces discours entrent en collision brutale avec le capitalisme le plus cru. Difficile de se cacher derrière l'argument simpliste de la femme forte et indépendante qui gèrerait son propre business et son image comme elle l'entend. La liberté prend des allures de marché de chair fraîche le plus patriarcal qui soit, avec des hommes lançant des billets sur la fille se soumettant le plus. Cette situation, déjà difficilement tolérable en maison close, devient insupportable lorsqu'elle s'invite dans la chambre de vos ados. ♦

Tuto Devenir moche en sept étapes

Pour être sûre de décrocher le prix de la laideur et passer inaperçue en fac de lettres options arts du cirque, suivez nos recommandations. **Votre maître mot est désormais : haro sur la subtilité, vive la démesure.**

TEIGNEZ-VOUS LES CHEVEUX EN ROUGE, BLEU, VERT

Déjà, les couleurs, c'est une idée de génie pour bien flinguer la fibre capillaire, et ce dès la racine. Ensuite, les couleurs RGB (*red green blue*, comme les anciens postes de télé) nécessitent pour la plupart une décolo préalable. Double effet *kiss cool* ! On décape le cheveu, puis on porte des nuances qui indiquent avec précision que l'on est une casse-pieds notoire. Comme les grenouilles dans la forêt tropicale, d'autant plus venimeuses qu'elles sont bigarrées.

OUBLIEZ LA CIRE D'ÉPILATION

Ou le laser. Ou les rasoirs même. Bref, on se néglige absolument ! Qu'importe que la coutume date de l'antiquité, qu'importe que les poils soient avant tout un caractère sexuel secondaire masculin ! En 2020, ne pas s'épiler relève du choix politique. Si on vous dit que c'est laid, rétorquez que c'est engagé. Pas besoin de justifier en quoi.

TATOUÉZ-VOUS

Pas question de se limiter à son signe astrologique ou à quelques caractères dans un chinois douteux. On met *la dose*. Si vous êtes une femme de lettres, songez à vous faire ajouter le symbole de votre maison à Poudlard, que tout le monde sache à quel point vous êtes originale.

FAITES-VOUS PERCER

De partout, il ne faudrait pas qu'on ait le moindre doute sur votre rébellion contre le monde. Astuce : tant que le portique à l'aéroport ne hurle pas un mètre avant qu'on le passe, on n'en a pas assez.

PORTEZ DES SALOPETTES COURTES

Car si vous n'êtes pas Emma Watson, aucune chance que cet attirail sorti des enfers parvienne à vous mettre en valeur. Aucune courbe n'est à son avantage, aucun trait n'est corrigé. Sandales, baskets, talons, nul artefact n'est assez puissant pour conjurer cet hommage à la laideur. On touche au sublime.

CONSOMMEZ DES PRODUITS ULTRA-INDUSTRIELS

Mmmhh, le délicieux fumet du sachet saumon aneth préparé avec nitrates il y a deux semaines... Rien de tel qu'un shoot de conservateurs pour pourrir le teint et la silhouette. On se siffle du Caprisun, on enchaîne les kebabs, on ne néglige aucun dragibus dans cette course nous éloignant à grande vitesse du bon goût. Après tout, faire la cuisine, c'est pour les débiles qui restent à la maison, au lieu d'être des équipières de *fast-food* libérées du patriarcat.

PORTEZ DES ÉCARTEURS

Qui aime les lobes d'oreilles énormes avec des Oréos double crème fichés dedans ? Personne. Selon une légende, il faudrait consommer moult stupéfiants pour en tolérer la vue cinq minutes consécutives. Ceci explique peut-être cela.

Voilà, vous êtes fin prête : de quoi se fondre dans le paysage à une manif pour le vote des animaux. ♦

Le Homeschooling, crédible /20 ?

Avec le confinement, on a eu les mômes à la maison – et béni la patience des profs qui se les fadent toute la journée en temps normal. On a fait l'école à la maison, se replongeant avec effroi dans la trigonométrie et les déclinaisons latines. Avec des résultats parfois surprenants. Et si finalement, on passait le cap ?



POUR

Le suivi existe : tous les ans, un agent vérifie les progrès de Marie-Endive pour savoir si elle a bien appris à compter jusqu'à trois et lacer ses chaussures. C'est-à-dire les prérequis essentiels pour passer son brevet des collèges. Les résultats sont bluffants : selon les études américaines, où le *homeschooling* est beaucoup plus tendance qu'en France, les enfants scolarisés à la maison réussissent au moins aussi bien, si ce n'est mieux, que les élèves classiques. Cela serait dû à une meilleure prise en charge par le parent.

La curiosité se développe : à la maison, on a pour seuls élèves ses enfants. Rien à voir avec une classe de trente marmots qui ne sont pas les siens. Ça signifie plus de temps pour chacun d'eux, et une meilleure écoute. Les enfants sont plus disposés à demander d'étudier un sujet qui les intéresse. On passe vite sur le français, que Karen-Djayzia maîtrise, et on prend le temps pour l'Histoire qui la passionne.

Les ressources existent : vous n'êtes pas seul à faire ce choix ! Énormément de

parents mettent à disposition en ligne des ressources et des méthodologies pour que Jean-Kader apprenne enfin ses tables de multiplication. Et vous aussi, au passage.

On maîtrise les contenus : plus besoin de s'écharper en réunion parent-prof parce que Madame Truc néglige pieusement certaines périodes historiques, ou que Monsieur Machin donne toujours des devoirs du lundi au mardi. Vous êtes aux manettes !

CONTRE

Isolement social : pas facile d'être le seul à ne pas avoir les copains de l'école ! En plus, à fréquenter des adultes principalement, on se socialise mal avec les gens de son âge. Et les activités extra-scolaires ne suffisent pas toujours à effacer cette différence.

Confusion des genres : être le parent référent et le professeur, ça implique une contorsion mentale pas toujours évidente. Menacer de travaux domestiques un enfant/élève qui ne s'applique pas, c'est le genre de réflexe de parent qui vient trop vite.

Le cordon en béton armé : l'école est le moyen par excellence de couper le cordon avec Charles-Enzo. Alors si on décide de le garder, il va falloir trouver d'autres moyens de ne pas se transformer en mère/père-poule. Et de ne pas étouffer pitchoune dans un cocon trop capitonné. Pourquoi ne pas tester lors du prochain confinement ? ♦

Sorties à cocher pour prendre sa revanche sur le covid



EXHIBITION[NIST], LOUBOUTIN S'EXPOSE

On enfle ses plateformes de 25 cm, et on part dans le glamour, le luxe, le chic, le féminin. L'emblématique semelle rouge, désormais considérée comme propriété intellectuelle de la marque, se marie toujours à la perfection au tapis carmin des soirées VIP. Louboutin, c'est le rêve de star à portée de pied.

Mais c'est aussi une entreprise de haute exigence, et un souffle artistique hors du commun. Pour tout piger et baver devant les plus beaux modèles, c'est jusqu'au 3 janvier au Palais de la Porte Dorée.

lexposition.christianlouboutin.com

LA JOURNÉE DES PLANTES À CHANTILLY

On n'a jamais assez de bonnes raisons pour aller à Chantilly. En voici une de plus. Alors d'accord, c'est hors périph. Mais on n'a pas tant d'occasions que ça pour ressortir la petite robe qu'on avait au Grand Prix de Diane, alors on fonce.

Le thème de cette année ? Le Monde dans mon jardin. Pas le journal de nos si respectables confrères, mais bien le monde, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas desservi par le STIF (même pas par le RER). À Chantilly, on profite de temps de qualité, dans une image d'Épinal croulant sous les fleurs. De quoi ravir les passionnés comme les novices qui veulent juste pouvoir dire qu'ils ont du jasmin de Chine sur leur balcon.

Du 9 au 11 octobre, au sublime château de Chantilly



Cottage Core

La tendance campagne qu'on n'attendait pas



Du tissu fleuri imprimé, des petites bottines lacées, les cheveux arrangés en chignon bas... La tendance campagne et féminité débarque avec une fraîcheur inattendue sur nos écrans. Certains magazines spécialisés définissent même le « CottageCore » comme la tendance déco de l'année. **À quoi ça ressemble, et comment on l'adopte ?**

Sur le très citadin Instagram s'invite depuis quelque temps la rafraîchissante tendance #CottageCore. On y voit des femmes en forme de fées sorties tout droit d'un conte, portant des couronnes de fleurs délicates, dans des tons pastel et ensoleillés.

Avec une grâce toute champêtre, ces jeunes femmes réinventent l'esthétique fantasmée du début du xx^e siècle au regard de la mode actuelle. Les photos, retouchées pour adoucir la lumière, montrent du linge blanc séchant à l'air frais, un petit jardin à l'anglaise, parfois d'anciennes toiles de maîtres romantiques. Le but du jeu : donner l'impression de s'être perdus dans le temps, au cœur de la campagne anglaise par un beau coucher de soleil d'automne.

TENDANCE URBAINE

On n'est pas dupes : c'est Chloé-Lola du VI^e de Lyon qui poste ces contenus, pas Georgette-Marie de Saint-Marsoin-les-Deux-Oies. Réalité fantasmée, c'est l'esprit

champêtre-chic sans l'odeur des vaches ni la gadoue sous le préau. On aime la campagne, mais pas suffisamment pour y vivre, ne mélangeons pas tout. Cette tendance révèle un besoin réel de sortir de la matrice urbaine, de déconnecter, et revenir à une version plus simple de la vie.

DROIT AU ROSE

Plus féminine aussi. Avec le CottageCore, pas besoin d'avoir les cheveux bleus et de piquer les fringues dans le placard de monsieur pour avoir le droit d'exister. On respire un peu, loin des injonctions à la laideur et aux poils arc-en-ciel. Les tonalités sont pastel, douces, délicates. Bref, on se croirait aux *zeurléplusombres*, où les filles ont encore le droit d'aimer le rose et les jolies choses.

Le folklore constitue une source d'inspiration majeure : une belle occasion de sortir les *Dirndl* pour autre chose que l'Oktobfest ! ♦



COMMENT ADOPTER CETTE TENDANCE ?

Les imprimés : on chine des tissus fluides imprimés aux motifs bucoliques.

Les tons pastel : couleur criarde interdite ! Tout se fait dans le feutré, on ne porte rien de trop sombre.

La coiffure : des tresses, des couronnes, des rubans, ou un simple brushing, mais dans tous les cas, on dompte sa crinière.

Les robes (ou les jupes) : on porte les vêtements traditionnels féminins.

La main verte : on bichonne son jardin, ou même ses trois cactus qui crèvent à moitié sur la terrasse. C'est l'heure de se renseigner sur l'horticulture !

Les tissus en fibre naturelle : exeunt les polyester de mauvais goût, on mise sur du lin, du coton, de la laine.

La fabrique du fabo



Son style à elle

Par **Stéphanie-Lucie Mathern**

Phénoménologie de la faute et du masque

« Un homme compétent est un homme qui se trompe selon les règles » – Valéry / « La haine qu'on se porte à soi-même est probablement celle entre toutes pour laquelle il n'est point de pardon » – Bernanos, *Monsieur Ouine* / « À te laisser faire sous la lune et les chevaux » – Indochine, « Nos célébrations »

Nos gueules sont masquées depuis longtemps. Strip-tease inversé. La nouvelle faute de goût, c'est le masque. Érotisme lugubre et démodé du vêtement qui bâille. Pourtant, l'affranchissement de la faute a été le grand rêve de 68. Sans entraves. Aujourd'hui, nous payons. Le mal est cet accident qui dure. Post-Éden. Quand nous devons choisir entre obéissance et transgression. L'exil et l'échine courbée sont notre mode d'être au monde, celui du bannissement du paradis, par extension de tous les paradis. L'exil est notre syndrome, celui de l'impossibilité de conserver ce que l'on a. L'espoir est l'expression de cette insatisfaction.

Nous nous sentons tous coupables. Rue des repentis. Spinoza disait que le repentir était une seconde faute. C'est plutôt une arme de putsch.

Tous également victimes d'un pouvoir maléfique, ou spoliés par l'État, roulés par la science et les médecins, harcelés par les femmes ou les transgenres, ridiculisés par son patron. On ne sait plus parler, penser, s'émouvoir. On passe son temps à demander pardon alors qu'on ne fait que frôler les autres. On est tellement noble qu'on se sent même coupable de n'avoir rien fait. Acceptant n'importe quoi contre une promesse de sécurité.

Pardon pour quoi? Le péché originel, l'expression de quelque chose, Levinas disait que « *le visage déchire le sensible* ». Nous sommes devenus anonymes et irrespirables. Le mal est une résistance, une actualisation de la puissance. La meilleure technique de marquage. L'examen de conscience n'en finit pas. La repentance grégaire ressemble



à ce qu'elle dénonce. Les gens accusent pour s'absoudre. Les subjectivités sont de plus en plus absolues. À force de vouloir tout comprendre, on retourne toutes les situations – les bourreaux deviennent victimes et finalement les torts sont partagés. Le dernier cercle de l'enfer n'est pas celui de la mauvaise conscience. C'est celui de la tendresse molle, jetée aux regards des autres.

La Grande bouffe

Par Jean-Baptiste Noé

Déballez tout. Êtes-vous impur ? Le procès n'a pas de fin pour les nouveaux responsables. Le consentement par écrit. Tout sur contrat. Oui, je le veux ? Alors nous ne voulons plus rien.

On nie le mal par la pureté d'un amour silencieux. Aimer malgré tout et attendre l'ordre nouveau.

On a compris et accepté la vacuité de toute chose (vous n'avez pas votre masque – 135 €) et dépassé le nihilisme par une sorte de joie franche. Riant même de l'homogénéité nécessaire à toute logique de production. Les aristocrates sont aussi morts que les classes les plus basses. Les riches choisissent, les pauvres, non. Les maisons sont squattées. Les chevaux, mutilés.

Il est peut-être temps d'échanger la culpabilité avec la responsabilité. Le péché sert. Il commence avec ma responsabilité. « À tout péché, miséricorde ». Pour cela, il faut que je le reconnaisse. Oui, j'ai vraiment péché. Sartre a tort, nous ne sommes pas responsables de tout. Nous n'avons pas à vivre de cette paralysie de l'empoisonnement. Dieu est le seul à pouvoir pardonner. C'est lui qui, par sa mort, a libéré la liberté. Le Christ est venu tout racheter. En mettant à distance le réel. La vraie vie est ailleurs. Le salut a été inventé par l'incarnation. Mais la mort de Dieu a fait mourir notre conscience et notre volonté. On nie le mal par la pureté d'un amour silencieux. Aimer malgré tout et attendre l'ordre nouveau.

La faute n'est plus défaillance à la loi, mais à l'amour ou seulement à la confiance.

« *Le temps n'a pas de signification morale* », écrivait Jankélévitch. Le devenir brut est un mode d'être. Comme l'indifférence. Au bout du compte, on est toujours en défaut. Alors, on aimerait à nouveau tirer le Christ par la manche ou le masque lavable. ♦

Mastroquet et bistrouille

Au jeu des mots rares oubliés, le mastroquet est en bonne place. C'était le débit de vin, là où les tonneaux s'entassaient et où le patron les mettait en bouteille et en carafe pour porter le vin jusqu'à la table. On y trouvait aussi de la bistrouille, un mauvais alcool de tord-boyaux dont le film *Un Singe en hiver* donne un aperçu corsé. Les mots se mêlant au gré de l'alcool et des disputes ils ont donné naissance au bistroquet et au bistrot, voire au simple troquet. On y vient pour boire, pour parler, pour vivre. Curiosité des mots : la brasserie désigne désormais un lieu où l'on se restaure même s'il n'y a pas une goutte de bière brassée. Et dans les vraies brasseries, où l'on fait de la bière, brasseries artisanales et de poche qui pullulent depuis quelques années, on ne sert pas les plats. La brasserie est à la France ce que la pizzeria est à l'Italie. Mais nos cousins italiens ont réussi à exporter le concept de pizzeria, que l'on retrouve dans toutes les grandes villes du monde, alors que seule la cuisine française de luxe s'exporte à l'étranger. C'est bien pour les restaurants étoilés, mais il est dommage que la cuisine quotidienne et journalière n'ait pas de fenêtre à l'étranger quand il est si facile de déjeuner dans un restaurant chinois, japonais, italien ou indien.

Le mastroquet a disparu, remplacé par le café.

Cette boisson venue d'Italie s'est installée à Paris avec l'établissement de Procope comme fer de lance. Par métonymie, la boisson a donné son nom au restaurant si bien que l'on se rend aujourd'hui dans les cafés pour déjeuner comme pour travailler. Le café-concert réunit les artistes et les saltimbanques, le café-théâtre les troupes à la recherche de gloire et les cafés littéraires les repaires des écrivains et des intellectuels. Le café devient salon et bureau et le zinc la tribune du peuple. Le troquet a su changer de nom pour garder l'essentiel : être un lieu de vie et de rencontre. À ceux qui le disaient mort, il a été en partie ressuscité par un virus. À l'heure du télétravail et des bureaux nomades, le café se fait lieu d'échanges et de rencontres indispensables. On y donne rendez-vous, on y rencontre un voisin ou un collègue. L'ambiance du lieu, la décoration, la situation disent beaucoup sur celui qui le fréquente. Aéroports, aires d'autoroute, gares, avenues, partout où il y a un café il y a de la vie, des rencontres et des échanges. Cela témoigne du fait que la table et la nourriture sont essentielles à l'homme. La table sur laquelle on travaille ou à laquelle on partage un repas ou une boisson ; la nourriture que l'on boit ou que l'on mange. Les noms ont changé, les lieux ont évolué, on ne consomme plus les mêmes choses, des jus de fruits à la place de bistrouille ; on n'entend plus les mêmes accents, mais demeure ce besoin de lieu pour se rencontrer et travailler. Quand on veut le couper et l'individualiser, l'homme retrouve toujours les facultés de retisser des liens de sociabilité ce qui passe par les choses simples et essentielles du partage d'un verre, que ce soit un demi, un canon ou un café calva. ♦



PETER AND MAY : Modèle de la jeune marque française Peter & May. Une élégance qui symbolise l'esprit parisien : être habillé quelles que soient les circonstances. Les détails qualitatifs sont recherchés comme les charnières de la marque OBE.



Lunetiers et opticiens indépendants

Bien en vue

Le tropisme « acheter moins cher pour acheter davantage » mène notre pays vers la ruine : consommer sans excès c'est faire le choix de la qualité sur la quantité. En France des artisans proposent des lunettes faites à la main.

Depuis le mois de mars, Yoan Benzaquen le responsable des boutiques Marc Le Bihan, cultive son optimisme : « *La crise du Covid incite les gens à rester chez eux plutôt que d'explorer les magasins. Heureusement notre clientèle demeure fidèle* ». Jusqu'à la crise sanitaire, l'avenir des opticiens demeurait brillant : la population vieillissait et les trois quarts des Français portaient des lunettes. Des lunettes qui étaient renouvelées tous les deux ans. Le marché représentait 6,6 milliards d'euros. Le chiffre d'affaires moyen annuel d'un magasin d'optique était de 530 000 euros.

Un tableau idyllique qui cachait toutefois quelques ombres. Depuis 2017, le chiffre d'affaires était en repli. Si les lunettes étaient un véritable accessoire de mode, leur popularité était liée au remboursement des mutuelles. « *Autrefois nos clients changeaient de lunettes tous les ans, constate Yoan Benzaquen. Les mutuelles remboursaient à 100 % des frais réels, d'où des remboursements parfois astronomiques. Les abus ont été tels de la part des opticiens que les remboursements ont été divisés par deux voire par trois* ».

Ce recul du chiffre d'affaires s'accompagne aujourd'hui d'un phénomène de concentra-

LESKA: Modèle « Crown » de la marque Leska. La matière acétate permet une grande recherche dans les effets d'écaillés. Cette série est fabriquée à la main en atelier avec des plaques vintage des années 50/60.



XAVIER DEROME: Modèle de Xavier Derome. Créateur et producteur, il attache une grande importance aux détails (extrémités des branches, support de plaquette pour le nez).





LESCA : Lunettes de soleil fait main de la marque Lesca

tion : en nombre de boutiques, les commerçants indépendants dominent mais 71 % des recettes sont réalisées par des enseignes (Optic 2000, Krys, Atol). Sur ce marché dominé par les gros, les lunetiers artisans combattent pour imposer leur créativité.

Les lunetiers demandent aujourd'hui que le pays de fabrication soit obligatoirement mentionné sur les montures.

L'atelier Xavier Derome est situé dans la Loire. À la sortie du village de Bracieux, sept personnes travaillent à la découpe et au polissage des lunettes. « J'ai créé mon entreprise dans les années 90. Le marché de l'optique était en pleine mutation, raconte Xavier Derome. L'arrivée de jeunes créateurs comme Jean-François Rey ou Anne et Valentin bousculait les opticiens traditionnels. À partir de cette époque, l'influence de la mode est devenue prépondérante ».

Comme la coiffure ou le maquillage, les lunettes participent à la transformation du visage. « Notre génération a insufflé davantage de créativité et de technicité au marché, poursuit Xavier Derome. Nous étions plus audacieux dans les couleurs et plus techniques dans les détails comme les charnières ».

Seul créateur français possédant son outil de production, Xavier Derome regrette la prudence actuelle du marché. « Les couleurs virent au sombre, le design penche vers les formes basiques et la mode est au rétro ».

Cette passion pour le *vintage* fait la prospérité de la marque Lesca. Les formes de ses lunettes sont

inspirées par des modèles mythiques : les lunettes rondes et massives de Le Corbusier ou celles d'Yves Saint-Laurent, larges et arrondies aux angles. Une époque où l'on chérissait le design imposant et les matières créatives comme l'acétate de cellulose.

« Mon père et moi sommes des amoureux du design et de la matière, affirme Mathieu Lesca. Nous achetons à d'anciens fabricants du Jura des vieilles plaques d'acétate. Avec ces plaques nous créons des séries limitées de lunettes ». Très populaires au Japon, ces séries sont fabriquées à Oyonnax dans le département de l'Ain.

Le *made in France* est devenu un argument de vente qui devrait profiter aux lunetiers indépendants. La production française correspond aux valeurs de l'époque : développement durable et protection de l'emploi. Même les grosses enseignes suivent le mouvement. Depuis 10 ans, *Atol* rapatrie les activités de sa marque dans le Jura. Le groupe LVMH reprend en main l'ensemble de ses licences (Céline, Kenzo, Berluti) pour produire en France et en Italie.

Les lunetiers demandent aujourd'hui que le pays de fabrication soit obligatoirement mentionné sur les montures. Ils exigent que les mutuelles remboursent mieux les produits éthiques et responsables. De telles mesures permettraient la création de 10 000 emplois. Le temps du combat est arrivé. Il faut défendre les visionnaires de la « marque France ». ♦ **Benjamin de Diesbach**

POUR ACHETER DES LUNETTES

Xavier Derome : xavierderome.com

Lesca : lescalunetier.com

Peter and May : peterandmay.com

Partout, les saints

Par Domitille Faure

Saint Colomba d'Iona

Aux côtés de saint Patrick, en Irlande, gît saint Colomba d'Iona, un politicien retors, grand stratège et prêcheur aimé des siens.

Colomba naît en 521 dans la noble famille O'Neill du comté de Tyrconnel, et reçoit le surnom royal de *Criamtham* (oui, ça commence dur. Oui, accrochez-vous sur les noms, on part en Irlande, on vous a dit). En ce temps-là, envoyer son fils vers une vie religieuse quand on est friqué, c'est le top du chic. Le jeune Colomba fait ses études et débute sa carrière au monastère de Clonard. Il fonde sur l'Île d'émeraude quelques congrégations monastiques, mais se fait dégager de sa terre natale dans son âge d'homme. La légende veut que ce gangster de Colomba aurait recopié et chourré un manuscrit romain valant une blinde sans l'accord du prince tatillon qui le possédait.

La réalité historique dépeint Colomba sous un jour un peu moins flatteur. Génie politique, le jeune prince Colomba, dépositaire de la meilleure éducation d'Eire, se débrouille pour se faire embaucher comme conseiller par les deux camps rivaux au sein de la grande famille royale. Selon des témoignages, il serait capable de voir le futur, mais se servirait de son don prophétique pour gratter des places à la cour. Pour faire simple, il utilise ses super pouvoirs comme un super méchant.

Attrait du pouvoir, ego, goût du risque, pari éthylique? À force de chamailleries, les deux plus grosses armées d'Irlande se retrouvent pour une joyeuse boucherie entre Celtes pétés à l'hydromel local. À la fin du conflit nommé bataille de Cul Dreimhne, les têtes se tournent vers Colomba, le déclencheur présumé, qui contemple ses grolles en bafouillant.

Il est condamné à l'exil, avec comme pénitence « *convertir autant de chrétiens qu'il en était mort par sa faute* ». Commence alors sa quête de rédemption. Désormais, il utilisera ses super pouvoirs pour convertir.

Il embarque son équipe d'élite, et part pour l'Écosse. On l'imagine débarquer au milieu de la brume, avec son gang de douze gars sûrs, depuis une barcasse en bois flottant miraculeusement. Parce qu'il jette un style brutal et qu'il est entouré de symboles christiques, il se retrouve évidemment devant Bruide, le roi des Pictes. Par « *roi des Pictes* », ne visualisez pas un sage aristocrate tout d'hermine vêtu, mais plutôt un colosse mi-ours mi-William Wallace, tatoué de partout, chef des autres Pictes parce qu'il tape plus fort et sait

parler. Colomba et son *crew* convertissent Bruide et sa cour. L'attitude et la verve du moine repentî conquirent les cœurs les plus durs.

Mais on ne renonce pas si facilement à l'attrait de la politique: Aedan de Dal Riada, Rhydderc de Strathclydhe, Diarmait de Tara, Oswald de Northumbrie, tous ces rois tendent l'oreille quand Colomba parle. Et cette fois, il parle pour la bonne cause.

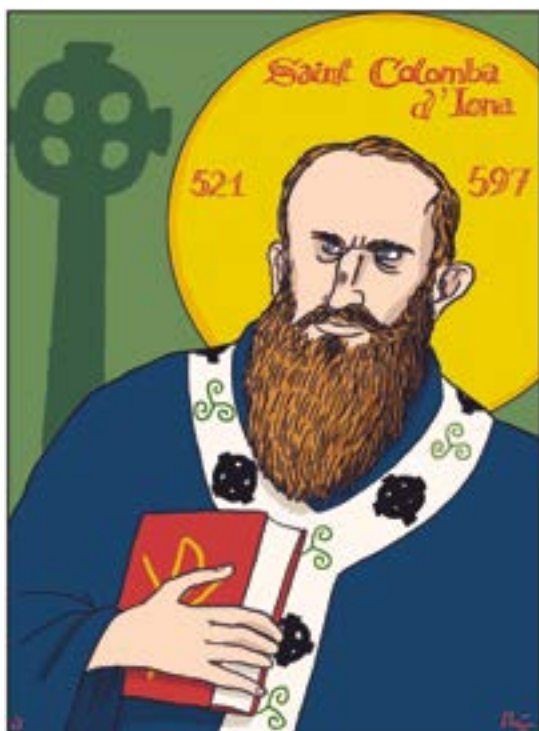
Bruide, le roi des Pictes, lui confie l'île d'Iona, pour y fonder un monastère. C'est un ancien lieu de culte druidique, rendant le signe de la conversion picte encore plus fort.

L'exemplarité de Colomba pousse à l'admiration, et fait ployer plus d'un genou devant la croix, malgré la nuque raide de ceux qui n'ont pas flanché devant Rome.

Pour être un homme d'État et un conseiller spirituel des rois, Colomba reste un pasteur humble pour le peuple, et garde un cœur débordant d'amour pour Dieu. Il devient même un personnage de légende pour les locaux. On lui prête des guérisons, des miracles, à tel point que le récit de ses exploits devient parfois abusé. Par la puissance de sa parole, il aurait renvoyé la créature du Loch Ness buller dans ses profondeurs impies, raconte-t-on dans les tavernes en s'enquillant une Guinness. On se rappellera qu'à l'époque, les dragons et autres créatures mythiques fleurissent dans les contes de ménestrels, comme des hommages (à peine) exagérés aux gestes de grands personnages. Marseille n'a rien inventé.

Le peuple prie pour lui. Presque trop. Dans ce qu'il croit être ses derniers jours avant d'aller toquer à l'étage d'en haut, des anges lui apparaissent. Les envoyés célestes lui expliquent qu'à peu près tout le monde de Galway à Londinium a prié pour que son bail sur Terre se prolonge, et que son extension de garantie a été acceptée par le Patron, félicitations, à dans quatre ans.

Alors, Colomba a pieusement continué de prêcher, de s'occuper des nécessiteux et de l'éducation des moines jusqu'à son départ en paix. Il est décédé le 9 juin 597, et enterré dans cette île où il était tant aimé, jusqu'à ce que ses reliques reviennent dans son Irlande natale. On le fête les 9 juin, comme un des saints protecteurs de l'Irlande, patron des poètes. ♦





Traité de la vie élégante

Par **Frédéric Rouvillois**

La politesse au temps du corona

Malgré l'épidémie qui continuait de décimer avec une aveugle cruauté les réserves stratégiques de masques chirurgicaux, de liquide hydro-alcoolique et de lieux communs, le *Nemours* déconfiné, place du Palais Royal, n'avait rien perdu de son charme, ni la terrasse, de son éclat. En hommage à Venise arraché pendant les deux mois de printemps aux hordes de touristes et aux paquebots géants, E. décida de remplacer sa traditionnelle mauresque par un Spritz.

– Comme au « Florian » ! opina Zo', qui fit de même en songeant aux pauvres pigeons de Saint-Marc, privés un temps de selfies et de pop-corn. Mathilde, elle, resta fidèle au Martini blanc, prétextant que c'était tellement chimique que cela devrait pouvoir exterminer n'importe quel virus, plus efficacement encore que l'hydrochloroquine du bon Dr Raoult.

Autour d'eux, les personnes qui se retrouvaient, sortant d'un taxi, d'un bus ou de la bouche du métro, se tendaient spontanément la main avant, le plus souvent, de la retirer juste à temps avec une grimace désolée, comme un étourdi qui a failli toucher une plaque brûlante. Ceux qui n'avaient pas eu le bon réflexe s'en excusaient piteusement avant de se badigeonner les mains d'un gel bleuâtre puant la vodka à bon marché. Quant aux plus avisés, ils se touchaient les coudes ou les semelles, zones réputées ignobles dans la plupart des civilisations humaines, mais imperméables aux vilaines petites bêtes.

– Assez curieusement, lança E. après avoir ingéré trois gorgées de Spritz, il n'est pas impossible que cette saloperie de corona joue le rôle d'un électrochoc salutaire, et fasse revenir notre meilleur des mondes à un peu plus de bon sens. À en croire les augures radiophoniques que vous avez entendus comme moi, il pourrait en aller ainsi sur un plan industriel...

– Nos immenses stratèges, commenta Mathilde, ayant subitement compris qu'accepter de dépendre de fournisseurs situés à l'autre bout de la planète tout en supposant qu'il n'y aura jamais, jamais, jamais aucun problème, était un pari plutôt hasardeux.

– Je te vois venir, enchaîna Zo', tu vas nous dire que c'est un peu *l'anti-pari de Pascal*, puisqu'avec ce genre de calcul, on peut facilement tout perdre, tandis que lorsque l'on gagne, on ne remporte pas grand-chose, quelques dixièmes de points de croissance, ou quelques milliards de dividendes en moins à verser aux fonds souverains qataris...

– Je me permets de revenir à mes moutons, et au fait que le Corona pourrait avoir un effet sur le savoir-vivre, insista E., soucieux d'éviter le hors sujet à sa chronique de *L'Incorrect*.

– Êtes-vous certain que c'est du Spritz que vous venez d'ingérer, très cher ? Je conçois l'impact de ce genre de crise sur l'économie, la production et la consommation, mais sur la politesse, je donne ma langue au chat !

– Vous souvenez-vous de Jean-Marc, ce gros type suant de toutes ses pores que nous avons croisé dans le train l'été dernier, infligeant impitoyablement le supplice de la triple bise aux jeunes collègues qui voyageaient avec lui ?

– Non, vous deviez être avec une autre... Mais rassurez-vous, je ne suis pas jalouse, et vous m'avez raconté l'anecdote.

– Eh bien, notre gaillard, privé des bises désormais prohibées, comprendra peut-être que la politesse n'est pas un « droit de l'homme » exigible en toute hypothèse, mais une manière civilisée de manifester à autrui le respect qu'on lui doit.

– Vous le croyez assez subtil pour ça ? C'est comme pour le tact, l'un des maître-mots de la politesse, dont seules les personnes qui en sont pourvues peuvent saisir l'importance. Or, je crains que votre Jean-Marc ne soit guère accessible à ce genre de délicatesse, et que pour lui, ces gestes relèvent du réflexe conditionné.

– Madame a une vision assez sombre de la nature humaine ! Je vous répondrais qu'un réflexe peut disparaître lorsqu'on l'empêche de se manifester

pendant un certain temps.

– *Basium interruptus !*

– En quelque sorte. Et j'ajouterais que les anciennes victimes de ce droit à la bise, ayant pris l'habitude de la refuser, comprendront qu'elles ont la possibilité d'y échapper. Et de faire comprendre à leur copain Jean-Marc que c'est mieux ainsi sans pour autant le pousser à sauter du train en marche en hurlant de désespoir.

– Du coup, pouffa Zo', elles pourront se réclamer du président Macron qui, bien que le Comité scientifique lui ait expliqué que la chose paraissait anatomiquement problématique, a déclaré l'autre jour qu'il « serrait la main avec le cœur ». ♦

Ceux qui n'avaient pas eu le bon réflexe s'en excusaient piteusement avant de se badigeonner les mains d'un gel bleuâtre puant la vodka à bon marché.

ABONNEZ-VOUS !

1 AN
70 €

11 NUMÉROS
+ 11 NUMÉROS FORMAT NUMÉRIQUE
+ ACCÈS ILLIMITÉ À NOTRE SITE INTERNET
2 ANS : 130 €

OU

1 AN
50 €

+ 11 numéros format
numérique
+ accès illimité à notre
site internet



POUR VOUS ABONNER, C'EST AUSSI SUR:
lincorrec.org

Bulletin à envoyer à **L'Incorrect – Service Abonnement, 28 rue saint Lazare – BP 32149 75425 Paris cedex 09** accompagné de votre chèque à l'ordre de **L'Incorrect**

Je m'abonne / **Je me réabonne**

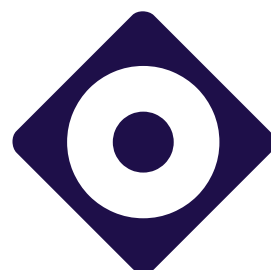
Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

Pays _____ Téléphone _____

Courriel _____@_____



Faites-le taire !

En application de la loi Informatique et libertés, les coordonnées demandées ci-dessus sont nécessaires à l'enregistrement de votre commande. Celles-ci peuvent être communiquées à nos partenaires à des fins de prospection. Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en vous adressant à L'Incorrect, 28, rue saint Lazare – BP 32149 – 75425 Paris cedex 09

C'EST LA RENTRÉE !

uniquement sur
lincorrect.org



DES HISTOIRES | DE L'INFO | DE L'ANALYSE

À partir de
1,50 €
par mois

L'INCOTIDIEN

Faites-le taire tous les jours

26 mai - Saint Béranger

L'Edito

Ange Appino

Acte III, scène 1

« Un être à deux pieds peut devenir général et rester être ». Oui, ces mots qui éclairent mieux la vie politique française que n'importe quel babillage matraqué d'éditorialiste sont de la comtesse de Ségur. Ils viennent de son Général Doorkine, pour être précis. Il était important de commencer par elle car son nom s'apprête à être souillé par des journalistes et des politiques, rivaux en inculture, qui ne connaissent pas une ligne de l'univers cruel, tendre et coloré auquel l'émigrée russe donna naissance.

Car oui, le Ségur de la Santé est bien le nom étrange que, dans le cabinet de je-ne-sais-quel ministre, celui de la Santé sirement (qui se trouve sur l'avenue du même nom), un cerveau déjà rouillé d'ex-étudiant en com' vient de donner au plan du gouvernement pour guérir l'hôpital public, dont la crise du coronavirus a révélé les failles. Au programme, revalorisation du salaire des soignants et investissements publics. De fort bonnes attentions me direz-vous, et vous autres raison. Quel, le gouvernement tire de fort instructives leçons de la situation tragique dans lequel est plongé le pays, et nous trouvons encore matière à pinaillage ? Malheureusement, ce plan trop tardif, trop timide et bientôt abandonné dans les méandres de je-ne-sais-quelle commission, n'a même pas pour participer au lancement du

**LA LETTRE QUOTIDIENNE
DE L'INCORRECT**